£ 35 = 20.000,00 — 1960. Quaritch

R. M. F. A. Brockhaus cat. 10. 1960 n. 1055.
320. = cas. 20.200,00. (Stuttgard).

245 limites do Brasil com a Gu. Fra.

DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE
DE LA
GUIANE.

Mille hominum ſpecies, & rerum diſcolor uſus :
Velle ſuum cuique eſt, nec voto vivitur uno.
Perſe, Sat. 5. v. 52 & 53.

A PARIS,
De l'Imprimerie de Didot.
M. D. CC. LXIII.

DÉSCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA GUYANE.

Contenant

LES POSSESSIONS ET LES ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS, DES ESPAGNOLS, DES PORTUGAIS, DES HOLLANDOIS DANS CES VASTES PAYS.

Le Climat les Productions de la Terre et les Animaux *Leurs Habitans, leurs Moeurs, leurs Coutumes. et le Commerce qu'on y peut faire.*

Avec des Remarques pour la Navigation et des Cartes, Plans, et Figures.

Dressées au Dépost des Cartes et Plans de la Marine Par Ordre de M. LE DUC DE CHOISEUL Colonel Général des Suisses et Grisons, Ministre de la Guerre et de la Marine).

Par le S. Bellin *Ingenieur de la Marine et du Depost des Plans, Censeur Royal, de l'Academie de Marine et de la Societé Royale de Londres.*

M. DCC. LXIII

Cossery Sc.

AVERTISSEMENT.

Il y a long-tems que les Navigateurs François desirent avoir des Cartes pour la Navigation des Côtes de la Guiane ; & l'on ne peut voir sans étonnement qu'une Côte aussi fréquentée soit si peu connue. Les Espagnols, les Anglois, les Hollandois, & surtout les François y naviguent depuis près de deux siecles, & cependant aucune de ces Nations n'a rien publié d'assez complet ni d'assez exact pour éclairer les Navigateurs, & leur servir de guide dans ces Voyages. Les Cartes Marines que l'on a pour ces Parties se réduisent à si peu de chose, & sont si peu fideles, que j'ose dire que celle que je publie aujourd'hui est la premiere & unique

qui mérite quelque confiance; pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur les Cartes qui sont dans le Pilote Anglois & dans le Flambeau de la Mer de Vankeulen, & les comparer avec la mienne, les différences sont si considérables & si sensibles, que je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun détail à cet égard.

Pour parvenir à dresser une Carte générale qui comprît les Côtes de la Guiane depuis la Riviere d'Orenoque jusqu'à celle des Amazones, j'ai été obligé de rassembler toutes les connoissances particulieres que l'on pouvoit avoir sur chacune des différentes parties, dont le tout devoit être composé : mais comme ces détails, essentiels pour la sûreté des Navigateurs, ne pouvoient ni s'employer ni se faire sentir dans une Carte générale ; j'ai été obligé de les donner séparément, & d'en former une Description Géographique, dans laquelle j'ai fait entrer toutes les remarques & les observations que l'on a faites en différens tems sur ces vastes Pays, & qui m'ont paru utiles, tant pour la navigation des Côtes, que pour la connoissance de l'intérieur du Pays, & de ses productions, avec l'état actuel de ses habitans & de son commerce.

On sent bien qu'un Ouvrage de cette nature ne peut s'exécuter sans le concours de

plusieurs, & qu'il a fallu emprunter de côté & d'autre ce qu'il y avoit de meilleur & de plus exact sur chaque partie : pour cet effet j'ai consulté les différens Auteurs qui ont écrit sur la Guyane, & j'ai pris dans chacun ce que j'ai cru convenir à mon projet ; mais pour rendre aux Auteurs ce qui leur est dû en pareil cas, je vais citer leurs Ouvrages, en avertissant cependant que je ne les ai pas toujours copié servilement, & que je me suis fait un ordre & un arrangement tout-à-fait différent ; & que souvent j'ai eu besoin de critique & de moyens de comparaison pour les juger & les employer à mon gré.

La Guyane étant possedée aujourd'hui par les Espagnols, les Hollandois, les François & les Portugais, j'ai divisé le Pays en quatre parties, suivant l'étendue des possessions de chaque Nation ; en commençant du Nord & allant vers le Sud, c'est-à-dire, depuis la Riviere de l'Orenoque jusqu'à celle des Amazones : dans cet ordre la Guyane Espagnole se trouve la premiere, & les autres successivement, sans aucune préférence de rang ou de puissance.

1°. Pour la Guyane Espagnole j'ai employé l'Ouvrage du Pere Joseph Gumilla, Supérieur des Missions de l'Orenoque pen-

dant plusieurs années, qui a pour titre : *El Orinoco illustrado y deffendido, Historia Natural, Civil y Geographica, &c. por el Padre Joseph Gumilla de la Compania de Jesus, &c. Madrid*, 1745, 2 *vol. in-4.* On a joint à cet Ouvrage une Carte du Cours de l'Orenoque, dont je me suis servi, mais à laquelle j'ai été obligé de faire plusieurs changemens. Un de nos plus habiles Geographes, qui en a fait usage dans sa Carte de l'Amérique, les avoit fait avant moi.

A l'égard des deux Cartes que j'ai données d'une partie du cours de l'Orenoque plus en grand, contenant depuis l'embouchure nommée *Bocca grande*, jusqu'à la ville de Saint-Thomas, l'une est tirée des Cartes Angloises & Hollandoises, & l'autre est la copie d'un manuscrit qui se trouve au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine. Je ne crains point de dire que ces morceaux ne pourroient pas soutenir une critique bien exacte ; je ne les ai employés que faute de mieux ; on peut voir ce que j'en dis à l'article des entrées de l'Orenoque.

2°. La Guyane Hollandoise. J'ai pris la plus grande partie de ce que j'en ai dit dans l'état présent de la République des Provinces-Unies & des Pays qui en dépendent, par

François-Michel Jeniçon, &c. 2 vol. *in*-12. imprimés à la Haye 1739. J'ai fait usage aussi de la Carte générale de la Province & Colonie de Surinam, du Sieur Alexandre de Lavaux, Ingénieur, publiée à Amsterdam en 1737, & de celle de la Colonie Berbiche, qui toutes deux paroissent des arpentages très exacts de toute l'étendue de chaque Colonie. A l'égard des entrées des Rivieres de Poumaron & d'Essequebé, elles sont tirées du Flambeau de la Mer de Vankeulen, dont je n'ose garantir l'exactitude. J'ai pris dans l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prévost, l'article particulier des Insectes & Plantes de Surinam, que lui-même avoit tiré du Receuil de Demoiselle Marie-Sibile de Merian, imprimé à la Haye en 1726, par Pierre Gosse.

3° La Guyane Françoise. Il y a au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, plusieurs manuscrits sur la Colonie de Cayenne, envoyés aux Ministres en différens tems, & dont j'ai fait usage; mais l'Ouvrage dont j'ai beaucoup emprunté est la *nouvelle Relation de la France Equinoxiale*, par Pierre Barrere, Correspondant de l'Académie des Sciences, &c. petit *in*-12. imprimé à Paris en 1743. L'Auteur a residé plusieurs années dans le Pays, avec la qualité de Médecin Botaniste

du Roi dans l'Isle de Cayenne, & toutes ses remarques portent un caractere d'érudition & d'exactitude, rare dans la plûpart des Voyageurs. Les Cartes manuscrites levées en différens tems par les Officiers du Roi, Pilotes & autres, employés dans cette Colonie, m'ont fourni des détails utiles pour les entrées des Rivieres, leurs cours, &c. J'ai trouvé aussi dans le Cabinet de M. Delisle des morceaux de Géographie sur la Guyane, & entr'autres ceux de quelques Missionnaires qui avoient pénétré dans le Pays. Il y a quelques autres Auteurs François qui ont écrit sur la Colonie de Cayenne ; mais leurs remarques se réduisent à peu de chose, je les citerai cependant. Relation de ce qui s'est passé en 1752 dans l'Isle de Cayenne pour l'établissement d'une Colonie Françoise, publiée par Antoine Biet 1674. Relation de l'Expédition de M. Genes au Détroit de Magellan en 1695, par M. Froger, imprimée à Paris en 1698.

Il y a encore une Description de la Guyane, publiée par M. de la Barre, qui divise ces vastes Pays en Guyane Indienne, Guyane Françoise, & Guyane Anglicane & Belgique ; division qui ne peut s'accorder avec l'état présent.

4°. La Guyane Portugaise est la partie sur laquelle

laquelle il ne m'a pas été possible de rassembler beaucoup de connoissances ; ce que j'en ai dit je l'ai tiré de l'Ouvrage d'un illustre Académicien, qui a pour titre, Relation abregée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud jusqu'aux Côtes du Brésil & de la Guyane, en descendant la Riviere des Amazones, &c. par M. de la Condamine en 1743 & 1744, avec une Carte du Maragnon, ou Riviere des Amazones, levée par le même, imprimée à Paris en 1745 *in*-8. J'ai fait usage aussi du cours de la Riviere des Amazones, tel qu'il a été donné par M. Danville dans sa Carte de l'Amérique Méridionale.

A l'égard des Relations Angloises des Voyages de l'Orenoque & de la Guyane de Sir Walther Raleigh, en 1595, & de Keymis, en 1596, elles ne m'ont rien fourni qui pût servir à la connoissance actuelle de ces vastes Pays, ni à la Navigation : ce que j'en ai rapporté est de pure curiosité, & pour appuyer la critique que j'ai cru en devoir faire, & le jugement que j'en ai porté.

Il est aisé, après ce que je viens de dire, de connoître la nature de mon Ouvrage sur la Guyane, & le degré de confiance qu'on y

peut avoir ; je ne crains point d'avouer, comme je l'ai fait dans d'autres Ouvrages, que je n'ai pas été également instruit sur toutes les parties, & que les connoissances m'ont manqué entierement sur quelques-unes. Dans ce cas j'ai mieux aimé n'en point parler, ou dire le peu que je savois, que de hasarder des Descriptions auxquelles je ne trouvois pas le degré de certitude & de précision nécessaires ; suivant en cela le précepte d'un des plus beaux génies de l'antiquité, qui nous a dit :

. . . . . & , quæ ,
Desperat tractata nitescere posse , relinquit ;

Horace, Art Poëtique, vers 150.

TABLE
DES CHAPITRES,
ET DES PRINCIPALES MATIERES.

DESCRIPTION Géographique de la Guiane, pag. 1

PREMIERE PARTIE.

Découverte de la Guiane, & Etabliſſemens des Européens dans le Pays, 3
CHAPITRE I.
Découverte & Etabliſſemens des Eſpagnols dans la Guiane & ſur l'Orenoque, 3
CHAP. II.
Voyages & Etabliſſemens des Anglois & des Hollandois dans la Guiane, 9
CHAP. III.
Découvertes & Etabliſſemens des François dans la Guiane, 15
CHAP. IV.
Découvertes & Etabliſſemens des Portugais dans la Guiane, 21

SECONDE PARTIE.

Diviſion & état actuel de la Guiane, 23
CHAP. I.
Guiane Eſpagnole, ſituée aux environs de l'Orenoque, 24

ARTICLE I. *Description Géographique de l'Orenoque*, 24
ART. II. *Climat & Productions des Pays situés aux environs de l'Orenoque*, 45
Arbres, Fruits & Plantes, 47
Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, &c. 57
ART. III. *Naturels du Pays, leurs mœurs & coutumes*, 81
Coutumes particulieres de quelques Nations, 93
CHAP. II.
La Guiane Hollandoise, 103
ART. I. *Description Géographique du Pays*, 103
ART. II. *Etat actuel, Commerce & Productions du Pays*, 112
Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, &c. 123
Description particuliere de quelques Insectes & Plantes de Surinam, 129
CHAP. III.
La Guiane Françoise, 159
ART. I. *Description Géographique du Pays*, 160
ART. II. *Etat actuel, Qualités, Productions & Commerce du Pays*, 180
Arbres, Plantes & Fruits, 191
Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes, 203
Commerce, 213
Le Sucre, 214
Le Roucou, 219
L'Indigo, 221
Traite des Esclaves, 223
ART. III. *Naturels du Pays, leurs mœurs & coutumes*, 225

CHAP. IV.
La Guiane Portugaise, 244
ART. I. *Description Géographique du Pays*, 244
CHAP. V.
Description Géographique de la Guiane, suivant ce qu'en ont écrit les premiers Navigateurs, 255
Noms des Rivieres de la Guiane, & des Nations Indiennes qui habitent ces Pays, suivant la Relation Angloise du Capitaine Keymis, 259

TROISIEME PARTIE.

Remarques pour la Navigation des Côtes de la Guiane, 264
CHAP. I.
Situation des terres aux environs du Cap de Nord, & les Marées qu'on y trouve, 264
CHAP. II.
Remarques sur les Atterages aux Côtes de la Guiane pour aller à Cayenne, 268
CHAP. III.
Remarques pour la Navigation depuis le Cap Cassipoure jusqu'au Mouillage de Cayenne, 268
ART. I. *Cap Cassipoure, Cap d'Orange, grand & petit Connetable*, 272
ART. II. *Islets de Remire*, 275
ART. III. *Remarques pour entrer dans le Port de Cayenne, & y mouiller*, 279
ART. IV. *Sortie de Cayenne, Isles au Diable, & Riviere de Courou*, 285
CHAP. IV.
Airs de vent, distances & routes des principaux lieux

des Côtes de Cayenne, avec leurs Latitudes & leurs Longitudes, 289
ART. I. *Airs de vent & distances*, 289
ART. II. *Latitude des principaux endroits*, 291
ART. III. *Sur la Longitude de quelques endroits de la Guyane*, 293

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE
DES
CARTES ET PLANS.

Carte générale de la Guyane, page 1.
Carte du cours de l'Orenoque, depuis ſes ſources juſqu'à la Mer, 24.
Carte de la grande Embouchure de l'Orenoque, & partie de ſon cours juſqu'à Saint-Thomas de Guyane, 29.
Carte de l'Entrée de la Riviere de Poumaron, 103.
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Eſſequebé, 105.
Carte de l'Entrée de la Riviere de Berbiche, 107.
Carte de l'Entrée de la Riviere de Corentin, 108.
Carte de l'Entrée de la Riviere de Copenama, 109.
Carte de la Colonie de Surinam, 111.
Plan de la ville de Paramaribo, 112.
Carte de la Guyane Françoiſe, 159.
Carte la Riviere de Maroni, 160.
Carte la Riviere de Courou, 163.
Carte de l'Iſle de Cayenne & de ſes environs, 165.
Carte de l'Iſle de Cayenne, 180.
Carte de la ville de Cayenne, 187.
Carte du Port & des Rades de Cayenne, 279.
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Aprouaque, 170.
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Oyapoco, 173.
Carte de la Guyane Portugaiſe, ou Partie du Cours de la Riviere des Amazones, depuis ſon Embouchure juſqu'au-delà de Rio Negro, 244.

Fin de la Table des Cartes & Plans.

TABLE DES PLANCHES
POUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA GUYANE.

I. Homme, femme & enfant de la Nation Caribe, avec le Zakrot ou Rat de Surinam, la Plante qui porte le Piment, le Choux Caribe, & une espece de Pistachier sauvage.

II. Homme & femme, Indiens de la Guyane, voisins de l'Orenoque, avec la Plante d'Indigo, le Cotonier & le Tabac.

III. Indiens, homme & femme, de la Guyane Françoise, & les armes qui sont en usage parmi ces Peuples.

IV. Différens atours ou parures des Indiens de la Guyane.

V. Le Lamentin, Manate ou Vache Marine & l'Espadon, Poissons qui se pêchent dans les Rivieres & aux Côtes de la Guyane, avec la maniere dont se fait la pêche du Lamentin.

VI. Animaux de la Guyane, savoir, l'Ante, ou la grande Bête, le Lézard, le Tatou, l'Agouti & le Porc Epic.

VII. Arbres & Fruits de la Guyane, savoir, le Bananier, le Figuier, Régime de Bananier ou Plantain, le Cotonier.

VIII. Arbres & Plantes de la Guyane, le Cocotier, un Régime de Cocos & une Noix de Coco dépouillée de son enveloppe : un Calebassier avec sa feuille & son fruit.

IX. Suite d'Arbres & de Plantes, l'arbre de Café & son fruit, le Papeier & son fruit, la Canne de Sucre, sa tige & sa feuille.

X. Vue d'une Indigoterie & du travail qui s'y fait.

Fin de la Table des Planches.

DESCRIPTION

Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Bouches de l'Orenoque
Bocca Grande
ou Grande Bouche de l'Orenoque
Cap Nassau
Plaines Inhabitées
NOUVEAU
ROYAUME
DE GRENADE
Warines
Pallipiona
Tunis
Cali
Popayan
Neyva
La Plata
Quirrupas
Equateur
ou
Ligne
Equinoctiale
LA GUIANE
GUIANE PORTUGAISE
Cayenne
Cap d'Orange
Cap Cassipouri
Mont Mayé
Cap de Nord
Embouchure de la Riviere des Amazones
Marajó ou des Joannes
Para
Amazones
Itaboca
CARTE DE LA GUIANE
Echelle de Cent Lieues Communes

Indiens de la Guyane.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE LA GUIANE.

La Guiane est une vaste Contrée de l'Amérique, située entre la Riviere des Amazones & celle de l'Orenoque, qui sont les deux plus grands Fleuves de l'Amérique Méridionale.

Ses bornes sont du côté du Nord l'Orenoque, & du côté du Midi l'Amazone; à l'Orient, la Mer baigne ses Côtes; & à l'Occident, elle est bornée par Rio-Negro, grande & belle Riviere qui joint la Riviere des Amazones avec celle de l'Orenoque: de sorte

que la Guiane, renfermée dans ces bornes, est une Isle qui a au moins deux cens lieues du Nord au Sud, & plus de trois cens lieues de l'Est à l'Oüest, ayant pour frontieres le Bresil, le Pérou & le nouveau Royaume de Grenade, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

L'interieur en est peu connu, & presque point fréquenté par les Européens, quoique beau, fertile & peuplé de Nations Indiennes très nombreuses, dont à peine sait-on les noms; n'ayant de communication qu'avec celles qui sont voisines des Côtes ou des grandes Rivieres, au moyen desquelles on a pu pénétrer dans le Pays.

Ses Côtes, qui sont beaucoup mieux connues, s'étendent depuis le Cap de Nord, situé par environ deux degrés de Latitude Septentrionale, jusqu'à la grande embouchure de l'Orenoque, qui est par les huit degrés de Latitude; mais en Longitude, elles contiennent près de dix degrés, le Cap de Nord étant cinquante-deux degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris, & cette embouchure de l'Orenoque par les soixante & deux degrés; renfermant dans cet espace plus de deux cens cinquante lieues de Côtes.

PREMIERE PARTIE.

DÉCOUVERTE DE LA GUIANE, ET ÉTABLISSEMENT DES EUROPÉENS DANS CE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte et Etablissemens des Espagnols.

Les Espagnols, après leur premiere découverte de l'Amérique, en 1492, s'occuperent, les années suivantes, à les étendre vers les différentes parties de ce Nouveau Monde.

En 1498, Christophe Colomb, s'étant avancé vers le Sud des Isles Antilles, découvrit le 10 d'Août l'Isle de la Trinité, & le lendemain il eut connoissance du Continent voisin, qu'il nomma Terre de Paria, nom que lui donnoient les Indiens de la Côte.

Ce fut dans ce voyage, qu'il eut connoissance d'une des embouchures de l'Orenoque, qu'il appella, *Bocca del Drago*, à cause du danger que son Vaisseau y courut; mais s'étant avancé vers l'Oueſt, il n'eut aucune autre connoissance de l'Orenoque ni de la Guiane. Premiere connoissance de l'Orenoque.

En 1499, Alphonse Ojeda, Gentilhomme Espagnol, accompagné d'Americ Vespuce, Florentin, & de Jean de la Cosa, le plus habile Pilote qui fût

alors en Espagne, aborda au Continent de l'Amérique, à deux cens lieues à l'Orient de l'Orenoque ; & parcourut toute la Côte en s'avançant vers l'Oüest. Mais ce voyage ne donna pas encore une grande connoissance de la Guiane.

Voyages de Ordaz dans l'Orenoque.

En 1535, Diego de Ordaz, Espagnol, entreprit d'entrer dans les embouchures de l'Orenoque ; ses efforts furent inutiles, il y perdit même une partie de ses Vaisseaux & de son monde.

Le mauvais succès de cette entreprise, loin de décourager ce brave Espagnol, ne fit que l'animer davantage : il y retourna ; & malgré les dangers qu'il eût à courir aux embouchures de ce Fleuve, il y entra à la fin & le remonta fort avant, puisqu'il vint mouiller jusques dans l'embouchure de la Meta, Riviere considérable qui se décharge dans l'Orenoque, à plus de quatre cens lieues de l'entrée. Mais ce ne fut pas sans essuyer bien des peines & des fatigues, car il perdit ses Vaisseaux, & presque tout son monde dans les différens combats qu'il fut obligé de livrer aux Indiens : de sorte qu'il se retira en très mauvais ordre, sans avoir pû faire aucun établissement.

Malgré ces mauvais succès des Espagnols, il s'étoit répandu un bruit, que dans l'intérieur de ces vastes Pays, il y avoit une Contrée qu'on nommoit *el Dorado*, qui renfermoit des richesses immenses en or & en pierres précieuses : on disoit qu'il y avoit un Lac aussi grand qu'une Mer, nommé le *Lac de Parime*, dont les sables étoient remplis de poudre & de grains d'or. Ces bruits, quoique peu fondés, avoient acquis une espece de certitude, par l'avidité des hommes &

El Dorado.

Le Lac de Parime.

la soif insatiable de l'or : ce fut ce qui engagea trois Capitaines Espagnols d'entreprendre la découverte du Dorado, & des trésors de l'Orenoque : savoir, Pizare, Pierre de Ordaz, & Gonzale de Ximenés de Queseda.

Queseda, qui étoit dans le nouveau Royaume de Grenade, limitrophe de la Guiane, envoya pour cette découverte Antoine Berreio, lequel étant arrivé à l'Orenoque eut le malheur de perdre presque tout le monde qui l'accompagnoit, & de mourir lui-même avant que d'avoir pû achever son entreprise.

Voyages pour la recherche du Dorado.

Pizare étoit au Pérou & Ordaz à Quito : ils envoyerent à la recherche du Dorado; mais ceux qui y furent ne réussirent pas mieux que les autres, & beaucoup y périrent.

Gonzale Pizare qui avoit été nommé, par son frere, Gouverneur de la Province de Quito, leva des Troupes pour aller à la découverte de ce fameux Pays, dont la réputation croissoit de jour en jour malgré les malheurs de tous ceux qui l'avoient entreprise.

Voyage de Gonzale Pizare dans la Guiane.

Il partit de Quito les derniers jours de Décembre 1539, avec quatre cens Espagnols, quatre mille Indiens, & beaucoup de provisions de toute espece ; prit sa route par les Andes, & traversa les deserts qui conduisent à la Province de *los Majos*. Il essuya beaucoup de fatigues, courut bien des dangers, traversa des Pays inconnus, & fut enfin forcé d'abandonner la recherche de ce prétendu Dorado : mais voulant faire d'autres découvertes, il prit sa route vers le Sud ;

les vivres lui manquant, il chargea François Orellana, à qui il avoit donné le Commandement d'un Brigantin qu'il avoit construit pour descendre une Riviere assez considérable, de lui aller chercher des vivres, lui recommandant néanmoins de ne pas trop s'éloigner, & sur-tout de ne le point abandonner.

Orellana, entraîné par la force du courant qui lui fit faire plus de cent lieues en trois jours, sans voile ni rame, entra avec le courant dans une autre Riviere bien plus considérable; là il prit la résolution d'abandonner son Commandant, & de suivre le cours de cette nouvelle Riviere, qu'il appella de son nom Orellane, dans l'esperance de se faire honneur des nouvelles découvertes qu'il alloit faire.

Gonzale Pizare, ainsi abandonné d'une partie de ses Gens, & privé de son Brigantin sur lequel il avoit chargé ce qu'il avoit de plus précieux, se trouvant réduit à la derniere misere, vit périr presque tout son monde, & revint à Quito avec bien de la peine, désespéré du mauvais succès d'une entreprise dont il avoit conçu les plus hautes espérances.

Orellana découvre la Riviere des Amazones.

A l'égard d'Orellana, il descendit la Riviere des Amazones jusqu'à la Mer; revint en cotoyant la Guiane, & arriva à l'embouchure de l'Orenoque & à l'Isle de la Trinité, d'où il passa en Espagne rendre compte de ses découvertes.

Pendant que ces choses se passoient en Amérique, Diego de Ordaz, qui avoit remonté le premier l'Orenoque, comme on l'a vu ci-devant, revint d'Espagne avec des lettres de l'Empereur Charles-Quint, par lesquelles ce Prince accordoit à lui seul le droit &

la liberté d'aller à la recherche du Dorado, & de suivre les découvertes de l'Orenoque. Ordaz fit de grands préparatifs pour cette expédition ; mais tous ses succès se bornerent à fonder une Ville sur la Rive Orientale de l'Orenoque, près de l'embouchure de la Riviere de Carony, éloignée de plus de soixante lieues de l'entrée de l'Orenoque, & la nomma Saint-Thomas de la Guiane.

Diego Ordaz retourne à l'Orenoque.

Fondation de la Ville de Saint-Thomas de la Guiane.

Cette Ville, premier établissement des Espagnols, n'a jamais été fort considérable, puisque dans son état le plus florissant, elle ne contenoit pas au-delà de cent cinquante maisons. Cependant les Espagnols ne laisserent pas que d'en tirer de grands secours, tant par la culture de tabac, qui y réussit très bien, que par la quantité de bestiaux qu'ils y éleverent avec facilité, & qui s'y multiplierent considérablement, par la bonté & l'abondance des pâturages ; ce qui fit un objet de commerce assez considérable pour exciter l'envie des autres Nations de l'Europe.

Les Anglois & les Hollandois vinrent en différens tems attaquer cette Ville, & la ruinerent ; sur-tout les Hollandois, qui en 1579, la réduisirent en cendres : une partie des Habitans se retira à Comana, & l'autre rebâtit la Ville sur le même côté du Fleuve, mais à dix lieues au-dessous de l'endroit où étoit l'ancienne : ils construisirent un petit Fort pour sa défense.

Cette Nouvelle Guiane ne fut pas d'abord bien peuplée, mais elle s'est augmentée avec le tems : les Habitans ont fait venir de Comana des bestiaux & des jumens, qui rapportent beaucoup, & dont ils

tirent un profit considérable. Ils ont semé du tabac & planté des arbres fruitiers, ce qui, joint au chemin qu'on a fait de cette Ville à Comana, a rendu ce séjour fort commode. Depuis cet établissement, les Espagnols en ont fait plusieurs autres du même côté en remontant le Fleuve, où ils ont établi des Missions, & attiré quelques Nations Sauvages des plus voisines.

CHAPITRE II.

VOYAGES ET ETABLISSEMENS DES ANGLOIS, ET DES HOLLANDOIS DANS LA GUIANE.

LES Anglois, jaloux des découvertes des Eſpagnols dans la Guiane, & envieux du commerce que les François y faiſoient dèſlors, dont on publioit des merveilles, voulurent y prendre part. Un de leurs bons Navigateurs, Sir Walter Raleigh, fut le premier Anglois qui partit, le 6 de Février de l'année 1595, pour tenter quelque entrepriſe dans ces riches Pays: car c'eſt ainſi qu'on annonçoit dans l'Europe l'Orenoque & la Guiane. Premier voyage des Anglois à la Guiane.

Il arriva à l'Iſle de la Trinité le 23 Mars, & mouilla auprès de *Puerto de los Hiſpaniolos* (Port des Eſpagnols): s'étant informé, des Indiens & des Eſpagnols même qui vinrent commercer avec lui, de l'état de cette Iſle, il prit la réſolution d'attaquer leur principal établiſſement, qu'ils nommoient Saint-Joſeph: d'ailleurs ſon but étoit de ſe rendre maître de la perſonne du Gouverneur Don Antonio Berreo, qu'il ſavoit avoir fait un voyage ſur l'Orenoque, & tenté la conquête de la Guiane; il ſavoit encore que quoique Berreo eût manqué ſa découverte, il ſe propoſoit de renouveller ſon entrepriſe.

Raleigh réuſſit à merveille dans cette premiere expédition; il ſe rendit, ſans beaucoup de peine, maître du Fort de Saint-Joſeph & de la perſonne du

Gouverneur. Dans le même tems, deux Vaisseaux Anglois, commandés par les Capitaines Gifford & Keymis, arriverent à Puerto de los Hispaniolos.

Raleigh ne songea alors qu'à exécuter ses projets pour la découverte & la conquête de la Guiane : il tira de Berreo le plus de connoissances qu'il lui fût possible ; & tout ce qu'il apprit de ce Capitaine, servit encore à lui faire concevoir les plus hautes idées des richesses qu'on pouvoit tirer de ces Pays si peu connus. Il en étoit si fort prévenu, qu'il ne craint point d'avancer dans la Relation qu'il en a donnée, que « *celui qui conquerra la Guiane, possedera plus* » *d'or, & regnera sur plus de Peuples, que le Roi* » *d'Espagne & l'Empereur des Turcs.* » Il répete plusieurs fois, que ce qu'il entend par la Guiane, est l'intervalle compris entre l'Amazone & l'Orenoque, à trois cens lieues des Côtes de la Mer. On a vû ci-devant, que ce sont les bornes dans lesquelles je la renferme, & qu'on n'a jamais varié sur son étendue.

Avant que de suivre les opérations des Anglois dans ces Pays, il est bon de faire quelques réflexions, tant sur leurs Relations que sur celles des Espagnols, au sujet des richesses des Peuples de cette partie de l'Amérique.

Richesses de la Guiane.

On trouve, dans la Relation de Raleigh, des conférences qu'il eut avec Berreo, dans lesquelles cet Espagnol lui rend compte de son expédition ; qu'un Chef Indien qu'il avoit pris, se racheta pour cent plaques d'or ; que tant par le pillage que par les rançons, il avoit acquis beaucoup de richesses, qu'il

avoit envoyées en Espagne, dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses Compatriotes, il lui viendroit assez de Soldats pour l'exécution de ses grands desseins. La Relation ajoute qu'il envoya même au Roi divers présens, d'hommes, de bêtes, d'oiseaux & de poissons d'or massif. Il n'est pas difficile de connoître quelle confiance on peut avoir dans de pareilles Relations, où le vrai est étouffé par le merveilleux & par le faux que les divers intérêts y font inférer. Il n'est pas douteux que Raleigh n'a ajouté ces détails de richesses étonnantes, que pour exciter parmi les Anglois, l'envie de continuer ses découvertes : car lorsqu'on a eu des connoissances plus exactes & plus détaillées des différens Peuples, tant voisins de l'Orenoque, que répandus le long de ce grand nombre de Rivieres qui viennent s'y rendre, on n'a trouvé que des Sauvages grossiers, dépourvus des commodités de la vie, n'ayant aucune connoissance des Arts les plus simples & les plus utiles, entierement incapables de former des Ouvrages de Sculpture, & de fondre & travailler l'or pour représenter des hommes & des animaux. Toutes leurs richesses se sont trouvées réduites à des paillettes d'or & autres petits morceaux de ce métal, qu'ils trouvoient dans les sables de leurs Rivieres après les inondations, & dont ils faisoient des ornemens pour leurs oreilles, d'une façon peu recherchée & peu industrieuse. Ils avoient, à la vérité, des Mines ; mais outre qu'elles sont difficiles à travailler, ils manquoient de moyens & d'intelligence pour le faire.

Revenons à l'expédition de Sir Walter Raleigh, Expedition de Walter Raleigh.

qui, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le succès de son entreprise, alla chercher les embouchures de l'Orenoque, & y entra.

Ces embouchures sont formées par une quantité prodigieuse d'Isles, autour desquelles il erra long-tems avant que de trouver le principal lit du Fleuve ; mais ayant pris quelques Indiens, Habitans de ces Isles, pour lui servir de guides, il entra dans le Fleuve, & le remonta l'espace de plus de deux cens lieues, avec beaucoup de peine, sans s'arrêter à aucun endroit, ne trouvant rien qui méritât de fixer une si pénible recherche. Enfin, ses Gens se trouvant excédés de travail, & fatigués par des pluies continuelles, il revint chercher ses Vaisseaux, qu'il avoit laissés à la Trinité ; ne rapportant d'autre fruit de son expédition, qu'une Description de la partie de l'Orenoque qu'il avoit parcourue, des Rivieres qui s'y déchargent, & des différens Cantons voisins du Fleuve, qu'il avoit visités. Mais cette Description n'est ni assez suivie, ni assez détaillée pour en faire usage en Géographie : d'ailleurs la plûpart des noms qu'il a employés n'étant plus les mêmes, il est impossible de reconnoître aujourd'hui les endroits dont il a voulu parler : cette Relation se trouve dans la Collection d'Hackluyt, page 62, où elle occupe trente pages *in-folio*.

Voyage de Laurent Keymis.

En 1596, Laurent Keymis, autre Navigateur Anglois, fit un voyage aux Côtes de la Guiane, fort différent de celui de Raleigh. Il vint aborder près du Cap de Nord, & mouilla à l'embouchure d'une belle & grande Riviere qu'il nomma Agouaria, par un

degré quarante minutes de latitude Septentrionale: cette Riviere n'eſt pas connue aujourd'hui ſous ce nom. Ne trouvant pas d'Habitans ſur cette Côte, il la rangea en s'avançant vers le Nord, & vint mouiller à l'entrée d'une Baie, auprès d'un Cap qu'il nomma le Cap Cecile, aujourd'hui le Cap d'Orange: il entra dans la Riviere d'Oyapok, & traita avec les Indiens: de-là continuant ſa route, il vint mouiller à l'entrée de l'Orenoque, fit quelques courſes dans ce Fleuve, pour commercer avec les Naturels du Pays, & revint en Angleterre ſans avoir rien fait d'intéreſſant. Enfin, Raleigh & Keymis, toujours prévenus des richeſſes de l'Orenoque, y envoyerent une troiſieme fois: ce Voyage fut encore moins heureux que les leurs. On trouve à la fin de la Relation de Keymis, les noms de toutes les Rivieres de la Guiane dont il a eu connoiſſance au nombre de ſoixante-ſept, avec le dénombrement des Nations Sauvages qui l'habitoient. On trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage tous ces détails, comparés avec l'état actuel des Côtes de la Guiane, telles que nous les connoiſſons aujourd'hui.

Après ces tentatives infructueuſes, les Anglois parurent abandonner la Guiane: mais voyant les François, qui depuis long-tems venoient y commercer, s'y établir de plus en plus, & former des Etabliſſemens conſidérables; leur jalouſie ſe réveilla, & ils chercherent les moyens de pouvoir s'y établir. Ils profiterent, pour cet effet, d'une circonſtance qui leur parut favorable. Les François avoient fait un Etabliſſement en 1640, ſur la *Riviere de Surinam*; mais trouvant le Pays trop marécageux & mal-ſain,

Les Anglois s'établissent à Surinam.

ils l'abandonnerent. Les Anglois vinrent s'y établir, & sur quelques autres Rivieres voisines, & même sur celle de Marony.

Ces Etablissemens foibles & nouveaux ne resterent pas long-tems entre leurs mains; les Hollandois, qui envioient autant que d'autres le commerce de la Guiane qu'on vantoit beaucoup alors, saisirent l'occasion de la guerre qu'ils avoient avec les Anglois, pour venir en 1666, s'emparer de Surinam & des autres Postes Anglois, que ces derniers ne parurent pas fort empressés de conserver ni de recouvrer, puisqu'à la Paix de 1674, ils cederent aux Hollandois ce qu'ils avoient dans la Guiane.

Etablissement des Hollandois dans la Guiane.

Ces derniers s'y fortifierent & ne négligerent rien pour y former de bons établissemens. Ils nommerent Guiane-Hollandoise cette Partie de Côtes qui s'étend depuis la *Riviere de Marony*, jusqu'à celle d'*Essequebé*. Leur principale Colonie fut celle de *Surinam*, ensuite celle *Berbiche*: ils suivirent le cours des Rivieres & pénétrerent assez avant dans les Terres. Nous donnerons dans la suite une Description de ces Rivieres & des Etablissemens qu'ils y ont; de même que de celle d'*Essequebé* & de quelques autres moins considérables.

CHAPITRE III.

DÉCOUVERTES ET ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS DANS LA GUIANE.

QUOIQU'ON n'ait pas la date préciſe des premiers Voyages des François à la Guiane ; il eſt conſtant qu'ils y ont été auſſitôt la premiere découverte des Eſpagnols.

Ancienneté du commerce des François à la Guiane.

Jean de Laet, qui écrivoit il y a près de cent cinquante ans, dit que les François avoient coutume d'y aller charger des bois colorés, & entr'autres une eſpece de bois de Breſil. L'accueil favorable qu'ils reçurent des Naturels du Pays, fut un attrait qui les engagea à continuer ce commerce ; & pour mieux l'aſſurer, ils ne tarderent pas à y former des Etabliſſemens.

Une autre preuve que les François ont été des premiers aux Côtes de la Guiane, ſe tire de la Relation du Voyage de Sir Walter Raleigh en 1595, citée ci-devant. Ce Navigateur parlant de l'intérieur de la Guiane, dit que *les François s'efforçoient depuis long-tems de découvrir ces Terres, où ils font de fréquens Voyages pour en rapporter de l'or ; mais qu'ils ne prenoient pas la bonne route, en les cherchant par la Riviere des Amazones.*

Etabliſſemens des François à Sinamary.

En 1624, des Marchands de Rouen envoyerent une petite Colonie compoſée de vingt-ſix hommes, qui choiſirent les bords de la Riviere de *Sinamary*,

pour faire leur Etabliſſement : cette Riviere dont nous parlerons ci-après, eſt ſituée par la latitude de cinq degrés, trente minutes Nord, à vingt lieues au Nord-Oueſt de l'Iſle de Cayenne.

En 1626, il vint une nouvelle Colonie plus conſidérable que la premiere, s'établir ſur la Riviere de *Cananama*, à ſix lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt de *Sinamary*. On y bâtit un Fort où l'on mit un Commandant, & l'on y laiſſa une Barque bien armée, pour aſſurer le commerce le long de la Côte.

Ces deux Colonies s'augmenterent conſidérablement par les ſecours qu'on leur envoya de France, & s'étendirent dans pluſieurs endroits.

Etabliſſement des François à Surinam.

En 1640, on s'établit à *Surinam ;* mais le terrein bas & marécageux, & l'air mal-ſain firent abandonner cet endroit, & les Anglois en profiterent comme on l'a vû ci-devant.

Il ſe forma dans ce tems-là une Compagnie de pluſieurs Marchands de différentes Villes de Normandie, qui obtinrent des Lettres-Patentes du Roi Louis XIII, par leſquelles ce Prince leur accordoit le Privilége excluſif pour le Commerce & la Navigation de la Guiane ; dont on marqua pour bornes dans ces mêmes Lettres, la Riviere des Amazones du côté du Sud, & celle de l'Orenoque du côté du Nord ; ce qui ne ſouffrit point de difficulté & n'occaſionna pas de plaintes, puiſque toute l'Europe ſavoit que les François étoient en poſſeſſion de la Guiane depuis long-tems, & qu'ils y avoient commercé les premiers, & formé les premiers établiſſemens.

Etendue de la Guiane concédée aux François.

Cette

SECONDE PARTIE.

DIVISION ET ÉTAT ACTUEL DE LA GUIANE.

On a vu ci-devant que la Guiane étoit compriſe entre la Riviere d'Orenoque & la Riviere des Amazones ; que les François, les Eſpagnols, les Portugais & les Hollandois y étoient établis : d'où il ſuit une Diviſion naturelle de la Guiane en quatre Parties.

1°. La Guiane Eſpagnole ſituée aux environs de l'Orenoque, & entre cette Riviere & celle de Pomaron.

2°. La Guiane Hollandoiſe compriſe entre la Riviere de Pomaron & celle de Maroni.

3°. La Guiane Françoiſe, compriſe entre la Riviere de Maroni & le Cap de Nord.

4°. La Guiane Portugaiſe qui comprend les terres ſituées aux environs des Côtes Occidentales & Septentrionales de la Riviere des Amazones, depuis le Cap de Nord juſqu'à Rio-Negro, où les Portugais ont leurs derniers Etabliſſemens.

CHAPITRE PREMIER.

GUIANE ESPAGNOLE, SITUÉE AUX ENVIRONS DE L'ORENOQUE.

NOUS donnons le nom de Guiane Eſpagnole à la Partie de la Guiane où les Eſpagnols ſe ſont établis, & dans laquelle ils ont des Miſſions, tant ſur les bords de l'Orenoque, que plus avant dans l'intérieur du Pays, juſqu'à cette chaîne de Montagnes qu'on trouve à environ quatre-vingts lieues au Midi de l'Orenoque : c'eſt de cette chaîne de Montagnes, que ſort un grand nombre de Rivieres qui viennent ſe décharger dans l'Orenoque, & qui arroſent ces belles Plaines & ces vaſtes Forêts qu'on trouve entr'elles & le Fleuve. Ces Montagnes s'approchent en quelques endroits aſſez près du Fleuve ; mais elles s'en écartent vers l'embouchure, en s'avançant juſqu'au bord de la Mer, près de la Riviere de Pomaron : de ſorte qu'elles ſemblent faites pour ſéparer la Guiane Eſpagnole de la Guiane Hollandoiſe.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE L'ORENOQUE.

L'ORENOQUE eſt un des plus grands Fleuves de l'Amérique Méridionale, tant par la longueur de ſon cours, la largeur & la profondeur de ſon lit, que par l'abondance

& quantité de familles vinrent s'y établir. Les Flibustiers ne contribuerent pas peu aussi à augmenter la Colonie & à l'enrichir, en y apportant un grand nombre de piastres qu'ils avoient gagnées à la Mer du Sud.

Cayenne étoit donc assez bien peuplée, lorsque M. Ducasse vint y relâcher en 1688, dans le dessein d'aller s'emparer de Surinam. Il engagea la plus grande partie des Habitans de s'embarquer avec lui, en leur promettant de livrer cette riche Colonie au pillage. Entrepriſe des François ſur la Colonie de Surinam.

Cette entrepriſe ne fut point heureuſe, par le peu de précautions qu'on prit pour cacher l'arrivée de cette Escadre aux Hollandois qu'il s'agissoit de surprendre. On les trouva par-tout en état de défense, & l'on fut repoussé; de sorte qu'après avoir perdu bien du monde, on fut obligé de se rembarquer. Depuis ce tems la Cayenne a eu beaucoup de peine à réparer la perte de ses Habitans.

L'Isle de Cayenne & ses environs ne sont pas les seuls Cantons de la Guiane où les François soient établis; en allant vers l'Oueſt, on trouve la Riviere de Kourou, où l'on a bâti une Egliſe & une Bourgade, autour de laquelle on a rassemblé plusieurs Carbets ou Villages d'Indiens, dont la plûpart sont instruits dans la Religion Chrétienne. Du côté du Sud-Eſt, on a bâti en 1746, un Fort sur la Riviere d'Oyapoko, où l'on a mis un Commandant & une Garnison, d'où nos Traiteurs se répandent dans l'intérieur du Pays, & vont commercer avec des Nations

Indiennes assez éloignées. En 1735, on a engagé plusieurs de ces Nations qui étoient répandues le long de la Riviere à se réunir, & à former une Peuplade qu'on appelle, la Mission de S. Paul, éloignée de quelques lieues du Fort d'Oyapoko. Nous parlerons de ces Rivieres dans la suite de cet Ouvrage.

CHAPITRE IV.

DÉCOUVERTES ET ETABLISSEMENS DES PORTUGAIS DANS LA GUIANE.

LES Portugais établis sur les bords de la Riviere des Amazones, ont été long-tems sans pousser leurs découvertes dans la Guiane, ce qu'ils auroient pû faire au moyen de plusieurs Rivieres qui viennent de l'intérieur de ces vastes Pays, se décharger dans celle des Amazones : mais soit que leurs Etablissemens du Bresil les empêchassent d'y songer, ou plutôt qu'ils crussent que les François établis dans la Guiane s'opposeroient aux tentatives qu'ils feroient de leur côté, ils furent très long-tems sans s'approcher du Cap de Nord : cependant en 1688, ils bâtirent le Fort de Saint-Antoine sur la Riviere d'*Arwari* ; mais il fut renversé en 1691 par les marées ou la barre de la Riviere des Amazones.

La même année 1688, ils vinrent s'établir à Macapa, sur les ruines d'un Fort que les François avoient abandonné, & où ils avoient laissé quatre piéces de canon, plusieurs boullets & des balles de mousquet. Les François s'en plaignirent comme d'une usurpation ; & les Portugais reconnoissant la justice de leurs plaintes, s'obligerent par le Traité de Lisbone, de 1701, de détruire leur Fort de Macapa : mais par la suite des tems, ils l'ont rétabli, & par le Traité d'Utrecht de 1713, la France leur a cédé la partie la

plus méridionale de la Guiane, ſituée aux environs du Cap de Nord & de la Riviere des Amazones; depuis ils ont pouſſé leurs entrepriſes dans l'intérieur du Pays, faiſant même de tems en tems des courſes vers Cayenne : enfin, en 1723, ils ſont venus faire un abbatis ſur les bords de la Riviere d'Oyapoko, où ils ont élevé un poteau avec les armes du Roi de Portugal qu'ils ont gravées auſſi ſur des rochers; mais elles n'y ont pas reſté long-tems, & nous les avons fait enlever.

Cette Compagnie fut nommée, la Compagnie du Cap de Nord, à cause d'un Cap de ce nom, qui est la pointe la plus Septentrionale de l'embouchure de la Riviere des Amazones.

Plusieurs personnes de considération, ayant pris des intérêts dans cette Compagnie, obtinrent du Roi de nouveaux Priviléges & de nouvelles concessions de tout ce Pays; ils envoyerent à diverses fois des secours considérables, & l'on y fit passer plus de huit cens hommes, tant pour augmenter & mettre en sureté les divers établissemens qui étoient commencés, que pour en former de nouveaux, & entreprendre des découvertes, en poussant plus avant dans les Terres.

Dès l'année 1634, on s'étoit établi dans l'Isle de *Cayenne*, où l'on avoit choisi la Côte de *Remire*, qui est le quartier le plus riant & le plus fertile de l'Isle, d'où il fallut chasser les *Arikarets*, & quelques autres Nations Indiennes qui l'habitoient. Etablissement dans l'Isle de Cayenne.

En 1635, on fit un autre Etablissement trois lieues plus à l'Oueſt, sur une pointe de l'Isle, où l'embouchure de la Riviere de Cayenne forme un Port: on y bâtit un Fort, qu'on nomma le Fort-Louis, & tout auprès un Bourg ou Ville, qui est devenue la Capitale de toute la Colonie, & à laquelle on donna le nom de l'Isle: on s'étendit ensuite dans toute l'Isle & sur les Rivieres voisines.

Louis XIV ayant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, Sa Majesté lui accorda de nouveau la propriété de toutes les Isles & Pays

habités par les François dans l'Amérique Méridionale. Cette Compagnie envoya prendre possession de l'Isle de Cayenne, & des autres Etablissemens de la Guiane.

Les Hollandois attaquent l'Isle de Cayenne, & s'en emparent.

Les Hollandois, jaloux autant que les Anglois, du commerce des François dans la Guiane, ne les en laisserent pas jouir tranquillement ; ils envoyerent au commencement de l'année 1676, onze Vaisseaux pour s'emparer de l'Isle & Ville de Cayenne. Avec de telles forces ils en vinrent à bout ; & dans le dessein de conserver leur Conquête, ils ne négligerent rien pour mettre le Fort & la Place en état de défense, & ils y laisserent une garnison de quatre cens hommes de Troupes reglées.

Ils fortifierent aussi des Etablissemens qu'ils avoient faits à l'insu des François sur les Rivieres d'*Oyapoko* & d'*Aprowack*, en bâtissant un Fort sur chacune de ces Rivieres. Mais toutes ces précautions leur furent inutiles : M. le Maréchal d'Estrées vint, avec une Escadre de six Vaisseaux, quatre Frégates & un Brulot, les attaquer le 20 Décembre de la même année,

Les Hollandois sont chassés de Cayenne.

se rendit maître de la Ville & Fort de Cayenne, les chassa des Rivieres d'Aprowack & d'Oyapoko, & ruina les Forts qu'ils y avoient bâtis, dont on voit encore aujourd'hui les vestiges.

Les François, redevenus maîtres de Cayenne, ne songerent qu'à se bien affermir dans l'Isle & dans le Continent : on cultiva avec plus de soin que jamais tout ce qui pouvoit intéresser le Commerce : on attira plusieurs Vaisseaux Marchands pour y trafiquer,

COURS DE L'ORENOQUE
Depuis ses sources jusqu'à la Mer
Avec les Rivieres qui s'y déchargent
Echelle de Lieues Communes de France
Plaines qui sont inondées dans la Saison des Pluyes
Plaines inhabitées
Mérida
Varinas
NATION PALENQUES
NATION GUAMOS
NATION PAOS
NATION OTOMACAS
NATION CARIBE
Riviere de Mama
Riviere Caroni
Riviere Akire
Riviere Cauca
Riviere de Meta
Riv. d'Orenoque
le Juarico Riv.
Detroit de Camiletta
St. Thomas de Guyane
Bocca Grande
Forest
Plaines de Cassanare
SARURAS
GUAJIVAS
CHIRIVAS
SALIVAS
ACHAGUAS
ANDAJIES
ABANOS
ACANEJOS
Pamplone
Tunja
Velez
St. Jean des Plaines
Mocoa
Andaquie
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Latitude Septentrionale

l'abondance de ſes eaux & la quantité de Rivieres qu'il reçoit, parmi leſquelles il y en a de conſidérables.

Il prend ſes ſources dans cette chaine de Montagnes qui ſépare le Pérou du nouveau Royaume de Grenade, entre le premier & le ſecond degré de Latitude Septentrionale, & par les ſoixante-dix-huit degrés, environ, de Longitude Occidentale du Méridien de Paris; il court d'abord vers l'Eſt-Sud-Eſt, environ cent quarante ou cent cinquante lieues; enſuite il tourne tout d'un coup au Nord-Eſt, & vient ſe rendre dans la Mer, vis-à-vis l'Iſle de la Trinité, entre le huitieme & le neuvieme degré de Latitude, par un grand nombre d'embouchures, qui ſont renfermées entre le ſoixante-deux & le ſoixante-cinquieme degré de Longitude Occidentale de Paris; de ſorte qu'on lui peut compter au moins ſix cens lieues de cours.

Sources de l'Orenoque.

Son cours.

Les embouchures de l'Orenoque ſont formées par une quantité prodigieuſe d'Iſles de différentes grandeurs, ſéparées les unes des autres par des Canaux qui forment des paſſes pour entrer dans le lit du Fleuve: ces paſſes ſont en grand nombre & la plûpart inconnues aux Indiens même qui habitent ces Iſles, qui ſont toutes boiſées, & qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt plus de ſoixante lieues, & trente à quarante du Nord au Sud.

Embouchures de l'Orenoque.

Le nombre de ces Iſles eſt entierement ignoré; le Pere Joſeph Gumilla, Jéſuite Eſpagnol, Supérieur des Miſſions de l'Orenoque, & qui y a long-tems réſidé, dit qu'il s'eſt donné des peines infinies pour

Iſles à l'entrée de l'Orenoque.

en fixer le nombre, ſans avoir pu y réuſſir. Il ajoute que le dernier expédient qu'il trouva, fut de prier un Habitant de la Guiane, qui avoit demeuré quinze ans dans ces Iſles avec les Indiens Guaraunos, de lui donner là-deſſus les inſtructions dont il avoit beſoin : » *nous travaillâmes* (dit-il) *de concert à en dreſſer le* » *plan ; mais après en avoir marqué trente, il m'aſſura* » *qu'il n'en connoiſſoit pas davantage.*

Ce ſeroit donc en vain que tout Géographe voudroit, quant à préſent, déterminer ce nombre & le marquer ſur la Carte. Les Habitans n'en ſont pas mieux inſtruits que les Etrangers ; les uns en comptent quarante, d'autres cinquante, d'autres ſoixante, mais ſans aucun fondement.

On ignore le nombre de ces Iſles.

Les Guaraunos eux-mêmes, qui ſont Habitans & Maîtres de ces Iſles & de ces Embouchures, en ſavent ſi peu le nombre, qu'il leur arrive ſouvent de ſe perdre dans le labyrinte qu'elles forment, & ils ſont obligés de ſortir en dehors & de retourner dans le Golphe, pour ſe reconnoître & reprendre la route qu'ils ont perdue.

Les Etrangers ſont expoſés aux mêmes accidens, lorſqu'ils manquent de bons Pilotes pratiques ; il y en a beaucoup qui y ont péri de miſere & de faim, & dont on n'a ſû le malheur que par la piroque qu'on a trouvée abandonnée.

Ce ſeroit inutilement qu'on ſe laiſſeroit entraîner au courant ; cette conduite n'a lieu que dans les véritables embouchures & dans les branches où l'eau eſt abondante ; mais dans celles qui ſont petites & qui ſe croiſent, la marée monte & deſcend avec

tant de force, que le bateau redeſcend en ſix heures de la même quantité de lieues qu'il avoit faites: d'ailleurs, ſoit qu'on monte ou qu'on deſcende, il n'eſt pas poſſible de connoître quel chemin l'on tient, à moins qu'on n'ait une bouſſole.

Ces Iſles ſont habitées par des Indiens, qu'on nomme la Nation Guarau ou Guarauna; & il eſt étonnant qu'elle y puiſſe ſubſiſter, étant inondées pendant les ſix mois que durent les crues de l'Orenoque, & étant couvertes deux fois le jour par la marée, pendant les ſix autres mois de l'année, de ſorte qu'il n'y a pas de terrein pour ſemer; & le climat y eſt d'une ſi grande humidité, qu'aucune Nation ne peut le ſoutenir, à l'exception des Guaraunos qui y ſont habitués. Une autre incommodité qui empêche tout Européen d'y pouvoir demeurer, c'eſt la quantité prodigieuſe de Moſquites (1), qui s'élevent de deſſus les eaux, & ſe répandent par millions ſur ces terres inondées. Cependant cette Nation ne laiſſe pas que d'être nombreuſe, puiſqu'on y compte cinq à ſix mille ames, qui ſe plaiſent ſi fort dans leurs Iſles, qu'ils ne veulent pas les quitter.

Ces Iſles ſont habitées.

Elles ſont mal ſaines.

Quoique tout ce que nous appellons beſoins de la vie, paroiſſe leur manquer entierement, ces Peuples ſont contens & joyeux: les Eſpagnols de la Guiane ſont très bien reçus chez eux, parcequ'ils en ont beſoin pour la pêche. Il n'arrive pas plutôt une Piroque ou un Bateau Eſpagnol, que tous les Habitans ſe rendent ſur le rivage, témoignant par leurs

Les Habitans ſont gais.

(1) Ce ſont des eſpeces de Couſins, dont la piquûre eſt fort douloureuſe, & qui tourmentent jour & nuit.

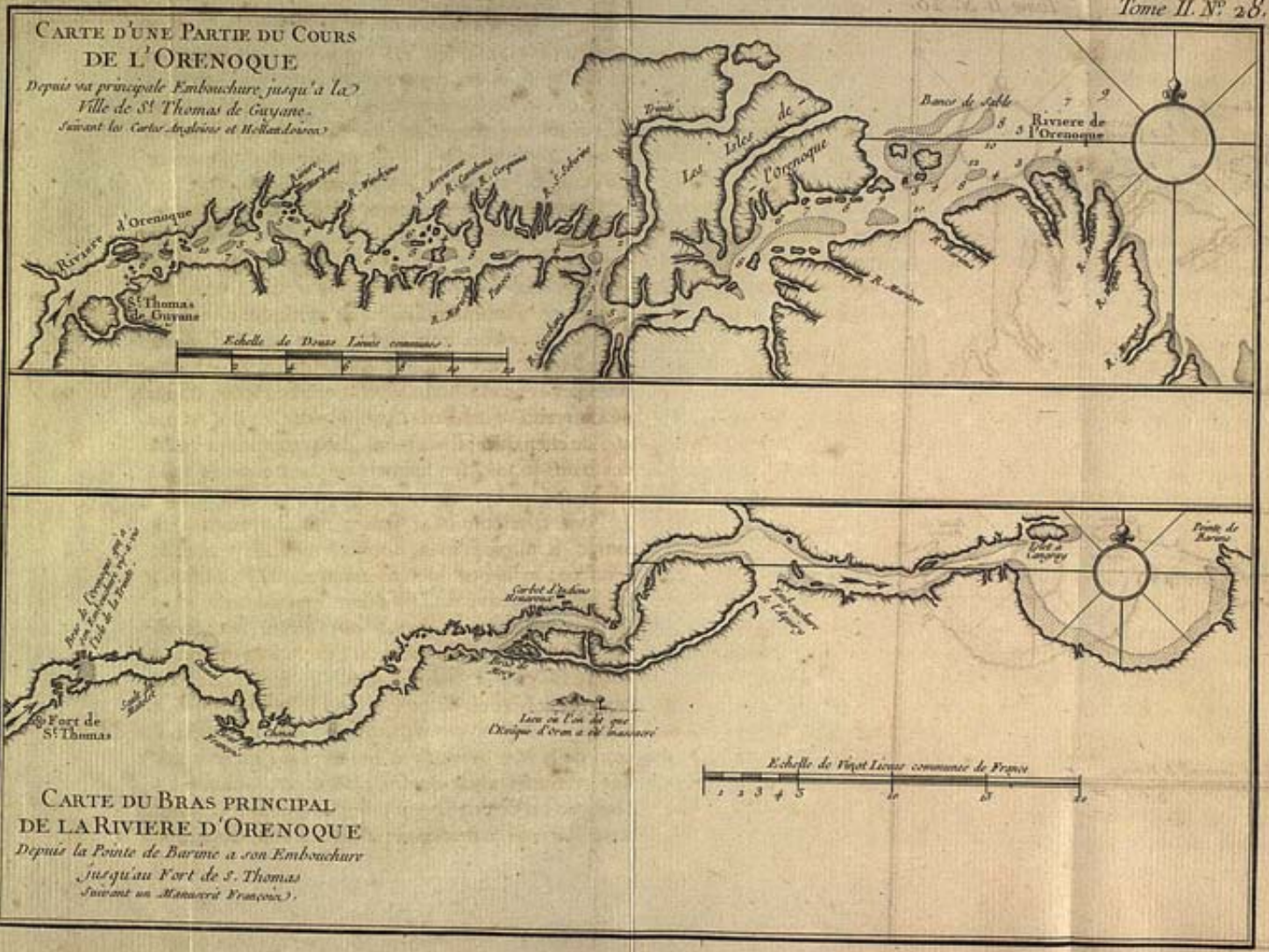
sauts & leurs danses, la joie qu'ils ont de son arrivée ; & pour l'ordinaire on les trouve chantans & dansans : car c'est-là leur principale occupation, étant naturellement paresseux, & entierement incapables d'application : l'on peut dire que l'on n'a pas encore découvert de Peuples plus gais ni plus joyeux que les Guaraunos.

Maisons de ces Peuples.

Leurs maisons, qui ne sont que de misérables huttes où il n'y a aucuns meubles, sont bâties sur des pieux & des madriers, qu'ils sont obligés d'enfoncer dans la vase, jusqu'à ce qu'ils trouvent la terre ferme ; ils élevent leurs pieux assez haut, pour que les inondations de l'Orenoque & les marées ne puissent y atteindre, de sorte que les maisons, les rues & les places, se trouvent suspendues au-dessus de l'eau : l'enceinte & le plancher des maisons sont de bois, la couverture d'écorces de palmiers, le tout lié & attaché assez solidement pour résister au mouvement des eaux.

Grande entrée de l'Orenoque.

Les Isles qui sont à l'entrée de l'Orenoque forment beaucoup de passes, mais elles ne sont pas connues. La principale & la seule fréquentée par les Européens, que les Espagnols appellent *Boca de Navios*, est située du côté de l'Est, par la Latitude Septentrionale de huit degrés cinq minutes, & par les trois cens dix-huit degrés de Longitude, Méridien vraisemblablement de l'Isle de Fer ; ce qui revient au soixante-deuxieme degré à l'Occident du Méridien de Paris : & quoique le Pere Gumilla, dont cette détermination est tirée, ne l'appuie d'aucune observation, j'ai cru devoir l'adopter après l'avoir



CARTE D'UNE PARTIE DU COURS DE L'ORENOQUE

Depuis sa principale Embouchure jusqu'a la Ville de St Thomas de Guyane. Suivant les Cartes Angloises et Hollandoises.

CARTE DU BRAS PRINCIPAL DE LA RIVIERE D'ORENOQUE

Depuis la Pointe de Barime a son Embouchure jusqu'au Fort de S. Thomas Suivant un Manuscrit Francois.

comparée avec plusieurs détails géographiques des Côtes voisines & quelques Observations Astronomiques les plus prochaines, leur accord servant de preuve aux positions respectives des unes & des autres, comme on peut s'en convaincre par l'examen de ma Carte générale de la Guiane.

Carte de la grande entrée de l'Orenoque.

Cette entrée a deux à trois lieues de largeur; les terres des deux côtés sont basses & noyées; le Chenal est resserré par des Isles & des Bancs de sable & de vase, qui en rendent la navigation difficile, & même dangereuse, lorsqu'on n'a pas de pratique: on trouve dans cette entrée, huit, neuf & dix brasses d'eau de basse Mer. Le lit du Fleuve se resserre ensuite & forme plusieurs contours & sinuosités avec beaucoup d'Isles de différentes grandeurs, parmi lesquelles il n'est pas aisé de chenailler; il y a même dans quelques endroits des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve de basse Mer que deux brasses & demie, & trois brasses d'eau.

Pour faire connoître plus particulierement cette entrée, il auroit fallu en donner une Carte exacte & détaillée; mais quelques recherches que j'aie faites, je n'ai rien trouvé de satisfaisant: cependant je joins ici deux différentes Cartes de cette entrée, avec environ soixante lieues du cours du Fleuve, en remontant jusqu'à la Ville de Saint-Thomas de la Guiane. La premiere est tirée de ce que les Hollandois en ont publié, & qu'on trouve dans le Recueil ou Flambeau de la Mer de Vankeulen, de 1699, qu'on pourroit présumer avoir quelqu'exactitude, puisque les Navigateurs de cette Nation ont beaucoup fréquenté cette Rivierre, & que les Anglois l'ont copiée &

insérée dans leur Pilote Anglois, édition de Londres. La seconde est tirée d'une grande Carte manuscrite, qui est au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, qui a pour titre, *Carte du Bras principal de la Rivierre de l'Orenoque, depuis la Pointe de Barime, jusqu'au-dessus du Fort de Saint-Thomas de Guiane, occupé par les Espagnols, dressée par le sieur Jean-Baptiste-Pierre Romain, sur les Observations des personnes envoyées exprès sur les lieux, par Jean-Paul Masclary de Beauveset, Ecuyer.* La différence que l'on remarque entre ces deux Cartes, jette une incertitude d'autant plus grande sur cette Partie, que je n'ai aucuns moyens de critique & de comparaison à leur opposer, & qu'il m'est actuellement impossible de juger lequel de ces deux Plans est le plus exact & le plus approchant de la vérité.

PROFONDEUR DE L'ORENOQUE,

Ses Courans, la Crue de ses Eaux & ses Débordemens.

Les Espagnols prétendent que l'Orenoque ne le cede point aux plus fameuses Riviere de l'Ancien & du Nouveau Monde. Piedrahita, dans le premier Chapitre de son Histoire du Nouveau Royaume de Grenade, dit que l'Orenoque ne connoît au-dessus de lui que le Maranon. Le Pere Mathias de Tapia, dans le Mémoire qu'il présenta au Roi d'Espagne en 1715, est du même sentiment.

Le Pere de Gumilla dans son Histoire de l'Ore-

noque, dit qu'en l'année 1734, Paul Dias Paxardo, Ingénieur, reçut ordre du Colonel Don Carlos, Gouverneur & Capitaine Général des Provinces de Guiane & de Comana, d'aller dans l'Orenoque. Cet Officier vint mouiller entre le Fort de Saint-François d'Assise de la Guiana, & l'Isle del Canno del Limon, qui est vis-à-vis, où, dans le mois de Mars, qui est le tems où ce Fleuve est le plus bas, les eaux se retirent d'environ un tiers de lieue : ayant jetté la sonde, après l'avoir armée d'un poids capable de résister au courant, il trouva que la profondeur étoit de soixante-cinq brasses. Quelques années au-paravant, le Gouverneur Don Gusman ayant sondé dans un endroit où le Fleuve a moins de largeur qu'à la Guiane, il trouva quatre-vingts brasses d'eau : mais dans les mois d'Août & de Septembre, où l'Orenoque reçoit son plus grand accroissement, on trouve vingt brasses de plus, c'est-à-dire, cent brasses de profondeur : ce que l'on auroit peine à croire, si des Auteurs dignes de foi ne l'attestoient.

Sondé dans l'Orenoque.

» Voici une singularité de ce Fleuve, qui mérite » toute l'attention des curieux, & qu'on n'a remar- » qué dans aucune Riviere du monde. L'Orenoque » emploie cinq mois à croître, & ses différens accroisse- » semens sont marqués par les traces qu'ils laissent sur » les rochers & sur les arbres qui bordent ses Côtes ; » il se maintient un mois entier dans cet état ; & » après avoir employé cinq autres mois à décroître » dans la même gradation, il reste un mois entier » dans ce même degré de décroissement ; employant » ainsi le cours entier d'une année à monter & à

Cours des eaux de l'Orenoque.

» descendre, soit qu'il pleuve ou non dans les Pro-
» vinces voisines dont il ne dépend en aucune ma-
» niere.

» Les anciens Habitans de la Guiane & les Indiens
» voisins de l'Orenoque, ont encore observé que tous
» les vingt-cinq ans, la derniere crue de ce Fleuve
» s'éleve de deux pieds & demi au-dessus du terme
» fixé pendant les vingt-quatre années qui ont pré-
» cédé.

Quoiqu'il ne soit pas aisé de trouver la cause d'un accroissement aussi considérable & aussi singulier: voici qu'en dit le Pere Gumilla.

Raisons de la crue des eaux.

» Les premieres pluies tombent en Avril dans les
» Montagnes d'où sort cette quantité prodigieuse de
» Rivieres qui viennent se décharger dans l'Oreno-
» que; & c'est alors qu'arrive la premiere crue: mais
» comme les plages de l'Orenoque ont beaucoup
» d'étendue, & qu'elles ont été long-tems desséchées
» par l'ardeur du Soleil, elles absorbent toute l'eau
» qui y étoit tombée, ce qui fait qu'il n'en vient pas
» une goute à la Mer, & qu'on ne s'apperçoit pas de
» cet accroissement dans les embouchures de la Ri-
» viere: il n'en est pas de même de la seconde crue,
» qui trouvant ses plages déja humectées, se laisse
» facilement appercevoir & va toujours en augmen-
» tant durant le mois d'Avril & les quatre suivans,
» Mai, Juin, Juillet & Août, se maintenant dans
» sa plus grande hauteur le mois de Septembre. Le
» Fleuve cesse alors de croître, parceque ses eaux se
» répandent dans quantité de Lacs voisins de ses
» bords, dont quelques-uns sont marqués sur la Carte
» ci-jointe,

» ci-jointe. Le mois d'Octobre venu, l'Orenoque re-
» commence à baisser, & rassemble dans son lit toutes
» les eaux qui s'étoient répandues dans les Lacs des
» environs, d'où vient qu'il emploie à décroître le
» même nombre de mois qu'il avoit mis à monter;
» savoir, Octobre, Novembre, Décembre, Janvier
» & Février; parvenu à son plus bas étage, il reste
» tout le mois de Mars dans cet état, & abandonne
» ses plages, pour que les Caymans & les Tortues
» qui y sont en très grand nombre, puissent déposer
» leurs œufs dans le sable, où la chaleur du Soleil les
» fait éclore.

On ne sauroit dire au juste de combien de pieds l'Orenoque croît & décroît, cela dépend de l'étendue plus ou moins grande de son lit, aussi-bien que de la pente du terrain sur lequel il coule. Dans l'endroit le plus étroit du Fleuve, on trouve un promontoire ou rocher de pierre vive, de cent vingt pieds de haut, sur lequel est un arbre dont on voit les racines à travers les fentes du rocher d'où elles sortent pour s'abreuver dans l'eau: ce rocher est entierement caché par les eaux durant une partie du mois Juillet, & pendant tout celui d'Août; & ce n'est qu'à la faveur de cet arbre, qui sert de balise, que les Voyageurs évitent ce rocher qu'il est dangereux d'aprocher. On peut conclure de-là, que le Fleuve croît de cent vingt pieds dans l'endroit le plus resserré de son lit.

Le Fleuve croît de cent vingt pieds.

Dans le détroit de Marimorosa, où l'Orenoque passe avec la rapidité d'un trait, on a mesuré depuis la marque de la crue ordinaire jusqu'à l'eau, trente-six pieds; & deux pieds & demi plus haut, est la

marque de la grande crue qui arrive tous les vingt-cinq ans. Vis-à-vis d'Uyapy où la Riviere a quatre lieues de largeur en face des bouches de l'Apuré, où il y en a bien davantage, & dans tous les lieux également bas, les crues sont moins considérables.

Le flux & reflux se fait sentir dans le Fleuve.

Le flux & reflux de la Mer se font sentir jusqu'au pied du torrent de Camiseta, qui est à plus de soixante lieues des bouches de l'Orenoque ; mais non pas plus loin à cause d'une effroyable Cataracte qui s'y trouve, & qu'on ne passe qu'avec beaucoup de danger.

Vis-à-vis de la bouche de la Riviere de Meta, on trouve le Torrent de Carachina formé par plusieurs Isles de pierres vives, entourées de rochers, dont les uns sont visibles & les autres cachés dans l'eau : ce qui rend ce passage difficile.

Cataractes de l'Orenoque.

A douze lieues de-là, on trouve le Torrent de Tabaje qui n'est pas moins formidable ; de sorte que dans l'espace de trente-cinq lieues en remontant, l'Orenoque forme trois Cataractes qui interrompent la navigation : on ne surmonte ces Torrens qu'avec beaucoup de danger & qu'à force de travail ; mais pour les trois autres Torrens des Aturés, il est impossible de les surmonter, & l'on est obligé de transporter les Bateaux par terre, ce qui exige beaucoup de travail & de tems.

COURS DE L'ORENOQUE,

Et les principales Rivieres qu'il reçoit.

DE la grande embouchure de l'Orenoque, dont on a parlé ci-devant, jusqu'à la derniere, qui se jette dans le Golfe Triste ou le Golfe de Paria; on compte environ soixante lieues: cette embouchure est appellée dans le Pays *Manabo Pequeno*. On ne la connoît guerre, & j'ignore si elle est praticable pour des Navires; mais si ce bras de l'Orenoque étoit navigable, ce seroit une route bien plus courte pour entrer dans le Fleuve & venir mouiller à la Ville de Saint-Thomas, qui est située presqu'au Sud du Canal, sur la rive opposée.

Rivieres qui tombent dans l'Orenoque.

Entre Saint-Thomas de Guiane & le Cap le plus Oriental de *Boca dos Navios*, appellé la Pointe de Barime; il y a plusieurs Rivieres qui se déchargent dans l'Orenoque; elles prennent leurs sources dans cette chaîne de Montagnes qui sont au Sud de l'Orenoque, & qui font la séparation de la Guiane Espagnole d'avec la Guiane Hollandoise: la plus considérable de ces Rivieres est celle d'*Akiri* (Aquire) éloignée d'environ trente lieues du Cap de Barime, sur la rive Méridionale du Fleuve. Dans tout cet espace, le Fleuve est rempli d'Isles & de Hauts-Fonds, dont il faut se défier lorsqu'on veut remonter jusqu'au Fort de Saint-Thomas, qui est éloigné d'environ trente lieues de l'embouchure de l'Akiri.

Riviere d'Akiri.

Riviere de Caroni.

A dix ou onze lieues du Fort de Saint-Thomas, on trouve du même côté la Riviere *de Caroni*, qui est fort large & fort profonde; elle prend sa source dans les montagnes dont nous venons parler. Une lieue avant que de se joindre à l'Orenoque, son lit est resserré par des rochers où elle se précipite avec grand bruit, & coule avec tant de rapidité, qu'elle refoule les eaux de l'Orenoque à une bonne portée de fusil sans se mêler; de sorte qu'il est aisé de distinguer leurs eaux dans un assez long espace. L'eau de Caroni paroît noire, ce qui provient du sable sur lequel elle coule; mais étant mise dans un verre, elle est aussi claire que le cristal; elle est fort legere & fort saine. A quinze lieues environ de son embouchure, on trouve sur la rive Orientale, un Village qu'on nomme Saint-Joseph, où il y a une Mission pour les Indiens de la Nation des Guianas, desservie par des Capucins Catalans.

A trente lieues du Caroni, de l'autre côté du Fleuve, il y a une Riviere assez considérable, que les meilleurs Geographes appellent la Mama, qui selon eux, prend ses sources dans la Province de Caracas, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

A environ vingt-cinq lieues au-dessus de la Mama, on voit sur les bords du Fleuve, à droite & à gauche, des montagnes de roche qui resserrent le Fleuve & le rendent extrêmement rapide: on appelle cet endroit, le Détroit & Torrent de Camisetta: ce passage est dangereux & n'a pas moins de deux à trois lieues de long.

Le Fleuve s'élargit enſuite, ſes bords ſont bas & noyés avec pluſieurs Iſles de différentes grandeurs : du Détroit de Camiſetta à la Riviere de Cauca, on compte quinze lieues environ.

La Riviere de Cauca eſt à plus de ſoixante & dix lieues du Caroni, du même côté ; elle prend ſa ſource dans les montagnes qui ſont au Midi de l'Orenoque. Cette Riviere eſt auſſi grande & auſſi profonde que celle du Caroni ; ſon embouchure eſt par la Latitude de cinq degrés trente minutes, ſuivant le Pere Gumilla. Il y a pluſieurs Lacs aſſez conſidérables aux environs de cette embouchure, dans leſquels les eaux de l'Orenoque ſe répandent dans le tems des crues & des pluies. Riviere de Cauca.

Continuant de remonter l'Orenoque, outre une infinité de Rivieres de différentes grandeurs, qui s'y jettent des deux côtés, on trouve du côté de l'Occident les embouchures de l'Apuré, qui ſont ſituées par les cinq degrés cinq minutes de Latitude, & par les ſoixante-huit degrés quinze à vingt minutes de Longitude Occidentale du Méridien de Paris. Riviere d'Apuré.

Cette Riviere eſt fort large & fort profonde : le Pere Gumilla, qui a paſſé neuf ans ſur ſes bords, en donne la deſcription dans ſon Hiſtoire de l'Orenoque, d'où j'ai tiré ce qui ſuit :

La principale ſource de l'Apuré eſt dans l'endroit le plus élevé & le plus eſcarpé des montagnes du Nouveau Royaume de Grenade ; elle donne une ſi grande quantité d'eau, que ceux qui vont à Chitaga, près de Pampelune, ne ſauroient la paſſer à gué ; de ſorte qu'on a été obligé d'y faire un Pont d'une Source de l'Apuré.

grande étendue, & qui a couté de fort groſſes ſommes : de-là elle ſe jette dans des vallées ſpacieuſes, dans leſquelles elle reçoit les Rivieres de Siſidi, de Caſidi, de Calajau, d'Uboca & d'Uru ; cette derniere vient de la Ville de Saint-Chriſtophe, laquelle eſt ſituée dans le lieu le plus élevé du Nouveau Royaume de Grenade, entre les Villes de Pampelune & de la Grita. L'Apuré reçoit encore le Caperu dont l'eau eſt produite par la fonte des neiges qui tombent à l'Orient de la Ville de Merida, enſuite la Riviere d'Auré, & enfin la Riviere de Saint-Dominique ou de Guanaré, qui eſt plus conſidérable, & qui raſſemble les eaux de la Province de Varinas, ſur les bords de laquelle on trouve le Village & la Miſſion de Guanaré.

Cours de l'Apuré. Enfin, la quantité d'eau que l'Apuré reçoit dans l'eſpace de plus de deux cens lieues eſt ſi grande, que ne pouvant plus la contenir, elle ſe fraie un paſſage à travers une Forêt, vingt lieues avant que d'arriver à l'Orenoque, & ſe décharge dans le Guarico, qui n'eſt qu'une petite Riviere de la Province de Caraque, mais qui devient navigable au moyen de cette jonction, comme on peut le voir ſur la Carte.

Branches de l'Apuré. L'Apuré, dépouillé d'une partie de ſes eaux, va ſe jetter dans l'Orenoque ; mais auparavant, il ſe diviſe en trois branches, qui ſont ſi abondantes & ſi rapides, qu'elles repouſſent les eaux de l'Orenoque avec tant de force, que ce Fleuve qui a preſque une lieue de largeur en cet endroit, ſe reſſerre de plus d'un quart ; ce qui forme des tournans affreux, qui ont occaſionné pluſieurs naufrages, en attirant les bateaux

de fort loin : auſſi les Voyageurs ont grand ſoin de les éviter, prenant leurs précautions de loin pour ranger le côté oppoſé du Fleuve.

On trouve du côté du Sud le Pararuma & le Paruaſi, qui ſont deux Rivieres, proche leſquelles il y a quelques Miſſions d'établies : on trouve ſur les bords de la premiere, la Miſſion de Notre-Dame-des-Anges ; & ſur les bords de la ſeconde, celles de S. Xavier & de S. Joſeph de Mapoyes.

Riviere de Pararuma.

Proche de l'embouchure de la Pararuma, ſur les bords de l'Orenoque, du côté du Sud, il y a un rocher qui s'éleve en piramide à une hauteur étonnante; ſa baſe a une demie lieu de tour, & on ne peut arriver au ſommet que par deux côtés, encore faut-il beaucoup d'attention pour ne pas ſe précipiter. Ce rocher, qu'on appelle Pararuma, paroît plutôt un ouvrage de l'art que de la nature ; & ſon ſommet, qui de loin paroît extrêmement pointu, eſt une très belle plateforme de figure ovale, entourée d'un appui formé de la même pierre, dont le ſol eſt d'une terre très fertile, où les Salivas ont un jardin dont la fraîcheur eſt entretenue par une ſource qui ſort du rocher. La vûe y eſt admirable : du côté de l'Orient & du Midi, elle eſt bornée par une chaîne de montagnes qui accompagne & ſuit l'Orenoque depuis ſa ſource juſqu'à l'Ocean ; au lieu que du côté du Nord & du Couchant, elle n'a d'autres bornes que l'Horiſon.

Rocher de Pararuma.

Du même côté en remontant l'Orenoque, on trouve un autre rocher auſſi ſingulier : il a plus de deux lieues de circuit, & il paroît ne faire qu'une ſeule

Autre rocher ſingulier.

masse ; son sommet est couvert d'un Bois où l'on ne peut arriver que par une seule avenue, qui est du côté de l'Orient & très difficile. Ce rocher mesuré perpendiculairement depuis son sommet jusqu'au plan qui forme une espece de balcon sur la Riviere, a cent vingt-six brasses de haut : ce plan, qui a quarante pas de largeur sur plus de quatre-vingts de longueur, est élevé au-dessus de l'eau de plus de cinquante pieds. Les Missionnaires ont bâti, sur ce plan ou plateforme naturelle, une espece de Fort où il y a trois batteries & des cazernes où ils ont quelques Soldats : ce poste est extrêmement important pour s'opposer aux invasions des Caraïbes qui venoient ravager les Missions. La Riviere de Paruasi vient se jetter dans l'Orenoque, au pied de ce fameux rocher que les Naturels du Pays appellent *Marumaruta*.

Le lit de l'Orenoque n'a pas plus d'une portée de fusil d'étendue dans cet endroit, à cause du grand nombre de rochers qui se trouvent de l'autre côté du rivage : ce qui, joint à la rapidité du courant & aux tournans d'eau, rend le passage extrêmement dangereux.

Riviere de Sinaruco.

La Riviere de Sinaruco est bien plus considérable que les précédentes ; elle est située sur la Côte Occidentale de l'Orenoque, à quarante-cinq lieues au moins des bouches de l'Apuré ; elle prend sa source au pied des montagnes de Chisgas où il y a beaucoup de neiges : on l'appelle *Canaguata* dans le centre de la Forêt, & *Ravanal*, après qu'elle en est sortie ; elle se jette ensuite dans un bras que forme l'Apuré, qu'on appelle Dauraca. Ce n'est qu'après cette jonc-

tion

tion qu'elle prend le nom de Sinaruco, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'elle entre dans l'Orenoque dans l'eſpace de terrein qu'il y a entre l'Apuré & la Meta.

Depuis les embouchures de l'Apuré, juſqu'à la Riviere de Meta, le lit de l'Orenoque forme un demi cercle, dont les ſinuoſités ſont fort irrégulieres; quoi qu'il continue ſon cours directement vers le Sud, en s'approchant de l'Equateur. Riviere de Meta.

Cette Riviere eſt auſſi conſidérable que celle d'Apuré, tant par l'abondance de ſes eaux, que par la longueur de ſon cours. Comme les Jéſuites ont pluſieurs Miſſions ſur ſes bords, on la connoît aſſez bien, ainſi que les Rivieres qu'elle reçoit & les Nations qui l'habitent.

La principale ſource de la Meta eſt ſituée dans l'endroit le plus élevé du Nouveau Royaume de Grenade, entre Santafé de Bogota & Tunja, dans dans une montagne couverte de neiges & de bruyeres, qu'on appelle Albaracin, d'une Hôtellerie qui eſt au pied. Sources de la Meta.

De cette montagne, en tournant vers l'Orient, deſcend la Meta (c'eſt ainſi qu'on l'appelle dans la vallée de Turmaque) qui, après avoir reçu une grande quantité d'eau dans les différentes vallées de ces affreuſes montagnes, traverſe les campagnes de Saint-Jean, ſous le nom d'Upia: après avoir reçu beaucoup de petits ruiſſeaux, elle va ſe joindre à la Riviere de Cuſiana, qui a ſa ſource dans les montagnes de Toquilla, voiſines de Tunja: à quelque diſtance de la Ville, elle reçoit la Riviere de Cravo,

à l'embouchure de laquelle est la Colonie de la Conception de la Nation Achagua.

Rivieres qui se jettent dans la Meta.

Les autres Rivieres qui se jettent dans la Meta, sont la Guiripa, qui n'est pas éloignée de la Mission de Saint-Michel chez les Salivas; la Guanapato, où est la Mission de Saint-François-Regis, chez les Achaguas; le Pato, qui est à quatre lieues au-dessous, lequel descendant des montagnes d'Ogonta, couvertes de neiges, se jette dans la Meta, après avoir reçu la Tocaria, la Curama, & quelques autres petites Rivieres.

Riviere de Casanaré.

La Meta reçoit aussi la Casanaré, qui est une Riviere considérable dont la source est dans les montagnes de Chiquita, & dans laquelle tombent celles de Puraré & de Tacoraqua, qui ont à l'Occident la Mission de Pauros, & au Nord celle de Patute. A l'Orient & dans la plaine, on trouve la Mission de Saint-Sauveur, qui est un Port de la Riviere de Casanaré, où ceux qui descendent à la Meta & à l'Orenoque s'arrêtent pour se reposer.

La Casanaré reçoit aussi la Riviere de Tame, qui descend des montagnes de Chita, & sur les bords de laquelle sont les Missions des Giraras & Betoyes, qui sont très nombreuses.

Plus loin on trouve la Riviere d'Ele & celle de Cravo, qui se jettent ensemble dans la Meta, & entre-deux, au-dessus de leur confluent, la Mission de Saint-Xavier de Macaguane. La Riviere d'Ele est remarquable par ses débordemens, qui sont les mêmes, soit que les pluies soient abondantes, soit qu'il n'y en ait point: car dans ce dernier cas, l'ardeur du

Soleil fait fondre les neiges des montagnes de Chisgas & de Quacamayas, où sont les sources de cette Riviere.

La Meta, ayant reçu toutes les Rivieres dont on vient de parler, & plusieurs autres qui sont peu connues, vient se jetter dans l'Orenoque, par la Latitude Septentrionale de deux degrés, & par les soixante & onze degrés de Longitude.

Jonction de la Meta à l'Orenoque.

Après ce qu'on vient de dire de l'abondance des eaux de la Meta, & de la rapidité de son courant, on croiroit que sa jonction avec l'Orenoque, devroit se faire avec la même furie que celle de l'Apuré; mais il n'en est pas ainsi, parceque quelques lieues auparavant, le courant de la Meta prend un tel équilibre avec celui de l'Orenoque, qu'on a peine à le distinguer, sur-tout dans les tems des débordemens: de sorte que cette jonction se fait d'une maniere imperceptible.

On trouve à l'embouchure de la Meta, sur la rive Orientale, la Mission de Sainte-Therese, de la Nation des Salivas; à vingt-cinq lieues plus haut, sur la même rive, il y a celle de Saint-Joachim de la même Nation: c'est proche l'embouchure de la Meta, un peu au-dessous, qu'est le furieux Torent de *Carichana*, qui rend la navigation de l'Orenoque très dangereuse en cet endroit.

Le Torent de *Tabajé* est à dix lieues au-dessus des bouches de la Meta: c'est un endroit où le lit de l'Orenoque est tellement rétréci par des rochers, que sa rapidité est très difficile à surmonter, & cause souvent des naufrages.

Dix lieues au-dessus du Torent de Tabajé, l'Orenoque jette un bras qui court vers le Sud-Est, & va se joindre au *Rio Negro*, ou Riviere Noire, laquelle se décharge dans l'Amazone. Nous parlerons de ce bras de l'Orenoque & de la Riviere Noire, lorsque nous décrirons la Guiane Portugaise. Dix lieues plus haut on trouve trois Cataractes proche les unes des autres, qui barrent l'Orenoque & en interrompent entierement la navigation : on ne peut pas les franchir, & il faut transporter les Canots ou Bateaux par terre, jusqu'audessus de ces cataractes, ce qui ne se fait qu'avec beaucoup de peine & de tems : ces Cataractes s'appellent les *Aturés*.

Cataractes dans l'Orenoque.

A peu de distance au-dessus, on trouve la Riviere de *Bidacha*, qui rassemble toutes les eaux des plaines qui sont entre la Meta & l'Orenoque. Ce fut à Bidacha que s'établirent autrefois les Missions pour les Nations Chiricuas & Salivas ; mais les Indiens Caribes y ayant porté la guerre, massacrerent les Religieux qui les desservoient.

Riviere de Bidacha.

A environ trente-cinq ou quarante lieues au-dessus de l'embouchure de la Riviere de Bidacha, on trouve celle de la Riviere de *Guabiari*, qui porte divers noms, suivant les divers Pays qu'elle arrose, elle prend sa source dans de hautes montagnes toujours couvertes de neiges, au pied & à l'Occident desquelles est bâtie la Ville de Santa-Fé de Bogota : comme le climat est tempéré, on y jouit d'un Printems continuel, & les campagnes y sont les plus belles du monde. Le cours de Guabiari n'est pas exactement connu, on sait qu'après être sorti des

Riviere de Guabiari.

montagnes, il traverſe une très grande Forêt, enſuite de vaſtes plaines, & vient ſe jetter dans l'Orenoque, par les vingt-cinq ou trente minutes au Nord de l'Equateur, & par les ſoixante & treize degrés trente minutes de Longitude Occidentale du Méridien de Paris, ſuivant l'eſtime des meilleurs Géographes.

Depuis la Riviere de Guabiari, en remontant l'Orenoque & s'avançant vers l'Oueſt, on trouve un grand nombre de Rivieres, telles que le Caguan, la Fragua, la Rodriguès, & quelques autres peu connues, qu'on peut regarder comme les ſources de l'Orenoque : elles ſortent de ces montagnes qui ſont au Sud de Caguan & de Timana, Pays peu fréquentés par les Européens, & habités par des Indiens qui ne ſont connus que par leurs vols & leurs brigandages, & contre leſquels les Eſpagnols ont été obligés d'envoyer pluſieurs fois des Troupes pour les réprimer.

Sources de l'Orenoque.

ARTICLE SECOND.

CLIMAT ET PRODUCTIONS DES PAYS SITUÉS AUX ENVIRONS DE L'ORENOQUE.

L'ORENOQUE, renfermant ſon cours entre l'Equateur & le neuvieme degré de Latitude, ſe trouve par conſéquent dans le premier Climat de la Zone Torride, d'où l'on conclut que les chaleurs y doivent être exceſſives ; elles le ſont, en effet, ſurtout dans les endroits qui ſont éloignés de ces hautes montagnes toujours couvertes de neiges, que dans le

Hautes montagnes nommées Paramos.

Pays on appelle *Paramos*. Ces montagnes, dont la hauteur est extrême, sur le sommet desquelles regne un froid mortel pour les hommes & pour les animaux, rendent habitables les cantons dont elles sont voisines, qui sans elles seroient brûlés par les chaleurs continuelles : de sorte que par leur moyen, on trouve dans ces Pays voisins de l'Equateur, les quatre saisons pour ainsi dire, suivant qu'on est plus ou moins éloigné de ces Paramos. Par exemple, ceux qui habitent au pied ont toute l'année un froid assez sensible & assez marqué pour mériter le nom d'Hiver ; aussi n'y trouve-t-on aucuns des fruits qui viennent dans les Pays chauds. A une distance proportionnée, les Pays sont tempérés toute l'année, les arbres fruitiers y sont couverts de fleurs & de fruits, les uns verds, les autres mûrs : de sorte que l'on y jouit tout à la fois du Printems & de l'Automne. Enfin les Pays qui sont plus éloignés de ces montagnes, éprouvent un Eté continuel & des chaleurs très fortes.

Température du Pays.

On peut donc choisir, ou le Printems perpétuel des Pays tempérés, ou la chaleur continuelle des Pays chauds, ou le froid rigoureux des Pays froids, & ce, sans beaucoup embrasser de Pays : cette variété se fait sentir par les productions de la Terre. Dans les Pays froids, on ne trouve, ni ris, ni tabac, ni coton, ni cannes à sucre, ni cacao, ni planes, ni papayes, ni pommes-de-pin, ni oranges, ni citrons, ni aucuns des fruits qui font la richesse des Climats chauds ; mais en récompense, le bled, les légumes, les herbes potageres, les pommes & autres fruits des Pays froids y viennent très bien.

Ainſi ce ſont ces hautes montagnes couvertes de neiges, qui, inhabitables par elles-mêmes, rendent le Pays où elles ſont ſituées, plus ou moins agréable, ſelon que l'on en eſt plus ou moins éloigné, ou à une diſtance moyenne : car pour le reſte du Pays, il eſt ſujet à des chaleurs continuelles & inſuportables, même dans la ſaiſon des pluies. Le Soleil y paſſant perpendiculairement deux fois l'année, on ne doit point y diſtinguer d'Hiver, malgré ce qu'en ont dit quelques Auteurs.

La quantité de Rivieres (1) qui ſe déchargent dans l'Orenoque, communiquent au terrein une humidité qui rend les vallées où elles paſſent, d'une fertilité ſurprenante ; les plaines ſont couvertes d'une quantité prodigieuſe d'arbres de toute eſpece, qui forment le plus beau coup d'œil qu'on puiſſe voir, & qui ſont d'une groſſeur étonnante : on y trouve des Forêts de cacaotiers ſauvages, chargés de gouſſes remplies de féves qui ſervent de nourritures à une infinité de Singes, d'Ecureuils, de Perroquets, de Guacamayas, & autres animaux ſemblables ; d'où l'on peut conclure qu'un terrein auſſi fertile naturellement, le ſeroit bien davantage s'il étoit cultivé.

Forêts de Cacaotiers.

Arbres, Fruits & Plantes.

L'arbre le plus commun & le plus utile aux Indiens qui habitent les Iſles qui ſont à l'entrée de l'Orenoque & les Pays voiſins, c'eſt le Palmier, appellé

Palmier très riche, ſes propriétés.

(1) Je n'ai pas pu marquer ſur mes Cartes toutes ces Rivieres, faute de connoiſſances ſuffiſantes.

Murichi, qui fournit à tous leurs besoins ; 1°. ils en tirent par incision, une liqueur blanchâtre, douce & savoureuse, qui quelques jours après acquiert beaucoup de force, & dont ils boivent jusqu'à s'enivrer : 2°. dans les incisions dont ils ont tiré leur vin, il s'engendre dans le même-tems, & durant plusieurs jours, tant qu'il reste du suc dans l'arbre, une grande quantité de vers blancs, de la grosseur du pouce, qui ressemblent parfaitement à du beurre, & qui fournissent une nourriture agréable & succulente, lorsqu'on peut vaincre le dégoût qu'ils causent à la premiere vûe. 3°. Lorsque le tronc n'engendre plus de vers, ils en tirent une masse spongieuse qui renferme une espece de farine semblable à de l'amidon fort fin, dont ils font un pain assez bon, mais si pesant qu'il incommode ceux qui n'y sont pas accoutumés. 4°. Le fruit qu'ils ont grand soin de cueillir, consiste en de belles grapes de dates rondes & presqu'aussi grosses qu'un œuf de poule, dont la chair est fort savoureuse, & qui ont un noyau dans le milieu, avec une amande à-peu-près semblable à une noisette. 5°. Ils font des planches du tronc, dont ils bâtissent leurs maisons & les couvrent avec les feuilles. 6°. Ils tirent une espece de chanvre de ces mêmes feuilles, dont ils font des cordes, des filets & des hamacs, qu'ils appellent *Chincoros*, & dont ils vendent beaucoup. 7°. Ils emploient l'écorce qu'ils tirent de la tige verte des palmiers, pour faire des corbeilles, & les boîtes dans lesquelles ils serrent leurs effets.

Autres sortes de Palmiers.

Outre le Palmier Murichi dont on vient de parler, on en trouve deux autres, l'un est appellé *Sijrri* par les

les Indiens : & *cachipaés* par les Eſpagnols ; ce palmier s'éleve fort haut, chaque palme porte deux ou trois grapes de dattes, qui ont la figure & la couleur de pommes de capendu. On ne peut manger ce fruit, même dans ſa maturité, à moins que l'on ne l'ait fait cuire, alors il eſt fort nourriſſant. L'autre eſt d'une eſpece plus petite, ſes dattes l'emportent ſur les autres; elles ont la couleur, la figure & le goût du raiſin : on l'appelle *camuirri*.

Le Platane eſt un arbre très utile aux Indiens, tant pour leur nourriture que pour l'agrément : ſes feuilles forment un très bel ombrage, ayant plus de trois pieds de long & deux pieds de large : cet arbre vient très aiſément, & de bouture. Lorſqu'il eſt à la hauteur de dix ou douze pieds, il ſort de ſon ſommet un jet, qui étant parvenu au-deſſus des feuilles, laiſſe tomber deux écorces qui découvrent une grape ſemblable au raiſin, couronnée d'une fleur blanche dont l'odeur eſt extrêmement ſuave ; ces grapes, dans un bon terrein, peſent juſqu'à cinquante livres, & renferment pour l'ordinaire cinquante platanes, qui étant rotis tandis qu'ils ſont verds, ſervent de pain : on les mange bouillis dans le pot comme des navets. Lorſqu'ils ſont mûrs, ils ſont ſavoureux, mais fort peſans à l'eſtomac. Le Platane.

Les arbres les plus beaux & les plus touffus de ces plaines, ſont les *Canafiſtulos ;* ils ſont chargés d'une ſi grande quantité de fleurs jaunes, qu'il eſt impoſſible de diſtinguer une feuille : le fruit vient enſuite en abondance : les Indiens s'en ſervent pour la compoſition de pluſieurs remedes. Canafiſtulos.

Le Cabima. *Le Cabima*, que les Européens appellent *Palo de aceyte*, eſt l'arbre le plus précieux qu'on trouve ſur l'Orenoque : il eſt haut & touffu ; ſes feuilles reſſemblent à celles du poirier, ſon écorce eſt liſſe, douce & épaiſſe ; il croît dans les lieux humides, près des Rivieres & des Lacs : on en tire par une inciſion qu'on y fait, une huile dont on fait grand cas. Les Hollandois la recherchent & l'achetent des Caraïbes ; elle eſt excellente pour la guériſon des plaies & de toutes ſortes de bleſſures.

Le Cunaſiri. *Le Cunaſiri* ſe trouve en quantité dans pluſieurs Cantons ; cet arbre a le tronc fort gros ; ſon bois à moitié incarnat eſt aromatique ; ſon écorce eſt remplie de petits grains qui ont l'odeur de l'encens ; la ſciure du cunaſiri exhale la même odeur lorſqu'on la jette ſur les charbons ardens.

Dans les bois où il y a des pierres & des rochers, on trouve des arbres d'une groſſeur étonnante, qu'on L'algarobos. appelle *Algarobos ;* il pend de leur tronc des gros morceaux de gomme de deux ou trois livres chacun : cette gomme eſt tranſparente comme du cryſtal, mais on ignore encore ſes propriétés ; les Indiens s'en ſervent pour s'éclairer dans leurs maiſons : on poſe un morceau de cette gomme à terre, & on met le feu à la partie ſupérieure, elle brûle toute la nuit, jettant une flamme extrêmement claire, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement conſumée. Ces mêmes arbres naiſſent dans les bois où il n'y a point de pierres, mais ils ne donnent pas de gomme.

Le Turumo. *Le Turumo* eſt un arbre que les Indiens cultivent, & qui croît auſſi ſans culture dans les champs ; ſon

fruit n'eſt pas bon à manger, mais il ne laiſſe pas que de leur être utile; ils en font des plats, des écuelles, des taſſes & des pots : ce fruit reſſemble beaucoup au melon d'Inde, appellé *Angurie*, & ſon écorce eſt ſi forte qu'il faut pluſieurs coups pour la caſſer.

Parmi les arbres fruitiers, l'*Anoto* ou *l'Achote*, eſt celui dont les Indiens font le plus de cas : cet arbre eſt fort touffu, il pouſſe de beaux bouquets de fleurs, moitié blanches & moitié rouges, auxquelles ſuccedent des grapes de fruits rouges, dont l'écorce eſt rude & armée de piquans, comme celle des marons : cette écorce renferme une grande quantité de grains rouges pareils à ceux des grenades ſauvages, leſquels étant mis en infuſion & exprimés avec les mains, donnent une teinture foncée qui dépoſe ſon ſédiment dans l'eſpace de vingt-quatre heures, de maniere que l'eau demeure auſſi claire qu'auparavant. Les Indiens verſent cette eau par inclinaiſon, & expoſent au Soleil l'achote qui reſte au fond du vaiſſeau; & lorſqu'il eſt à moitié ſec, ils en forment des pelotes qu'ils délaient avec de l'huile pour s'en oindre tous les jours, ce qui leur garantit la peau contre la grande ardeur du Soleil : cet onguent eſt un remede efficace pour les brûlures, étant appliqué ſur la partie malade. Anoto ou Achote.

On trouve dans les Bois beaucoup de cedres, dont le plus remarquable eſt celui qu'on appelle *Cedre blanc*, pour le diſtinguer de l'autre qui eſt de couleur rougeâtre ; il ne rend pas de réſine, mais lorſqu'on vient à le travailler, on y trouve des cavités pleines d'une certaine gomme aromatique, dont l'odeur eſt très douce. Les Cedres.

Palo de Anime. *Le Palo de Anime*, est un arbre très commun ; les Indiens font des incisions dans son tronc, d'où il sort une resine blanche comme de la neige, & d'une odeur fort agréable : chaque bourgeon de l'anime donne des prunes vertes qui ne mûrissent jamais, & dont le suc est si caustique, qu'il fait enfler & fendre les levres de ceux qui les mordent.

Le Sassafras. *Le Sassafras*, si estimable par l'odeur de son bois & la vertu de son écorce, croît en abondance aux environs des bouches de la Riviere de Cauca, où on le trouve sans prendre la peine de le chercher, ce qui fait croire, vû l'uniformité du climat, qu'il doit être extrêmement abondant dans plusieurs autres plaines.

Le Meray ou Caracoli. L'arbre qu'on appelle *Meray* dans la Province de Carthagene, & *Caracoli* dans celle de Casanaré, est très utile ; son écorce mise en infusion arrête les pertes de sang ; son fruit est savoureux, il a la couleur & la figure d'une pomme, excepté qu'il a au-dehors, du côté opposé à la queue, une espece de pepin de la grosseur d'une amande, & qui en a le goût lorsqu'il est roti ; mais ce pepin est très caustique quand il est crud, il n'en faut qu'un petit morceau pour former un cautere ou un vesicatoire. A l'égard du fruit, son suc est assez doux, & lorsqu'on le laisse fermenter il acquiert le goût & la couleur du vin.

Dans toutes les plaines de Varinas, de Guanaré, de Caracas, & sur les Rivieres qui les traversent pour se rendre dans l'Orenoque, on trouve un arbre bas & touffu, chargé d'une grande quantité de fruit, en forme de grapes de raisin ; il a le goût fort & aroma-

L Arbre à l'Ane.

tique : ce fruit eſt un remede excellent contre le venin de la vipere : on a vû les animaux piqués par ce reptile, aller manger de ce fruit, & ſe guerir : les Eſpagnols l'appellent *el Arbor del Burro*, (l'arbre à l'ane). Les Voyageurs ſe muniſſent d'une bonne quantité de ces fruits pour s'en ſervir au beſoin, les viperes & autres eſpeces de ſerpens étant forts communs dans ces plaines déſertes & ſpacieuſes.

Les Cannes à ſucre viennent très bien dans ces Pays ; & preſque toutes les Nations voiſines de l'Orenoque en cultivent & en font une grande conſommation. Cannes de Sucre.

Le Tabac dont ils font grand uſage, y croît facilement ; l'Anil y eſt commun. Différentes Plantes.

Le Titicana eſt une eſpece de roſeau, dont les bords de toutes ces Rivieres ſont couverts, qui reſſemble aſſez aux cannes à ſucre, avec cette différence que ſon ſucre eſt preſqu'auſſi aigre que celui du limon, ce qui lui a fait donner le nom de *Canna agria* par les Miſſionnaires : ce ſuc eſt un remede contre la fiévre.

La Verveine croît dans ces Pays parmi les ronces & les épines : chaque feuille eſt accompagnée d'une petite fleur, dont la couleur tient le milieu entre le noir & le blanc, & qui eſt un ſpécifique admirable contre les fiévres tierces & quartes.

Parmi les herbes, il y en a un grand nombre qui ſont propres à faire ſuppurer les plaies, que la chaleur fait ordinairement dégénérer en cancer : on en compoſe des emplâtres, qui à la ſeconde ou troiſieme fois nétoient parfaitement la plaie. Celle dont on

fait le plus d'uſage, s'appelle *l'herbe de ſainte Marie*, dont la feuille reſſemble à celle de la Menthe, excepté qu'elle eſt plus large & que la fleur en eſt rouge: cette plante eſt fort amere.

L'Eſpino croît dans les lieux humides, ſa feuille eſt faite comme une lancette, & il ſort une épine du pied de chacune : cette plante a la même vertu que l'herbe de Sainte-Marie.

Le Boro. *Le Boro* croît ſur les bord des Lacs & des Rivieres; ſes feuilles reſſemblent à celles du choux, mais elles ſont plus grandes & ſa tige plus groſſe : cette tige, réduite en charbon & pulvériſée, déterge les plaies les plus envénimées, & fait revivre les chairs à la ſeconde fois qu'on y en met.

La Pigna. *La Pigna*, qui eſt le nom qu'on donne dans ces Pays à l'Ananas, y eſt très commune & trop connue pour en parler.

Le Cacao. Le Cacao ſauvage croît de lui-même dans les plaines de la Riviere Apuré, & porte du fruit deux fois l'année, de même que celui qu'on cultive dans les Peuplades. On trouve toujours ſur ces arbres une grande quantité de Singes, d'Ecureuils & de Perroquets, qui ſe nourriſſent de leur fruit, ce qui n'empêche pas les Indiens d'en amaſſer le plus qu'ils peuvent par la facilité qu'ils trouvent de le vendre.

L'Otova. *L'Otova* ou *l'Otiva*, eſt le nom qu'on donne à une eſpece de noiſette blanche qui ſe trouve parmi les fleurs, & qui eſt auſſi molle que du beurre; elle ſe trouve dans le centre d'une fleur blanche que certains arbres produiſent; elle eſt blanche lorſqu'on la cueille, mais elle perd cette couleur en vieilliſſant,

& prend l'odeur de lard rance. Les Indiens en font des boules de la pesanteur d'une livre, qu'ils vendent huit reaux de plate (1), & qui sont fort recherchées pour la gale, la teigne, & autres maladies de la peau: elle est un préservatif excellent contre les *Niguas*, les *Piques*, ou Puces imperceptibles qui pénetrent jusqu'à la chair vive: elle est confortative, & il ne faut qu'en prendre la grosseur d'une noisette, & boire par dessus deux verres d'eau tiede, pour appaiser les douleurs d'estomac. L'otova a une mauvaise odeur, & se fond si aisément que la chaleur seule des doigts le convertit en huile: cette drogue n'est pas commune; les Indiens *Tuneros*, de la Mission de *Patute* & autres, en apportent, & disent qu'ils vont la chercher au-delà de *Chita*, qui est une branche de ces montagnes couvertes de neiges, appellées Paramos, dont on a parlé.

Le Curucay est une arbre dont on tire une gomme, au moyen d'une incision qu'on y fait, elle ressemble à l'*anime*; mais elle est gluante, son odeur est aromatique & très forte: l'on juge par ses effets, qu'elle est extrêmement chaude. Le Curucay.

Il y a quantité d'autres arbres & plantes qui ont des propriétés dans le détail desquelles il seroit trop long d'entrer, & qui d'ailleurs appartiennent plus à l'Histoire Naturelle qu'à la Geographie. Ce que nous venons d'en rapporter suffit pour donner une idée des productions de la Terre, & de la fertilité de ces vastes Pays: cependant nous ajouterons un mot sur le

(1) Huit Reaux de Plate, valent quatre francs de notre monnoie.

Maïz & l'*Yuca*, que les Indiens, voisins de l'Orenoque, cultivent pour leur nourriture.

Les Indiens sement le Maïz, & plantent les racines de l'Yuca ; ils mettent un rang de maïz entre deux rangs d'yuca ; & entre l'yuca & le maïz, ils sement des patates, des cachos, des melons, des calebasses, & plusieurs autres plantes semblables, dont les jets restans, couchés sur la terre, n'empêchent ni le maïz ni l'yuca de croître.

Le Maïz. Le Maïz est très abondant, mais les Indiens en mangent une si grande quantité pendant que les épis sont encore tendres, qu'ils détruisent eux-mêmes & diminuent considérablement leur recolte. Lorsqu'il est mûr, on le moud à force de bras, & les femmes en font des pains qu'elles enveloppent dans des feuilles de plane, & les mettent dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire.

L'Yuca ou Manive. La Racine d'Yuca ou de Manive (1), croît très facilement : lorsqu'on l'a tirée de terre, & séparée de la tige où elle tient, on enterre dans le même endroit trois ou quatre morceaux de cette tige, qui au bout de quatre jours, poussent des jets qui donnent une nouvelle racine d'yuca. Il y en a de deux especes : celle qu'on appelle la douce, étant rotie, a le goût des chataignes, & supplée très bien au défaut de pain : l'autre qu'ils appellent brava, ne peut se manger qu'après qu'elle est convertie en cassave ; ce qui se fait de la maniere suivante : on dépouille ces racines de leur premiere peau, ensuite on les rape ; leur

(1) C'est la même chose que le Manipe.

substance

ſubſtance étant réduite en une farine ſemblable à de groſſe ſciure, on la jette dans de l'eau pour en ôter un ſuc âcre & fort, qui eſt un vrai poiſon : on change ſouvent l'eau en preſſant cette farine, pour enlever ce ſuc dangereux : on la met enſuite en maſſe, & après qu'elle a reſté vingt-quatre heures dans cet état, elle s'aigrit ; alors on la pêtrit, & on en forme des gâteaux ronds qu'on fait cuire ſur une eſpece de brique qu'ils appellent *Budaré*. Cette ſorte de pain eſt inſipide, & n'a preſque point de ſubſtance.

Quadrupedes, Oiſeaux, Poiſſons, Reptiles, &c.

Les animaux de toutes eſpeces ſont en grand nombre dans ces vaſtes Pays ; les Forêts, les Plaines & les Rivieres, fourniſſent à tous leurs beſoins : la plûpart ſont féroces & dangereux, mais les Indiens ſavent s'en défendre & les vaincre.

Les Tigres ſont les plus dangereux & les moins utiles à ces Peuples. Les Voyageurs, ſur-tout, doivent être ſur leurs gardes, & avoir grand ſoin d'allumer du feu pendant la nuit pour les épouvanter ; car tant que le feu dure il n'y a rien à craindre, auſſi les Indiens veillent alternativement pour l'entretenir. Les Tigres.

Les Bois ſont remplis de Sangliers qui vont par troupes ; cet animal eſt d'une grande utilité pour toutes ces Nations qui en font la chaſſe avec grand appareil, hommes, femmes, enfans, tout marche. Lorſqu'ils en ont pris une grande quantité, ils en font ſécher la viande ſur des claies à petit feu, qu'ils apportent enſuite dans leurs Villages. Sangliers.

Paquiras. Les *Paquiras* sont une espece de Sangliers fort communs, qui sont de moitié plus petits que les Sangliers ordinaires; ils ont la corne fendue & les quatre pieds blancs; cet animal a le nombril sur l'épine du dos, & il est relevé d'une tumeur qui contient une grande quantité de musc, dont l'odeur est si forte qu'elle en infecte toute la chair, à moins qu'on ne l'enleve promptement dès que l'animal est à-bas, ce que les Indiens ont grand soin de faire, sans quoi ils ne pourroient pas en manger.

L'Ante. L'*Ante*, que les Espagnols appellent la grande Bête, est un Quadrupede, qui vit aussi-bien dans le fond d'une Riviere & d'un Lac, que sur la Terre; mais il vient souvent sur le rivage pour y paître une herbe appellée Gumalote, dont il est fort friand: il est de la grosseur d'un Mulet, ses pieds sont courts & peu proportionnés à sa taille, & terminés par quatre ongles qui sont extrêmement recherchés: on les appelle communément les ongles de la grande Bête, *las ugnas de la gran Bestia*. On a plusieurs fois éprouvé leur vertu contre l'épilepsie: on les prend en poudre, & on en pend un au col du Malade. L'Ante a la tête faite à-peu-près comme celle d'un Cochon; mais il a entre les deux sourcis un os avec lequel il rompt & abat tout ce qu'il rencontre dans les Forêts; aussi le Tigre qui veut l'attaquer, a-t-il le soin de se tenir caché près de l'endroit où il va paître, il saute sur le premier qui passe & s'en saisit avec ses quatre griffes: lorsque l'endroit est libre, l'Ante ne manque pas de périr; mais s'il y a auprès, des arbres & des buissons, le Tigre est perdu sans ressource, parceque l'Ante se

Combat du Tigre & de l'Ante.

Le Tatou mis en boule
Le Tatou ou Armadille
Le Porc-Epic
Apouti espece de Lievre
L'Ante que les Espagnols appellent la Grande Beste
Et que quelques Voyageurs ont nommé Hyppopotame ou le Cheval Marin
Lezard

mettant à courir avec furie dans l'endroit le plus touffu du Bois, le Tigre eſt déchiré & écraſé avant qu'il ait eû le tems de ſe reconnoître.

L'*Irarubo* eſt un animal de la groſſeur d'une Brebis, que les Indiens chaſſent & tuent pour leur nourriture ; il a le groin & le foie d'un Cochon, & ſa chair a le même goût ; il eſt amphibie, & on le trouve auſſi-bien ſur la Terre que ſur l'Eau. Le Pays en eſt rempli au point qu'ils viennent détruire les ſemailles proche les Villages. Irarubo.

Les Faras, que les Indiens appellent *Ravales*, ne ſont pas bons à manger, leur chair ayant une odeur dégoutante : on en fait cependant la chaſſe, parcequ'ils détruiſent les platanes, les papayes, & les autres fruits que l'on cultive. Cet animal ne ſort que la nuit, & on le trouve difficilement le jour ; ſa femelle a la peau de l'eſtomac double, & celle de dehors eſt fendue par le milieu d'un bout à l'autre, deſorte qu'elle a de chaque côté une poche dans laquelle elle éleve & tient ſes quatre petits, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher & de chercher leur nourriture. Faras.

On trouve ſur l'Orenoque & les Rivieres qui s'y déchargent, une grande quantité de Loutres, & un animal que les Indiens appellent *Guachi* : c'eſt une eſpece de Loups ou de Chiens d'eau, de la groſſeur d'un Chien-couchant, qui a le poil fort fin : cet animal nage avec beaucoup de légéreté & ſe nourrit de poiſſon ; il eſt amphibie, mais il eſt plus ſouvent à terre ; il creuſe des foſſes ſur le rivage, dans leſquelles la femelle met bas ſes petits & les nourrit de ſon lait. Le Guachi.

L'Osso Hermiguero.

L'Osso Hermiguero est une espece d'Ours de la grosseur d'un fort Barbet, il est tout velu, & a la queue si grande & couverte de poils si longs, que lorsqu'il la replie sur sa tête, il a tout le corps à couvert de la pluie & de l'ardeur du Soleil; il a les pieds & les mains armés de trois ongles crochus & si forts, que si le Tigre en se jettant sur lui, manque son coup, & donne le tems à l'Ours de l'embrasser; celui-ci le serre si étroitement avec ses bras, & lui enfonce ses griffes si avant dans le corps, qu'ils restent tous deux sur la place. Les Indiens sont fort friands de la chair de cet animal qui est fort gras, quoiqu'il ne vive que de fourmis; sa gueule est armée d'une espece de trompe, d'un pied & demi de long, à l'extrêmité de laquelle il y a un trou rond dans lequel on ne sauroit fourer le bout du petit doigt; il parcourt les fourmillieres les unes après les autres, & se placeant vis-à-vis du trou, il y fourre sa langue qu'il tient cachée dans sa trompe qui est de la même longeur, les fourmis s'y attachent en quantité, alors il la retire & continue ce manege jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rassasié.

L'Armadille.

L'Armadille, que les Indiens appellent Cachicamo, est de la grosseur d'un Cochon-de-lait, & sa chair en a le goût; il est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'une écaille dure & forte qui le met à couvert des insultes des autres animaux: son groin, sa queue & ses pieds, ressemblent à ceux du cochon; il terre comme les Lapins, & ne sort de ses trous que pour manger du chiendent & du foin; la femelle met bas quatre petits tous les mois, ce qui fait qu'il y en a une quantité prodigieuse.

L'Higuanas est une espece de Lezard fort laid, dont la couleur tient le milieu entre le verd & le jaune, & qui se nourrit de feuilles d'arbres ; il est amphibie, & les Indiens regardent sa chair comme un mets délicieux : il y en a une si grande quantité dans l'Orenoque & dans les Rivieres qui s'y jettent, que les Indiens qui naviguent dessus en prennent quelquefois une centaine dans l'espace de demi-heure. L'Higuanas

Dans certains cantons, on trouve une grande quantité de Tortues terrestres, appellées *Icoteas* ou *Morracoyes :* elles ne s'approchent jamais de l'eau, & elles sont revetues d'une écaille tachetée de rouge, de blanc & de gris : elles sont aisées à prendre, parceque leur allure est fort lente. Lorsque l'ardeur du Soleil les fatigue, elles s'ammoncellent les unes sur les autres dans les tanieres qu'elles rencontrent, & ceux qui vont les chercher dans les plaines de Caracas, en tirent pour l'ordinaire huit à dix charges d'une seule caverne. Il est étonnant que cet animal se multiplie si fort, vû son peu de prévoyance, car il ne cache point ses œufs comme les autres Tortues ; mais il les pond en marchant sans s'en mettre en peine, ce qui n'empêche pas qu'il ne se multiplie extraordinairement. Tortues terrestres.

Le Perico-Ligero ou Pierrot-Coureur est de la grosseur d'un Chien-Barbet, le poil qu'il a sur le dos est fort doux & fort fin ; il a sur la poitrine deux taches quarrées d'un gris brun ; il a la tête & la face d'une Tortue, excepté qu'il a des oreilles : la poitrine & le ventre lui trainent à terre, & il tient les bras & les jambes écartées comme une Grenouille : on lui Le Perico Ligero.

donne l'épithete de Coureur, parcequ'il marche d'une lenteur extraordinaire ; il dort pendant le jour, & veille toute la nuit, jettant trois cris à chaque instant ; il a trois ongles crochus à chaque patte, qui sont si forts qu'on a toutes les peines du monde à lui arracher ce qu'il a une fois saisi ; il s'en sert pour grimper sur les arbres dont il mange les feuilles.

Le Cusicusi. Le Cusicusi est de la grosseur d'un Chat, il n'a pas de queue, & sa laine est aussi douce que celle du Castor ; il grimpe sur les arbres pendant la nuit, & saute de branche en branche pour chercher des Oiseaux dont il se nourrit ; il mange aussi des Serpens ; il est fort doux & aisé à apprivoiser.

Singes & Micos. Il y a dans tous les Bois une quantité prodigieuse de Singes & de Micos de plusieurs especes que les Indiens mangent ; mais chaque Nation a un goût décidé pour une certaine espece de Singes, à l'exclusion de toute autre : les unes préferent les Singes jaunes ; d'autres aiment les Singes noirs, & d'autres abhorrent ces deux especes & ne mangent que les Singes blancs, qui sont de la même grosseur que les jaunes & les noirs : leur chair est bonne à manger, mais elle est toujours dure, quelque cuite qu'elle soit. Quant aux Micos, il y en a aussi de plusieurs especes, ils sont du goût de toutes ces Nations, & l'on peut les manger sans répugnance, parcequ'ils ne vivent que de fruits sains & savoureux.

Oiseaux.

Les Oies, les Cigognes, les Herons, les Guacamayas, les Loros, se trouvent dans tous ces Pays, &

plusieurs autres especes peu connues, dont le plumage est admirable.

Les Cailles sont en si grande quantité dans les champs, que les Indiens en prennent de quoi remplir plusieurs corbeilles lorsqu'ils vont à cette chasse.

Les Perroquets sont en si grand nombre, qu'ils les prennent au lacet. Les Indiens ont chez eux une grande quantité de Poules sauvages auxquelles ils donnent le nom de Pollas, parcequ'elles sont de la même grosseur que les Poules ordinaires, quoiqu'infiniment plus délicates; ils leur tendent des las auprès des marais où elles vont boire, & ils en prennent des quantités, ils les tuent aussi à coup de fleches. Perroquets.

Les Chauve-Souris se mettent au rang des Oiseaux, c'est un animal bien importun & dangereux dans ces Pays. Il y en a de deux sortes, de petites & de grosses: les petites sont comme celles que l'on voit en France; les autres sont de la grosseur d'un fort Pigeon: les unes & les autres sont d'adroites Sangsuës, qui la nuit s'attachent aux hommes & même aux animaux, pour les piquer & en boire le sang: on ne peut être trop en garde contre leur piquûre, même dans les maisons, où pour les éviter on s'enveloppe la nuit dans une sorte de rideaux de canevas ou de gase en usage dans toute l'Amérique, connue sous le nom de Mosquiteros. Chauve-Souris.

Poissons.

On a vu ci-devant la Tortue terrestre extrêmement abondante dans de certains cantons; mais l'Orenoque en produit bien davantage, & la quantité en est Tortues de l'Orenoque.

Pêche du Lamentin par les Indiens.

Lamentin. Manate. Vache Marine.

Espadon

lieu de rôti ; le dedans du corps eſt rempli d'une quantité prodigieuſe d'œufs. Un Miſſionnaire digne de foi, aſſure qu'outre les œufs que la Tortue doit pondre dans l'année, elle en a d'autres pour l'année d'après, qui ſont à-peu-près de la même groſſeur, mais qui n'ont point d'enveloppe : ceux qu'elle doit pondre la troiſieme année ſont gros comme une balle de mouſquet, ceux de la quatrieme année comme une balle de fuſil, & ainſi de ſuite ; de ſorte qu'en rétrogradant on en vient à des œufs qui ne ſont pas plus gros qu'un grain de moutarde, par où l'on peut juger que les Tortues ont en elles-mêmes les ſemences de toutes celles qui doivent naître dans une longue ſuite d'années.

Poiſſons de l'Orenoque.

Les Poiſſons de l'Orenoque ne ſont pas les mêmes que ceux que nous avons en Europe ; les Bocachicos, Palometas, Lizaz, Sardines, & une infinité d'autres, ſont au rang des petites eſpeces ; les Codoyes, les Gavinas, le Mojorra, quoique plus gros, ſont de la moyenne eſpece ; les Cardumes, les Payaras & les Bagres, ſont au rang des gros Poiſſons ; il y a des Bagres qui peſent de cinquante juſqu'à ſoixante-quinze livres ; les Lauhaos ſont des Poiſſons de deux cens cinquante livres juſqu'à trois cens.

Le Manati.

Les Manati peſent depuis cinq cens juſqu'à ſept cens cinquante livres piéce ; les Eſpagnols donnent à cet animal le nom de Vache-marine : il ſe nourrit de l'herbe qui croît ſur les bords de l'Orenoque. La figure du Manati ou Vache-Marine n'a rien de commun avec celle des autres Poiſſons ; il a les dents comme celles du Bœuf, & rumine comme lui ; il lui

reſſemble auſſi par la bouche & les lévres, mais ſes yeux ſont fort petits, & l'on a peine à diſtinguer ſes oreilles, cependant il entend de fort loin ; il n'a pas d'ouies comme les Poiſſons, auſſi eſt-il obligé de ſortir à tout moment la tête hors de l'eau pour reſpirer ; à une diſtance proportionnée de la tête, il a deux eſpeces de bras ou pattes qui lui ſervent à venir paître ſur le rivage lorſque la Riviere eſt baſſe ; il eſt fort lent dans ſa marche, ce qui donne un moyen aux Indiens & aux Tigres de l'attaquer ; il a ſous les bras deux mamelles remplies d'un lait extrêmement épais. La femelle met toujours bas deux petits, l'un mâle & l'autre femelle ; elle les porte dans ſes bras attachés à ſes mamelles, & les ſerre ſi fortement, qu'elle ne les quitte jamais, quelque mouvement qu'elle faſſe ; elle ne les laiſſe aller que lorſqu'ils ſont aſſez grands pour prendre leur nourriture ; ces petits peſent ordinairement trente livres chacun en naiſſant : le cuir du Manati eſt plus fort & plus épais que celui du Taureau, & couvert en quelques endroits d'un poil un peu plus long ; ſes côtes ſont plus fortes & plus épaiſſes que celles du Bœuf : on trouve au-deſſous du cuir quatre enveloppes, dont deux de graiſſe & deux d'une chair fort bonne, qui étant rôtie a l'odeur du Cochon & le goût du Veau.

La Curbinata. La Curbinata eſt un Poiſſon médiocre, dont le plus gros peſe tout au plus deux livres ; il eſt fort commun dans l'Orenoque ; il a deux pierres dans la tête qui ſont de la groſſeur d'une amande ſans coque, & ſéparées l'une de l'autre par une membrane ; les Eſpagnols les appellent *piedras de Curbinata*, pierres

de Curbinata, & on les achette à quelque prix que ce soit, à cause de leur vertu contre les retentions d'urine : on les pulvérise, & on en prend le poids de trois ou quatre grains de bled dans une cuillerée d'eau ou de vin tiede : on a remarqué que lorsque la dose est trop forte, elle relâche les muscles au point que l'on ne peut plus retenir son urine ; de sorte qu'on ne peut être trop circonspect à ne point excéder celle qu'on a prescrite.

Les Caymans ou Crocodiles sont des animaux amphibies, dont le nombre est considérable dans l'Orenoque, & qui dans beaucoup de Cantons ne sont pas carnaciers, ne se nourrissans que de Poissons ; mais dans les torrens des Rivieres, dans les endroits où il y a des tournans d'eau, près les rochers où les bateaux font souvent naufrage, dans les endroits où les Indiens vont se baigner & prendre de l'eau pour leur usage, on trouve des Caymans extrêmement friands de chair humaine. Ainsi sur les Rivieres où il n'y a point de Peuplades & où il passe peu de bateaux, ils ne sont à craindre que dans trois différents tems : savoir, dans les mois de Septembre & d'Octobre qu'ils sont en chaleur & qu'ils pourchassent les femelles : lorsqu'ayant déposé leurs œufs dans les trous qu'ils creusent pour cet effet sur les plages, où la chaleur du Soleil & du sable les fait éclore, le mâle & la femelle font le guet pour que personne ne les enleve : & enfin lorsque les petits Caymans étant éclos regagnent l'eau tous en troupe, accompagnés de leur pere : dans cette occasion-ci & dans les deux autres, ils se livrent immanquablement à leur colere, & atta- Les Caymans

quent les passans avec furie ; de sorte qu'il est besoin de voyager alors avec beaucoup de vigilance & de circonspection.

La femelle du Cayman pond plus de cent œufs d'une seule portée, dans l'espace d'un ou de deux jours ; dès qu'elle les a mis bas, elle les couvre de sable, & a l'attention de se rouler dessus pour cacher l'endroit où ils sont ; ensuite elle se replonge dans l'eau & les laisse couver aussi long-tems que la nature lui enseigne qu'ils en ont besoin : alors elle vient suivie du mâle, & écartant le sable elle découvre les œufs, en casse la coque, & aussitôt les petits Caymans sortent sans autre accident ; la mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau, mais le mâle en mange autant qu'il peut, & elle dévore elle-même ceux qui se détachent d'elle ou qui ne nagent pas : de sorte que d'une si nombreuse couvée, à peine en échappe-t-il cinq à six.

Les Indiens aiment beaucoup les œufs de Cayman, qui sont de la grosseur d'un œuf médiocre d'Autruche, ronds par les extrêmités & couverts d'une coque blanche comme ceux des poules, mais beaucoup plus épaisse : en ouvrant plusieurs de ces œufs couvés, on a observé que le corps & la queue du petit Cayman, qui a plus d'un demi-pied de long, sont roulés tout autour de la surface intérieure de l'œuf, & que la tête reste dans le centre ; ils la sortent dès qu'on casse l'œuf & mordent avec furie le bâton dont on s'est servi pour cet effet.

Le Cayman est trop connu pour décrire ici sa grandeur, on remarquera seulement qu'il y en a qui

ont plus de vingt pieds de long, qu'ils sont féroces & fort dangereux ; cependant les Indiens, loin de les craindre, les attaquent & les tuent, tant sur terre que dans l'eau ; c'est une chasse & un amusement pour eux : ils en mangent la chair qui est aussi blanche que la neige, tendre & de fort bon goût ; mais il faut avoir soin, avant que l'animal meure, de lui enlever les écailles de la poitrine où réside comme dans son centre le musc insuportable qu'ont ces animaux, sans quoi les Indiens, tout voraces qu'ils sont, ne peuvent plus en manger. On prétend que les dents du Cayman ont la vertu d'empêcher l'effet des poisons, ce qui fait que les Espagnols les achettent des Indiens pour en faire des bagues & des brasselets.

Les Rivieres, les Ruisseaux & les Lacs, contiennent des Rayes cachées dans le sable ; elle ont la figure d'un plat, & croissent à un point extraordinaire ; elles ont le ventre à terre, & la bouche qui est au milieu, toujours colée contre le sable ; elles ont la queue large & armée de trois ou quatre piquans fort dûrs & fort pointus. Les Indiens se servent de ces piquans pour armer leurs fleches, la blessure en est vénimeuse & très difficile à guérir : ainsi lorsqu'on veut passer des Rivieres à gué, il faut sonder avec un bâton les endroits où l'on pose les pieds, alors on n'a rien à craindre, parcequ'elles s'écartent & fuient ; mais si par mégarde on posoit le pied dessus, étant toujours cachées dans le sable, alors elles relevent la queue, la recourbent & blessent bien dangereusement. Une remarque particuliere à cette sorte de Raye, c'est qu'en ayant disséqué une, on ne lui trouva point d'œufs,

Rayes extraordinaires.

comme dans les autres Poissons ; mais de petites Rayes larges comme une piéce de six sols, qui avoient toutes la queue armée de piquans en état de blesser au sortir du ventre de la mere.

Les Guaricatos.

Les *Guaricatos* sont des Poissons extrêmement voraces & avides de chair humaine ; les Indiens les appellent Muodes, & les Espagnols Caribes : on assure que c'est l'odeur du sang qui les attire, & qu'un homme sain, qui n'a pas la moindre écorchure à la peau, peut sans rien craindre nager au milieu d'eux, pourvu qu'il écarte les *Sardinas Bravas*, petits Poissons qui sont toujours avec les *Guaricatos :* ces petites Sardines ont la queue rouge, elles sont si hardies & si voraces, qu'à peine a-t-on mis le pied dans l'eau, qu'elles viennent vous mordre, & à la premiere goutte de sang, les Guaricatos se jettent sur l'homme & l'ont bientôt dévoré : on en a vû des exemples terribles. Ces Poissons sont communs dans toutes les Rivieres qui se jettent dans l'Orenoque, dans les Ruisseaux & dans les Lacs.

La Tamboreque.

La Tamborette est un petit Poisson, dont le plus gros ne pese pas une livre ; il n'a point d'écaille, mais il est couvert d'une peau beaucoup plus épaisse que ne porte sa grosseur ; il a le dos noir & le ventre blanc ; il faut bien se donner de garde d'en manger, ceux qui le feroient par inadvertance, enfleroient tout d'un coup, & mourroient sans qu'on pût les secourir.

Reptiles, Insectes, &c.

Parmi les différentes especes de Serpens, dont les plaines désertes sont remplies, le *Buio* est le plus monstrueux; les Indiens le nomment *Aviofa*, d'autres *Madre del Agua*, Mere de l'Eau, parcequ'il reste ordinairement dans l'eau & les lieux marécageux; cette Couleuvre ressemble à un vieux tronc de pin abattu & desséché; elle a autour de son corps une espece de barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des arbres sauvages, ce qui est vraisemblablement l'effet de la poussiere ou de la boue qui s'attache à son corps, que l'eau humecte & que le Soleil dessèche ensuite; sa longueur est ordinairement de quinze à vingt pieds, & sa grosseur à proportion; son mouvement quand elle marche est imperceptible, à peine pourroit-elle faire une demi-lieu de chemin dans une journée; son corps fait, sur la terre où il passe, une trace, comme feroit un mât ou un gros arbre qu'on traineroit: j'ignore quel est son mouvement dans les Rivieres & les Lieux marécageux; cette lenteur fait que cet animal est moins dangereux qu'il ne paroît: cependant il faut l'éviter & ne pas s'en approcher de trop près, car dès que la Couleuvre entend du bruit, elle leve sa tête, s'allonge de quatre à cinq pieds, se tourne vers le Tigre, le Lion, le Daim, ou tel autre animal que ce soit, même l'homme, à ce qu'on assure, dont elle veut se saisir, & ouvrant sa gueule, elle pousse un souffle si vénimeux qu'elle étourdit la personne ou l'animal qui se trouve dans l'endroit où elle le dirige, & lui fait faire un mouvement qui l'attire

Le Buio.

insensiblement jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'elle le puisse avaler. Le *Buio* n'a pas de dents, ce qui est cause qu'il lui faut beaucoup de tems pour avaler sa proie; quelque grosse qu'elle soit, il en vient à bout, ayant le gosier très large: on trouve souvent de ces Couleuvres étendues au Soleil, auxquelles les cornes d'un Dain servent de moustaches, parcequ'elles n'ont pu passer dans sa gueule; mais après qu'il a digéré le gibier il s'en débarrasse, & va chercher une nouvelle proie, sûr de ne la pas manquer s'il peut l'atteindre à une certaine distance, à moins que quelques obstacles ne s'y opposent; car si dans le tems qu'il attire à soi un animal par la vertu attractive de son souffle; il vient à en passer quelqu'autre qui marche avec viteſſe, il coupe ce souffle; celui qui étoit à la veille d'être pris, reprend ses forces & s'échappe au danger qui le menaçoit. De-là vient qu'on ne doit point aller seul dans ces Pays, mais mener toujours avec soi un camarade, afin que si par hazard le *Buio* en attire un, l'autre puisse couper son haleine, soit avec le chapeau ou avec quelqu'autre corps étranger; après quoi l'on peut continuer son chemin, sans se mettre en peine de ce monstre.

Ces *Buios* sont fort communs dans les lieux humides & marécageux, mais sur-tout dans les endroits inhabités, & il ne se passe pas d'année qu'ils ne dévorent quelqu'uns de ceux qui vont à la chasse ou à la pêche. Ce que je viens de rapporter est sur le témoignage d'un Missionnaire très digne de foi, & qu'on peut suivre avec confiance.

Les Caçadoras. Les Couleuvres que l'on appelle *Caçadoras* ou *Chasseuses*,

Chasseuses, sont de la grosseur des Buios, mais beaucoup plus longues ; & l'on ne peut voir sans étonnement la légereté avec laquelle elles courent après la proie qu'elles ont apperçue, & qu'elles attrappent sans qu'on puisse les échapper : on ignore si elles sont vénimeuses, mais leur morsure doit être terrible, puisqu'elles ont des dents aussi grosses que celles d'un fort Lévrier.

Les Serpens à Sonnette ne sont pas si grands que les précédens, ils n'ont que trois à quatre pieds de long ; ceux qui en ont cinq sont rares : leur couleur est d'un gris de fer cendré & ondé ; il y en a qui ont la peau presque noire, & le dessous du ventre rayé de noir & de blanc : à l'extrêmité de leur queue est attaché ce qu'on appelle la Sonnette, qui ressemble à une cosse de pois desséchée, divisée de même, contenant cinq ou six osselets ronds comme des pois, avec lesquels, dès qu'ils remuent, ils rendent un son assez fort qui avertit le Voyageur & sert à faire éviter ce Serpent, dont la morsure est des plus dangereuses. Serpens à Sonnette.

La Couleuvre appellée *Macaurel*, est d'autant plus à craindre, qu'elle attaque les Voyageurs à l'improviste, & s'élance assez haut pour atteindre au visage d'un homme à pied, s'irritant & se jettant sur eux à plusieurs repriſes. La Macaurel.

La Couleuvre *Sibucan* est de couleur de terre, ce qui fait qu'on a de la peine à l'appercevoir, lors même qu'elle est étendue tout de son long ; mais on la distingue encore plus difficilement quand elle est entortillée, parcequ'elle ressemble à une bouse de vache desséchée au Soleil : elle est fort souple & fort La Sibucan.

agile, s'élançant très haut sur les Voyageurs; sa morsure est vénimeuse. Elle ne vit que dans les Pays tempérés: ainsi, on n'en trouve point, ni dans les Pays froids ni dans les Pays chauds.

Serpent à deux têtes.

On trouve dans les Pays chauds, sur-tout dans ceux où il y a beaucoups de fourmillieres, une espece de Serpent à deux têtes, dont la description paroîtroit fabuleuse à ceux qui n'en ont jamais vû. Ils sont pour l'ordinaire gros comme le pouce, & longs d'un pied & plus; leur couleur est grise, mêlée de taches blanchâtres: ils se meuvent fort lentement, ce qui fait qu'ils ne sont pas beaucoup à craindre, quoique leur morsure soit des plus vénimeuses. Comme ils craignent la chaleur, ils se cachent dans les fourmillieres, & ne sortent de leur repaire qu'après les grosses pluies. On assure que ce Serpent a la propriété de réunir & de rejoindre les parties de son corps qu'on auroit coupées & séparées les unes des autres: on assure encore que ces Serpens desséchés & mis en poudre sont un remede spécifique pour souder les os fracturés.

Le Serpent Coral.

Le Serpent *Coral*, ainsi nommé à cause de sa couleur incarnat, qui est entremêlée de taches noires, grises, blanches & jaunes, supporte également tous les climats: sa morsure est aussi vénimeuse que celle des autres.

Remede contre la morsure des Serpens.

Le Remede le plus commun parmi les Peuples de l'Orenoque, contre la morsure des Serpens de quelque espece qu'ils soient, c'est de mâcher une certaine quantité de feuilles de tabac, d'en avaler une partie, & d'appliquer l'autre sur la plaie pendant trois ou

quatre jours. On a fait l'expérience de mettre du tabac mâché dans la bouche d'une Couleuvre qu'on avoit auparavant étourdie d'un coup de bâton, auſſitôt elle a été ſaiſie d'un tremblement général qui n'a fini qu'avec ſa vie; la Couleuvre étant reſtée froide & roide comme un bâton.

Un autre moyen de guérir la morſure des Serpens & Couleuvres, c'eſt, lorſque l'endroit le permet, d'appliquer ſur la plaie quatre ventouſes ſéches, dont la premiere diſpoſe les chairs, la ſeconde attire une liqueur jaune, la troiſieme une pareille liqueur teinte de ſang, & la quatrieme le ſang tout pur; après quoi il ne reſte plus de venin dans la plaie.

Outre les animaux dont nous venons de parler, il y a une quantité prodigieuſe d'inſectes fort incommodes, & même dangereux. Les plus incommodes ſont les Moſquites ou Mouches. Il y en a de trois ſortes; de gros qu'on appelle dans le Pays *Zancudos*, parcequ'ils ont de longues jambes tachetées de blanc: durant le jour l'air en eſt rempli. La ſeconde eſpece n'eſt pas plus groſſe qu'un grain de poudre à tirer, on l'appelle *Jejenes*: la troiſieme, à-peu-près de la même groſſeur, ſe nomme *Rodadores*, parcequ'après s'être remplis de ſang, ils ne peuvent plus ſe ſervir de leurs ailes, & tombent à terre où ils périſſent. Ces trois eſpeces de Moſquites ſe jettent ſur le viſage, ſur les mains, & les autres parties découvertes, &, outre le ſang qu'ils tirent, cauſent une demangeaiſon fort incommode. Les petits Inſectes. Les Moſquites.

Il y a une autre eſpece de Mouches noires comme du jais, & de la groſſeur des nôtres, qu'on appelle Mouches noires.

Galofas, qui volants avec une vîteſſe incroyable, inſinuent leur aiguillon dans la chair, ſucent le ſang, & y laiſſent une plaie : elles volent par milliers ſurtout dans les Pays humides & marécageux. Les Frêlons & les Guêpes ne ſont pas moins nombreux & ſont auſſi incommodes.

Le Guſano.

Les plus dangereux de tous ces Inſectes ſont certains Moſquites verds, qu'on appelle de *Guſano*, qu'on trouve en quantité ſur les Rivieres d'Apuré & d'Uru, & dans les Pays exceſſivement chauds. Ces Inſectes ſucent le ſang comme les autres ; mais ils dépoſent dans la chair un petit œuf imperceptible, qui produit un Guſano velu, de ſi mauvaiſe qualité qu'il enflamme l'endroit où il eſt, & occaſionne une fiévre auſſi violente que ſi la tumeur étoit conſidérable : un Etranger qui croit avoir une tumeur, & qui la traite comme telle, eſt perdu ſans reſſource, parceque cet Inſecte a déja fait dix ou douze petits au bout de huit jours, qui travaillent chacun de leur côté dans la chair, pour s'y faire un logement & y dépoſer d'autres eſſains. Cet Inſecte eſt couvert de poils fort rudes qui cauſent des picotemens des plus cruels. Dans les endroits où il y en a beaucoup, ils font périr les Chiens, les Chévres, & même le gros bétail qui en ſont entierement pénétrés. Le moyen d'arrêter les ſuites de la tumeur du *Guſano*, eſt de mettre deſſus de la quinteſſence de tabac, ou à ſon défaut du tabac maché ; au moyen de quoi le *Guſano* ennivré augmente la douleur par le mouvement qu'il ſe donne : alors on preſſe la chair avec les deux doigts, à quelque diſtance de l'Inſecte, pour ne point l'écra-

ſer; & le preſſant avec force, il ſort tout entier, & l'on n'a plus qu'à panſer la plaie qu'il a faite.

Les ſix eſpeces d'Inſectes dont on vient de parler, ne ſe montrent que dans le jour: il y en a d'autres qui paroiſſent durant la nuit, & qui ſont auſſi très incommodes, & privent du ſommeil ceux qui n'ont pas la peau dure & accoutumée à leurs piquûres. Les Moſquites *Cenicientos*, quoiqu'extrêmement petits, piquent très fort, & font un bourdonnement inſupportable. Autres Inſectes.

Il y a d'autres Inſectes gris, d'une figure extraordinaire, & de la groſſeur d'un Frelon, qu'on appelle *Pitos*, dont la piquûre qui ne ſe fait preſque pas ſentir, laiſſe une grande cuiſſon avec une douleur très vive.

Dans tous ces Pays chauds, ſur-tout dans le voiſinage des Rivieres, il y a une quantité prodigieuſe de petits Inſectes imperceptibles, que les Eſpagnols appellent *Coquitos*, qui vous couvrent le corps d'ampoules, & ſe font appercevoir après qu'ils ſont remplis de ſang; mais leur petiteſſe eſt telle qu'on ne peut les ſaiſir avec les ongles: le moyen de s'en délivrer eſt de ſe frotter avec du tabac mâché, ce qui les fait tomber & les tue. Les Coquitos.

Les *Coyas* ou *Coybas* ſont des Inſectes un peu plus gros que les précédens: on les voit marcher ſur les parties du corps où ils s'attachent; mais on n'oſeroit les tuer ni les toucher: ils ſont de couleur d'écarlate, & faits comme une Tigne ordinaire. L'humeur que cet Inſecte renferme dans la petite circonférence de ſon corps, eſt ſi maligne, que ſi on l'écraſe ou qu'elle réjailliſſe ſur la peau de quelque perſonne ou de quelque bête, elle pénetre les pores & s'inſinue Les Coyas.

dans la masse du sang, & elle cause une enflure générale qui est bientôt suivie de la mort. L'unique remede à ce mal est de flamber le Malade aussi-tôt qu'il commence à s'enfler, avec une certaine paille qu'on trouve dans ces Plaines, & qu'on appelle *Guaycan:* aussi-tôt que cette paille est allumée, quatre ou cinq Indiens prennent le Malade, les uns par les pieds, les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adresse l'opération de le passer dans la flamme; après quoi on peut compter que le Malade ne mourra pas: remede cruel, mais le seul qu'on ait trouvé contre cet accident. Heureusement cet Insecte n'est pas commun, & ne se trouve que dans quelques Cantons.

Les Niguas. *Les Niguas* sont un fléau universel: on en trouve par-tout, on les nomme *Piques* au Pérou, on ne peut guere s'en garantir: elles s'insinuent à travers les bas & les souliers; elles pénetrent dans la chair & y causent une douleur & une cuisson extraordinaire. Cet Insecte est à-peu-près fait comme une Puce, mais sa petitesse le rend presque imperceptible; il est toujours dans la poussiere, & on le trouve en plus grande quantité dans les lieux mal-propres.

Aussi-tôt que l'Insecte est entré dans la chair, il se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate: c'est dans le fond de cette tunique qu'il dépose ses œufs, & à mesure qu'il en pond davantage, la petite perle s'élargit jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à avoir une ligne & demie ou deux lignes de diamêtre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. Il est bon de savoir qu'on tente-

roit inutilement de tirer la Nigua lorsqu'elle est une fois entrée dans la chair, ce que l'on connoît à la cuisson qu'elle cause, parcequ'à mesure qu'on élargit le trou, elle s'insinue plus avant, & expose à des accidens plus fâcheux : le plus sûr est donc d'attendre le jour suivant, & alors on la tire avec sa tunique, qui est de la grosseur d'une petite perle ; après quoi, l'on met dans le trou un peu de cendre chaude de tabac, pour prévenir l'inflammation, qui pour l'ordinaire accompagne cette opération. On est donc obligé de se faire visiter les pieds tous les matins, par un Valet qui a soin de tirer les Niguas qui s'y sont attachées, avec une aiguille ou une épingle ; & il ne se passe pas de jour qu'il n'en tire plusieurs. Il est dangereux de négliger un pareil soin : on a vu des Negres & des Indiens perdre le pied pour une telle négligence, & même en mourir.

L'*Otova*, cette espece de résine dont on a parlé à la page 54 est un excellent préservatif contre les Niguas : on s'en frotte les pieds & on les présente sur de la cendre chaude ; elle pénétre dans les chairs, fait mourir les Niguas qui s'y trouvent, & empêche qu'il n'en revienne d'autres durant l'espace d'un mois : comme elle perd sa vertu au bout de ce tems-là, il faut s'en frotter de nouveau. L'Otova, Résine.

On prétend que le Brai fait le même effet que l'Otova : mais au défaut de l'un & de l'autre, on peut employer le suif, pourvu qu'on ait la précaution de s'en frotter plus souvent.

Le *Serpenteau* ou *Culubrilla* mérite beaucoup d'attention, on ignore s'il naît aux pieds & aux Le Serpenteau ou Culubrilla.

jambes, par la malignité des humeurs qui y forment un dépôt, ou à l'occasion de quelque Insecte qui s'y attache. Il se manifeste par une enflure circulaire, grosse comme la moitié du doigt; laquelle est accompagnée d'inflammation & de fiévre. Pour découvrir le siége du mal, on lave le pied ou la jambe affectée, avec de l'eau la plus chaude qu'on puisse souffrir, qui fait paroître une tumeur plus ou moins ronde, selon que le Serpenteau est plus ou moins invétéré. Lorsqu'on a reconnu l'endroit du mal, on remet le pied dans de l'eau très chaude; alors le Serpenteau, suffoqué par la chaleur, se fraie un passage à travers la peau, & montre sa tête pour respirer: on la saisit promptement avant qu'il la retire, avec un laqs de soie très forte qu'on tient tout prêt: on attache ce laqs de façon qu'il reste bien tendu, après quoi on enveloppe le pied ou la jambe malade; le jour suivant on réitere le bain, & l'on trouve le Serpenteau sorti de la longueur d'un demi-pouce au moins. La difficulté de cette opération consiste en deux choses; à ne point trop presser le Serpenteau pour le faire sortir, & à empêcher que la soie ne se lâche & qu'il ne rentre. Il faut beaucoup d'adresse pour prévenir l'un & l'autre de ces accidens: car si le Serpenteau vient à se rompre avant qu'il soit tout sorti, le morceau qui reste dedans se corrompt, le pied s'enfle & la guérison devient fort longue & fort difficile. Enfin, à force de tems & de bains, le Serpenteau sort tout entier; cet animal est tout nerveux sans presque de chair, & ressemble à une corde-à-boyau de la longueur d'environ un pied, & de la grosseur d'un petit tuyau de plume.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

NATURELS DU PAYS, LEURS MOEURS ET COUTUMES.

LES Nations qui habitent les bords de l'Orenoque & les Pays voiſins, ne ſont pas toutes les mêmes ; on trouve entr'elles les mêmes différences par rapport à la taille & à la corpulence, que parmi les Peuples de l'Europe : les uns ſont grands, les autres petits, & quelques autres de moyenne taille : quelques-uns ſont gros & replets, quelques-autres ſecs & maigres. Il y a des Nations dont les hommes ſont en général très bien faits & de belle taille ; tandis qu'on ne trouve dans d'autres, que des hommes laids & mal faits ; les uns montrent beaucoup de vivacité dans leurs yeux & dans leurs actions, tandis que d'autres ſont extrêmement indolens & pareſſeux : par exemple, chez les *Othomacos* les hommes ſont fort grands & fort replets ; chez les Nations *Girara*, *Ayrica*, *Saliva*, & chez les *Caribes*, on trouve un grand nombre d'Indiens d'une taille haute & bien proportionnée ; au lieu que chez les Nations *Achagua*, *Maypuré-Abane*, les hommes y ſont pour la plûpart de moyenne taille, & extrêmement gros & replets.

Tous ces Peuples, ſans en excepter aucuns, ont les cheveux noirs, épais & fort longs ; & ce n'eſt que dans un âge extrêmement avancé qu'ils blanchiſſent : ils n'ont point de barbe, & ſont ſi aiſes de n'en point avoir, que dès qu'un poil commence à paroître, ils ont ſoin de l'arracher, & tous hommes & femmes

s'arrachent jusqu'aux sourcils ; à l'exception des *Guamos* & de quelques *Otomacos*, qui portent la barbe assez longue.

Portrait des Indiens.

Leur physionomie en général n'a rien de désagréable ; leurs yeux, bien proportionnés, sont noirs, & le cristallin d'un très beau blanc. La forme de leur nez est tout-à-fait singuliere ; il a de part & d'autre deux callus ronds & plus osseux qu'à l'ordinaire ; le dos en est extrêmement applati, les aîles grandes & charnues, ce qui fait que les deux narrines sont fort larges & fort creuses ; leurs levres sont bien proportionnées, mais plus grosses que petites ; leurs dents sont extrêmement blanches & fermes, & elles se conservent telles jusqu'à un âge avancé, & même jusqu'à la mort. Leur couleur varie suivant les cantons ; ceux qui vivent dans les bois sont presque blancs ; ceux qui vivent à découvert dans les champs sont basanés, à moins qu'ils n'aient soin de se peindre, comme ils font presque tous. En général, les Indiens sont basanés, les uns plus, les autres moins.

Couleur des Indiens.

Caractere des Indiens.

Tous ces Peuples sont des Sauvages, qui n'ont en partage que l'ignorance, l'ingratitude, la paresse, la crainte & la gloutonnerie ; ce n'est qu'à force de tems, d'instructions & de travail, qu'on peut venir à bout de dissiper cette affreuse barbarie ; & ce n'est pas sans peine que les Missionnaires y réussissent. Il leur arrive souvent qu'après avoir rassemblé, avec beaucoup de peine, un village d'Indiens, commencé à les instruire & à défricher les terres, qu'ils abandonnent le Missionnaire, & se retirent dans le fond des forêts, s'ennuyant de leur nouveau genre de vie, leur ancienne étant

Indiens de la Guyane

Habitans aux environs de l'Orenoque

plus conforme à leur pareſſe naturelle, qui eſt bien plus flattée de l'oiſiveté dans laquelle ils vivent au milieu de leurs bois, que des regles auxquelles les Miſſionnaires veulent les aſſujettir, oubliant dans un inſtant tous les bienfaits qu'ils en ont reçus.

Pareſſe des Indiens.

Rien n'eſt ſi pareſſeux que l'Indien ; tous les travaux des champs & du ménage roulent ſur les femmes ; ce ſont elles qui cultivent les champs, qui font la Chica, leur boiſſon favorite, préparent les vivres & ſervent leurs maris, qui en ſont quittes pour aller à la chaſſe & à la pêche, encore ſouvent ne ſe donnent-ils pas la peine de l'apporter, l'envoyant chercher par les femmes ; & contens de leurs exploits, ils s'enivrent de la chica, eſpece de bierre très forte dont nous parlerons dans la ſuite, & dorment tout le tems qu'il leur plaît. Il faut donc beaucoup de tems & d'induſtrie pour les porter au travail dans les choſes mêmes dont ils ne peuvent abſolument ſe paſſer.

Différentes Nations Indiennes.

Les Nations connues le long de l'Orenoque & aux environs, ſont la Nation *Guaraima*, ou les *Guaranos*, qui habitent dans les Iſles baſſes & noyées, qui ſont aux embouchures de l'Orenoque, & dont nous avons parlé à la page 27.

La Nation *Guayana* habite ſur les bords du Caroni, & dans les environs. Il y a une Miſſion établie ſous le nom de S. Antoine, où l'on a raſſemblé pluſieurs Familles : elle eſt deſſervie par des Capucins Catalans ; & ce village eſt à vingt-cinq lieues, au Midi de la ville Eſpagnole nommée Guyana, dont nous avons parlé ci-devant page 7.

La Nation *Caribe* est la plus nombreuse & la plus guerriere : elle occupe une grande étendue de pays, que la riviere de Cauca arrose, & se trouve renfermée entre l'Orenoque & cette chaîne de montagnes qui en est au Sud. Cette Nation, qui est plus cruelle & barbare que les autres, a fait bien du tort aux Missions Espagnoles; elle en a même détruit plusieures. Elle commence cependant à être plus traitable, & à vivre en bonne intelligence avec les Nations soumises aux Espagnols. De l'autre côté de cette chaîne de montagnes est la Nation *Quirquiripa*, que l'on connoît très peu.

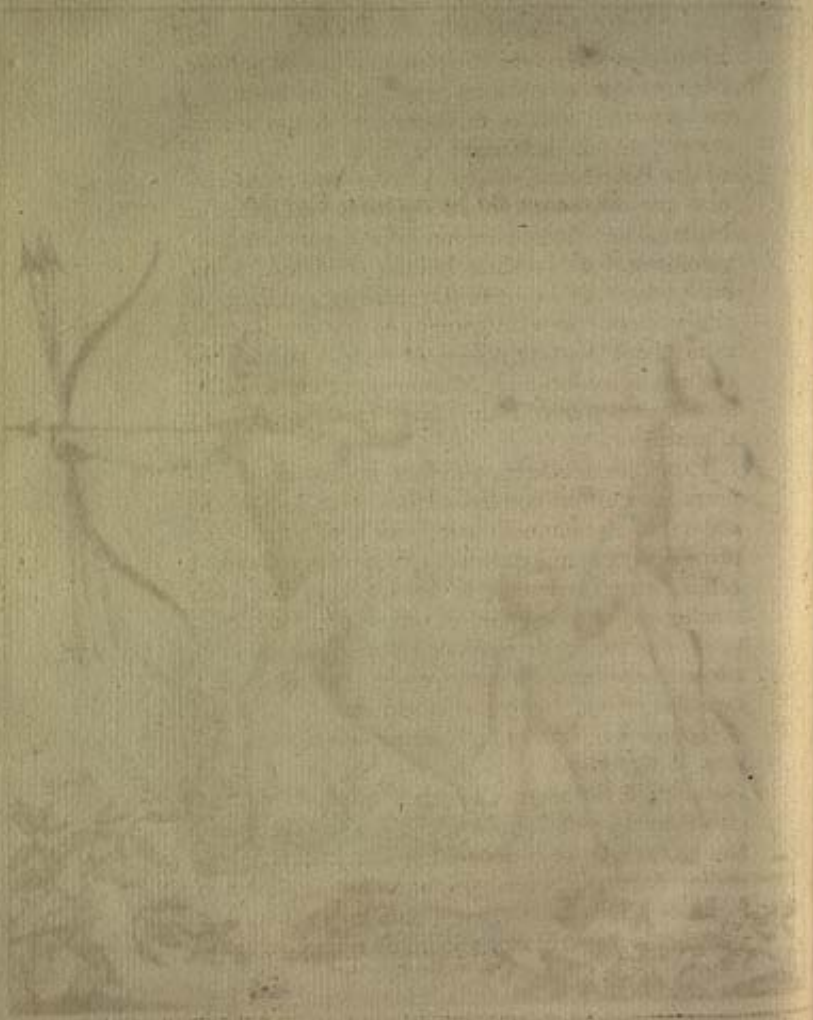
Continuant de remonter l'Orenoque, on trouve du côté du Sud les Nations Mapoyas, Maypure, Quirruba & quelques autres, chez lesquelles on n'a pas encore pénétré, étant trop avant dans les terres, & au-delà des montagnes.

De l'autre côté du Fleuve, c'est-à-dire, dans les Pays situés au Nord de l'Orenoque, on trouve la Nation Abane & celle des Andaquiés. Les Nations Caberes, Achagues & Salivas habitent aux environs des Rivieres Guabiare & Bichada. Les Nations Chiricoa & Guajiva sont entre la Riviere de Meta & l'Orenoque. Les Saruras sont entre la Meta & la Riviere de Sinaruco. Ensuite on trouve les Otomacos & les Paos, entre le Sinaruco & la riviere d'Apuré. Enfin les Guamos & les Palengues : ces derniers habitent les Plaines qui sont entre l'Apuré & le Détroit de Camisetta.

Les Jésuites Espagnols ont établi des Missions parmi la plûpart de ces Nations; ils travaillent à se

Indiens de la Nation Caribe
Indien a la Chasse
Femme Caribe
Chaque Caribe
Piment
Espece de Pistachier Sauvage
Zak-Rat
ou Rat de Surinam

croizey



les attacher & à en attirer le plus qu'il leur eſt poſſible. Mais malgré toutes leurs peines & leurs ſoins, il y en a pluſieurs qui les abandonnent, & qui retournent à leur premiere façon de vivre.

Les Peuples qui vivent dans les bois, n'apprennent que les hommes portent des habits que lorſqu'un Miſſionnaire arrive chez eux pour la premiere fois, accompagné de quelques Indiens convertis, & habillés ſelon que l'exigent les chaleurs exceſſives du climat. Leur nudité eſt entiere, & ils y ſont ſi accoutumés, que ſouvent ils jettent dans la riviere, ou cachent les habits que le Miſſionnaire commence par leur donner; & ce n'eſt qu'avec le tems qu'ils s'y aſſujettiſſent. Nudité des Indiens.

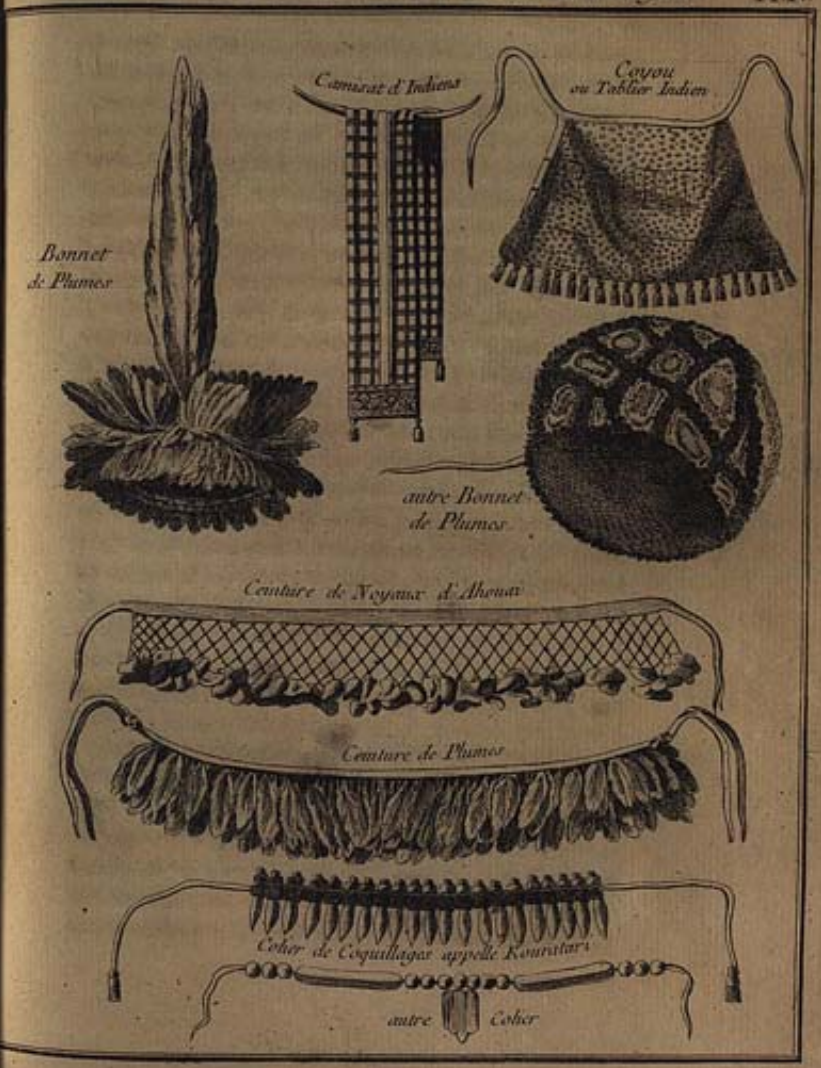
Parmi les Idolâtres, qui ſont voiſins des Eſpagnols, ou qui ont correſpondance avec les Indiens convertis, les hommes uſent, pour la plûpart, d'une piece de linge, que quelques-uns appellent *Gaymo*, & les autres *Guarruma*; & les femmes, d'un petit tabelier parſemé de grains de verre; d'autres ſe couvrent d'un paquet de fibres de Palmier murichi, qui a le même volume qu'une livre de chanvre cardé; mais qui ne leur cache que les parties.

Toutes les Nations de l'Orenoque s'oignent depuis la tête juſqu'aux pieds, avec de l'huile & de l'achiolt; & les meres, pendant qu'elles s'oignent elles-mêmes, font la même choſe à leurs enfans, ſans en excepter ceux qui ſont pendus à leurs mammelles, & ce, deux fois par jour au moins, ſavoir le matin & le ſoir. Elles oignent auſſi leurs maris, ſans épargner la matiere; & les jours de Fêtes elles ajou-

tent à cette onction une grande quantité de figures de différentes couleurs ; & toutes les fois que le mari revient de la pêche ou de quelqu'autre expédition, sa femme ou sa fille ont soin de lui ôter l'oing que la poussiere a gâté, & le frottent de nouveau. Cette onction les garantit des Mosquites ; de plus, comme l'achiolt est extrêmement froid, cela les rend moins sensibles à l'ardeur du soleil & à la chaleur du Pays, empêchant la trop grande transpiration. Outre cette onction, les hommes se parent de plumes choisies, & s'attachent autour des genoux & au-dessus des chevilles des pieds, quatre grosses toupes de coton. Ils s'ornent le nez & les oreilles de divers bijoux ridicules, & ceux à qui leurs moyens le permettent, de petites lames d'or ou d'argent, qu'ils travaillent eux-mêmes à leur maniere.

Parures des Indiens.

Les Caberes & les Caribes se parent de colliers de dents de morts les jours de Cérémonies, qui sont lorsqu'ils se marient, lorsqu'ils célebrent la naissance de leurs Cachiques & de leurs Capitaines, ou lorsqu'ils reviennent d'un long voyage. Ces jours-là ils paroissent d'abord tout nuds en public, portant leurs pots, leur oing & leurs couleurs : ils s'oignent d'abord à l'ordinaire, après quoi ils enduisent d'une résine appellée *Carana*, pêtrie avec différentes couleurs, des nattes minces dessinées assez artistement, qu'ils s'appliquent ensuite avec symétrie sur les bras, les jambes, les cuisses, & sur tout le corps. Cette parure n'est pas pour un jour, ils sont obligés de la porter tout le tems que la résine conserve sa tenacité, & elle ne la perd que difficilement. Il y en a quelques-uns


Bonnet de Plumes
Camisat d'Indiens
Coyou ou Tablier Indien
autre Bonnet de Plumes
Ceinture de Noyaux d'Ahouai
Ceinture de Plumes
Colier de Coquillages appelle Kouratari
autre Colier

qui appliquent sur les desseins que la Carana laisse sur leur corps, des plumes choisies de différentes couleurs, qu'ils arrangent symétriquement, ce qui forme un coup d'œil bien particulier. Cette parure est surtout employée par ceux qui dansent. Ils portent aussi des perruques faites de plumes singulieres, & de couleurs très vives, dont ils se couvrent la tête, lors même qu'ils font leurs semailles, parcequ'outre l'ornement, elles les garantissent encore du soleil & de la pluie. Rien n'est plus risible que de voir un Indien tout nud, avec une perruque fort riche sur la tête, ramer ou bêcher la terre, tout fier de sa parure.

Parures des femmes.

Les Femmes, outre les ornemens du nez & des oreilles, qui sont les mêmes que ceux des hommes, portent aux bras, au col, à la ceinture & aux jambes plusieurs colliers de *Quiripa*, c'est-à-dire, de petits colimaçons, qu'elles travaillent avec beaucoup d'adresse; sans compter quelques autres colliers de dents de singes & d'autres animaux. Celles qui peuvent attraper des colliers de verre, s'en chargent jusqu'à ce qu'elles en soient toutes couvertes; & pour relever leur parure, elles se fourent à chaque oreille une grosse dent de Cayman, après y avoir fait un grand trou.

Parures des filles.

Il y a des Nations, où, dès qu'il naît une fille, la mere a soin de lui mettre au-dessous des genoux & au-dessus des chevilles quatre bandes larges & épaisses, faites de fil de pitre, lesquelles durent si longtems, qu'elles les portent au tombeau. Rien n'est plus hideux que leur gras de jambe, parceque la chair, se trouvant comprimée par ces bandes, qu'elles ne

peuvent ôter, elle ne croît point, de sorte que la nourriture se portant entre deux, leur gras de jambes grossit à un point extraordinaire; ce qu'elles regardent comme un grand ornement.

Les femmes Abanes ont une autre mode, qui n'est pas moins ridicule que la précédente; elles font à leurs filles, dès l'enfance, un trou dans le lobe inférieur des oreilles, qu'elles ont soin d'élargir avec un instrument à mesure que la fille grandit; de sorte que lorsqu'elles sont en âge d'être mariées, il leur pend de chaque oreille un anneau de chair à pouvoir enfermer un œuf. Les Abanes ne sont pas la seule Nation de l'Amérique qui se défigure ainsi les oreilles. Herrera assure que les premiers Espagnols qui débarquerent sur la Côte du Golfe de Honduras, trouverent les femmes du Pays avec les oreilles percées, comme on vient de le dire; ce qui fut cause qu'ils appellerent cette Côte, *Costa de Oreja*, la Côte des Oreilles; & c'est sous ce nom qu'on la trouve marquée sur les vieilles Cartes.

Guerre des Indiens. Les Indiens, quoique partagés en différentes Nations, se ressemblent assez dans le général, à l'exception de quelques coutumes différentes & particulieres à certaine Nation. Quoiqu'ils aient des Cachiques & des Chefs, ils n'observent ni subordination ni discipline; de sorte que leur guerre se réduit à un soulevement tumultueux, qui s'appaise avec la même facilité qu'il a commencé, chacun se retirant comme bon lui semble; aussi leurs expéditions se réduisent-elles à des embuscades & à de simples escarmouches, ne cherchant qu'à faire des prisonniers: c'est tout ce qu'on

qu'on doit attendre de leur peu de valeur & du peu d'étendue de leurs lumieres. Ils prennent les armes pour se défendre, ou pour attaquer, lorsqu'ils le jugent à propos ; & pour les y déterminer, il ne leur faut que le bruit du tambour, ou qu'un leger avis d'un Particulier, qui, en passant, déclare la guerre sans dire mot, en plantant seulement une fleche dans un lieu public, ce qui suffit pour faire prendre les armes à toute une Nation ; cela s'appelle chez eux *courir la Fleche*, ce qui revient au même qu'une déclaration de guerre en forme.

Leur Gouvernement domestique n'est pas mieux reglé ; les hommes prennent deux, trois & quatre femmes, selon qu'ils le peuvent ; & c'est chez eux une marque de grandeur, & même une sorte de faste, d'en avoir jusqu'à dix ou douze, & même plus. On a vû le Capitaine *Yaguaria*, Chef de la Nation *Caribe*, épouser, par ostentation, trente femmes de différentes Nations. Mais comme, parmi la plûpart de ces Peuples, le Fiancé achete sa femme, en faisant à son beau-pere un présent de fruits, de gibier, de poissons, &c. plusieurs d'entr'eux n'ont qu'une seule femme, n'ayant pas le moyen de payer ce que les peres demandent pour livrer leurs filles. Gouvernement domestique.

Ces femmes ne pouvant vivre en bonne intelligence les unes avec les autres ; elles ont chacune leur maison à part, où elles vivent avec leurs enfans, & font leur ordinaire séparément. Le poisson ou le gibier que le mari prend se repartit entr'elles, à proportion des enfans qu'elles ont : & lorsque l'heure du repas est venue, on étend un natte à terre, c'est là

leur table ; le mari seul s'y met, alors chacune de ses femmes lui sert un plat de viande avec une tourte de cassave ou un pain de maïz ; après quoi elles se retirent, sans dire mot, & sans se mettre en peine s'il mange ou non ; au bout de quelque tems chaque femme tire de son tonneau ou de sa cruche une mesure de chica, qu'elle met devant lui pour qu'il boive. Le repas fini, elles se retirent chez elles, pour y reprendre leur repas avec leurs enfans. Ces femmes vivent aussi séparément dans leurs champs : le mari a soin de partager entr'elles l'espace qu'il défriche ; chacune l'ensemence, le cultive, & a soin de la portion qui lui est échue, sans empietter sur celle de sa voisine. Malgré toutes ces précautions, il naît souvent des débats entr'elles.

Façon d'élever les enfans.

Il n'y a ni ordre ni union dans leurs maisons ; les enfans n'obéissent point à leurs peres, & ceux-ci ne leur donnent aucune instruction. Tant qu'ils sont petits, ils ont pour eux une tendresse excessive ; mais autant qu'ils ont aimé leurs enfans dans leur premiere jeunesse, autant les haïssent-ils lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé : ils semblent ne les avoir jamais connus ; ils ne leur commandent rien, ils ne les reprennent jamais, ils ne les contrarient point, &, qui plus est, ils n'osent le faire. Voici un exemple du peu de respect de ces enfans : Un Indien, de la Nation Caribe, ayant fait une légere réprimande à son fils, en présence d'un Espagnol, le fils, transporté de colere, donna un soufflet à son pere : l'Espagnol, irrité de ce procédé, blâma le Caribe de la tranquillité qu'il témoignoit, & le pressa de châtier l'insolence de son fils : l'Indien ne lui répondit rien

d'abord ; mais il lui dit, quelques momens après : *Crois-tu, camarade, que nos enfans soient comme les vôtres ? Cela n'est pas ; & si je châtie mon fils pour ce qu'il vient de faire, il me tuera lorsqu'il sera un peu plus grand.* Telle est l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans, & le fruit qu'ils en retirent.

Tous ces Peuples ont le vol en horreur ; ce qui n'empêche pas qu'ils n'y soient fort enclins & fort adroits.

Idées des Indiens sur l'adultere.

Les Indiens détestent l'adultere ; mais il n'y a que la Nation Caribe qui ait infligé un châtiment marqué pour ce crime, qui est de faire périr le coupable par les mains du Peuple, au milieu de la Place publique. Il y a d'autres Nations chez lesquelles le mari qui a été offensé se contente, pour toute satisfaction, de coucher autant de fois avec la femme de l'adultere que celui-ci a couché avec la sienne (c'est le rapport d'un Missionnaire) ; & cet usage est si fort enraciné chez eux, qu'il n'y a point d'adultere qui ose se plaindre de celui qui se venge ainsi de l'injure qu'il lui a faite. Il y en a d'autres qui, par forme de contrat mutuel, changent de femmes pour un tems déterminé ; & le terme expiré, chaque femme retourne chez son mari, sans s'appercevoir de l'indécence d'une conduite si opposée à la raison naturelle.

L'yvrognerie est un vice commun à tous les Indiens ; ils ne font point d'assemblée, ni de fêtes sans s'enivrer avec leur boisson favorite, qu'ils nomment la chica ; & ces débauches sont toujours suivies de querelles, où il y a souvent du sang de répandu.

Boiſſon des Indiens.

La Chica eſt une ſorte de bierre, faite avec différens grains ou fruits ; celle qu'ils font avec le maïz eſt la plus ordinaire. Après avoir moulu le grain à force de bras, les femmes en font des pains, qu'elles enveloppent dans des feuilles de plane, & les mettent cuire dans des pots pleins d'eau ; lorſque ce pain eſt frais, elles l'émiettent & le pêtriſſent une ſeconde fois avec de l'eau chaude ; & réduiſant en poudre quatre de ces vieux pains, qui ſont tous moiſis, qu'ils appellent *Sibizu* ; elles mêlent cette poudre avec cette maſſe liquide, laquelle, étant miſe dans des cuves, fermente le troiſieme jour, comme du moût, & ſe convertit en une bierre qui leur ſert de boiſſon ordinaire, & qui eſt fort ſaine, lorſqu'on en uſe modérément. La chica ou bierre qu'ils font avec la yuca, ou racine de manive, eſt encore plus ſaine. On fait des pains, comme on l'a vû ci-devant page 57, qu'on ammoncelle les uns ſur les autres lorſqu'ils ſont encore tout chauds ; on les couvre de feuilles de platane ; & après qu'ils ont fermenté, on les délaye dans de l'eau chaude, & l'on met cette liqueur dans des cuves, pour la faire fermenter : ce qui produit la bierre qu'ils appellent *Berria*, parcequ'elle eſt faite avec le Berri ou la Caſſave. Les Indiens font auſſi de la Chica de tous les grains, de tous les fruits & de toutes les racines qu'ils recueillent ; mais les deux précédentes ſont les plus uſitées.

Coutumes particulieres de quelques Nations.

Chez les *Guayquiries* & les *Palenques*, quarante jours avant que de marier leurs filles, ils les enferment & les assujettissent à un jeûne rigoureux : trois dattes de Palmier Murichi, & trois onces de Cassave, avec une cruche d'eau, composent leur ration journaliere ; de sorte que, le jour de la nôce venu, elles paroissent plutôt des déterrées que des mariées. Ils prétendent purifier les humeurs par ce jeûne. Au bout de ce tems, la nuit qui précede la nôce se passe toute entiere à s'oindre, se peindre & se couvrir de plumes des plus belles couleurs, & artistement rangées, de sorte qu'il est quelquefois dix heures du matin qu'on n'a pas encore fini d'ajuster la Mariée. Cependant, dès la pointe du jour, le Cachique ou Chef du Village est dans la Place, pour donner ses ordres pour la Fête. On voit d'abord une troupe de Danseurs, fort parés de plumes, qui sortent du bois, accompagnés de flûtes & de tymbales, qui font plusieurs fois le tour de la maison de la Mariée en dansant. Ensuite il sort de la maison une vieille femme avec un plat de viande, qu'elle donne à un des Danseurs, & alors ils s'enfuient à toutes jambes dans le bois, &, jettant le plat par terre, un de la troupe dit à haute voix ; *Prends ce plat, chien de Démon, & ne viens point troubler notre Fête.* Ceci fini, les Danseurs mettent sur leurs têtes des couronnes de fleurs, & tenant un bouquet dans la main droite & des sonnettes dans la gauche, dont ils accompagnent les

Cérémonies pour les mariages.

flûtes, ils retournent en danſant à la porte de la Mariée, où ils trouvent une autre file de Danſeurs couverts de plumes, mais d'une livrée différente, avec de longues flûtes, faites d'un certain roſeau noir, toutes ornées de plumes. Ils jouent de ces flûtes à deux parties, & leur harmonie n'eſt pas déſagréable. Les nouveaux Mariés ſe mêlent avec les Danſeurs; ils ſont fort parés de plumes, & ſautent au mieux, n'ayant pas jeûné comme leurs femmes; durant cette marche, chacune d'elles eſt accompagnée de deux vieilles fort hideuſes, qui pleurent & qui chantent alternativement des couplets dans leur langue ſur les peines & les chagrins du ménage. Ils font auſſi le tour du Village, & en arrivant au logis, on trouve la table couverte de poiſſon, de gibier, enfin de tout ce qu'ils ont pû raſſembler pour un grand repas; on y boit beaucoup de chica, & l'on finit par des danſes.

Coutume ſinguliere pour les mariages.

Les *Othomacos* ſuivent dans leurs mariages une coutume bien ſinguliere. Lorſque les jeunes gens ſont en âge d'être mariés, ils leurs donnent pour femmes, ou, pour mieux dire, ils les confient aux veuves les plus âgées du village; les mariant avec de jeunes filles lorſqu'ils deviennent veufs. La premiere raiſon que les Capitaines donnent de cet uſage, eſt ſi indécente, que je me diſpenſerai de la rapporter; quant à la ſeconde, elle paroît aſſez bien fondée. Ils diſent que, marier un jeune homme avec une jeune fille, c'eſt unir deux fous enſemble, qui ne ſavent pas gouverner une maiſon; au lieu qu'en lui donnant une femme âgée, elle le met au fait du ménage, &

l'instruit de ce qu'il faut faire pour vivre. Mais lorsqu'ils sont veufs, ils se marient à leur tour à de jeunes filles. Cette loi est un effet de la malice des vieillards, qui prennent pour eux toutes les jeunes filles qui sont en âge d'être mariées, quoiqu'ils aient déja d'autres femmes; ce qui fâche les jeunes gens, & occasionne une infinité de désordres & de querelles domestiques.

Mœurs des Indes Salivas.

La Nation *Salivas* est docile, souple & assez intelligente. Mais quoique naturellement meilleure que les autres, elle ne laisse pas que d'en avoir le fond du caractere. Les hommes sont ignorans, gloutons & ivrognes, quoiqu'ils se piquent de boire avec jugement; & ce jugement consiste en ce qu'après s'être soulés, ils ne se battent point entr'eux. La polygamie & le divorce regnent chez eux comme chez les autres Nations: mais il n'y en a point de si envieuse & de si intéressée. Ils aiment les belles armes, & n'ont pas le cœur de s'en servir; & lorsqu'on les exhorte à prendre garde à eux & à se défendre, ils disent que leurs peres n'ont jamais combattu, & qu'ils veulent suivre leur exemple: de sorte qu'ils se sont laissés assujettir par les Caribes; & cette Nation, qui étoit autrefois une des plus nombreuses de l'Orenoque, est réduite à cinq ou six Peuples, dont trois forment une doctrine.

Quoique chez toutes ces Nations les femmes soient chargées du soin du ménage & du travail de la campagne, elles sont encore plus à plaindre chez les Salivas; puisqu'outre cette tâche indispensable, elles sont obligées de peigner leurs maris matin &

soir ; de les oindre, de les peindre & de leur faire le poil. Un Salivas, une fois peigné, n'ose plus se grater la tête ni le corps, de peur de gâter sa parure ; & il aimeroit mieux endurer quelque mal que ce fût, que de déranger l'économie de sa coëffure. Un autre manie de ces Peuples, c'est de regarder comme un deshonneur lorsqu'une de leurs femmes est accouchée de deux Jumeaux ; celle à qui cela arrive est exposée aux railleries de ses voisines, & aux reproches de son mari, qui en reconnoît un comme de lui, & regarde l'autre comme le fruit de l'infidélité de sa femme : aussi les femmes à qui cela arrive, en enterrent promptement un, pour que le mari ne s'en apperçoive point. Un Capitaine ou Chef de Village, dont la femme mit au monde deux Jumeaux, sans qu'elle pût lui cacher, assembla quelques jours après tout le Village, fit venir sa femme, lui reprocha publiquement sa mauvaise conduite, & s'adressant aux autres femmes, il les menaça de les châtier si elles s'avisoient jamais d'accoucher de deux enfans : ensuite prenant un fouet, il étrilla sa femme de bonne sorte. Voilà jusqu'où va l'ignorance & la police de ces Peuples barbares.

Femmes punies pour avoir deux Jumeaux.

Les honneurs & les devoirs que ces Nations rendent à leurs Chefs & à leurs parens après la mort, ne sont pas par-tout les mêmes : chez les *Guaraunos*, par exemple, dès qu'un Indien est mort, ils le lient avec une corde, & le plongent dans la Riviere, attachant le bout de la corde à un arbre, pour que le courant ne puisse pas l'emporter. Il n'est pas plutôt dans l'eau, que les poissons appellés *Guacaritos*, dont on a parlé,

Devoirs rendus aux morts.

parlé, lui mangent toutes les chairs, de sorte que le lendemain il n'en reste plus que le squelette. Ils le retirent, mettent les os dans une corbeille ornée de grains de verre de différentes couleurs, prenant si bien leur mesure, qu'après que la corbeille est fermée, la tête se trouve directement placée sous le couvercle. Cela fait, ils pendent cette corbeille au plancher de leurs maisons.

Les Indiens *Aruacas* enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, dont la principale consiste à les ensevelir avec leurs armes, observant qu'il ne tombe pas de terre sur le corps : pour cet effet, ils placent à un pied du corps du défunt une claie extrêmement forte, qu'ils couvrent de feuilles de plane, sur lesquelles ils jettent la terre.

Les Achaguas idolâtres pratiquent la même cérémonie à la mort de leurs Capitaines & de leurs Cachiques, avec cette différence que la derniere couche de la fosse est de terre glaise bien foulée ; comme cette terre s'ouvre en se sechant, ils ont soin de boucher les crevasses qui se forment, & ce, pour empêcher que les fourmis n'aillent inquiéter le mort.

Funérailles de leurs Capitaines.

Les Caribes, à la mort de leurs Capitaines, observent une cérémonie qui leur est particuliere : aussi-tôt qu'un Indien est mort, on met le corps dans un hamac de coton suspendu par les deux extrêmités ; & les femmes du défunt se placent autour, se relevant alternativement les unes après les autres. Comme il fait extrêmement chaud, le cadavre n'a pas resté vingt-quatre heures dans cet état, qu'il se corrompt

& attire autour de lui une quantité prodigieuse de mouches, & ces malheureuses sont obligées de les chasser pendant trente jours, sans souffrir qu'aucune s'arrête sur le corps. Le jour de l'enterrement étant venu, les enfans & les parens du défunt mettent à côté du corps l'arc, les fleches, le sabre & le bouclier dont il s'est servi pendant sa vie, & obligent une de ses femmes à se placer de l'autre côté, pour qu'elle l'accompagne & le serve dans l'autre monde, l'enterrant ainsi toute vivante. La cérémonie achevée, le fils aîné se met en possession de l'héritage de son pere, & prend pour lui ses femmes, à l'exception de celle qui l'a mis au monde, & qui, comme la plus vieille, est toujours destinée à tenir compagnie au mort. Enfin, l'année expirée, ils ramassent les os, & les enferment dans une boîte, qu'ils pendent au plancher de leurs maisons, pour ne point en perdre le souvenir.

Leur Deuil. Plusieurs de ces Nations portent le deuil de leurs parens. Les *Jiraras*, les *Ayricas* & quelques autres se frottent le corps d'une teinture noire, faite avec l'infusion d'un fruit appellé *Jagua*, qui est si forte & si tenace que, lorsqu'on s'en est frotté, toute l'eau du monde ne peut plus l'effacer. La femme, les enfans, les freres & sœurs du défunt se teignent de cette infusion depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui les rend aussi noirs que des Négres. Les parens au second degré ne se teignent que les pieds, les jambes, les bras & une partie du visage; & les autres se bornent à s'en frotter les pieds & les mains, & à s'en

moucheter le visage. Leur deuil dure un an, & pendant ce tems-là il ne leur est pas permis de se marier.

Plusieurs Nations accompagnent leurs enterremens d'une musique lugubre & singuliere, composée d'espece de bassons & de flûtes de différentes grosseurs, faites avec des roseaux. Tous les hommes qui sont invités au convoi se munissent de ces sortes de bassons & de flûtes; &, lorsqu'ils sont arrivés au lieu de la sépulture, les jeunes garçons s'assoient d'un côté & les filles de l'autre. Les hommes se placent derriere les garçons, & les femmes derriere les filles. La veuve ou le veuf commence alors la cérémonie en s'écriant d'un ton lamentable, accompagné de larmes: *Malheureuses*, ou *malheureux que nous sommes! Elle est morte*, ou *il est mort, malheureux que nous sommes!* sans dire autre chose. Tous les assistans répétent les mêmes paroles, & sur le même ton; ce qui, joint au son des instrumens & aux cris des femmes & des enfans, soutenus des bassons, forme la musique la plus lugubre qu'on puisse s'imaginer. Musique lugubre.

La Nation *Anabali* & quelques autres, ont une si grande horreur pour la mort, qu'aussi-tôt après avoir enterré le défunt dans l'endroit où il logeoit, tous les habitans abandonnent aussi-tôt le village & leur récolte, & s'en vont bâtir un nouveau village à douze ou quinze lieues de là. Et lorsqu'on leur demande la raison d'un pareil abandon, qui les met dans le cas de manquer du nécessaire, ils repondent que *dès que la mort est entrée chez eux, ils ne se croient plus en sureté en sa compagnie.* D'autres ne quittent point Ils ont horreur de la mort.

leur Peuplade, mais le malade n'eſt pas plutôt mort, qu'ils démeublent la maiſon & la brûlent, avec les nattes & les armes du défunt, à deſſein de brûler la mort avec eux.

Ils traitent mal les malades.

Si les Indiens rendent avec ſoin les derniers devoirs aux morts, ils négligent les malades, & les traitent avec la derniere dureté & une barbarie qu'on auroit peine à croire. Une perſonne tombe-t-elle malade chez eux, que ce ſoit un pere de famille ou non, peu leur importe, on ne s'en met point en peine; & il leur eſt fort indifférent qu'ils prennent de la nourriture ou qu'ils n'en prennent point. Ils ſe contentent, lorſque l'heure de leur repas eſt venue, de mettre ſous le hamac où eſt le malade une portion des mets qu'on leur a ſervis, ſans lui dire une ſeule parole, & ſans s'embarraſſer s'il mange ou non. Cependant on n'entend jamais le malade ſe plaindre, ni pouſſer le moindre cri, quelque douleur qu'il ſouffre: & il meurt avec une tranquillité étonnante, ne craignant rien, ni n'eſpérant rien après cette vie. Quant à quelques peuples qui croient l'immortalité de l'ame, ils s'imaginent qu'elle ne fait qu'errer autour de leurs tombeaux.

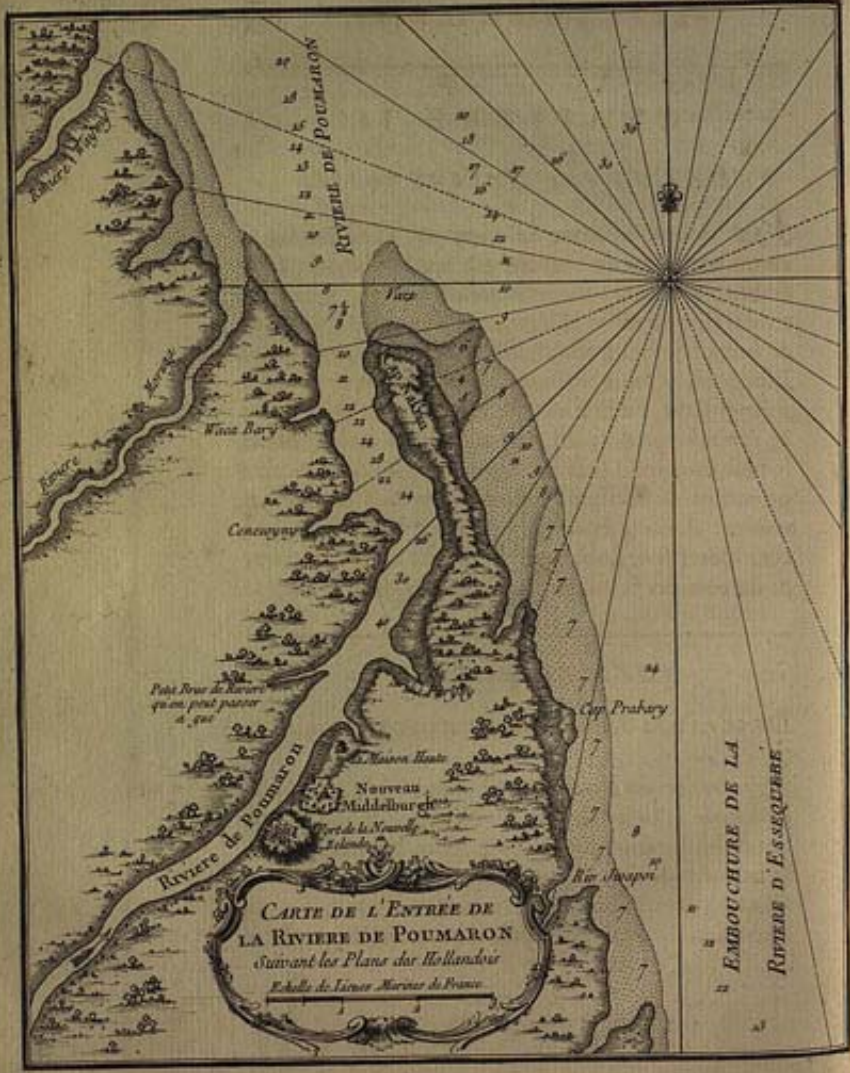
Leurs Médecins.

Ils ont cependant une eſpece de Médecins qu'ils appellent *Piaches*, qu'on ne manque jamais d'appeller, & dont on exécute régulierement les ordonnances, quelques ridicules qu'elles ſoient; & ſouvent il vaudroit mieux pour le malade qu'ils ne l'euſſent jamais viſité. Il a ſoin, dès la premiere viſite, d'ordonner un jeûne général au malade & à toute la parenté,

leur défendant ce qu'ils aiment le plus. Les Médecins *Othomacos* arrosent continuellement les malades avec de l'eau froide, au moyen de quoi ils les expédient plutôt. Les *Guaybas* & les *Chiricoas* les plongent dans l'argille mouillée ou dans de l'eau jusqu'au col, pour leur ôter la fievre ; & quoiqu'on les trouve morts pour l'ordinaire, lorsqu'on vient à les retirer, ils ne laissent pas de persister dans leurs usages. Toute la science du Piache consiste à faire croire à ces peuples qu'il a commerce avec le Diable, & qu'il sait, par son entremise, si le malade doit échaper ou non. Ils donnent leurs consultations dans des maisons séparées des Peuplades, mais qui sont à la vue de tout le monde. Ils s'y enferment & passent toute la nuit à jetter des cris & faire grand bruit avec leur *Maraca*, qui est une calebasse remplie de cailloux, qu'ils secouent sans cesse, pendant, disent-ils, qu'ils s'entretiennent avec le Démon. Ils changent de voix quand il leur plaît, pour faire croire qu'il leur répond. On a découvert que ce manege n'est qu'une imposture & qu'une fourberie ; mais cela n'empêche pas que le Médecin ne se fasse payer après que le malade est mort, emportant ses meilleurs effets.

Je pourrois m'étendre davantage sur les mœurs, coutumes & usages des différentes Nations qui habitent ces vastes contrées, que j'ai compriſes sous le nom de Guyane Espagnole ; mais ce qu'on vient de voir me paroît suffisant pour satisfaire la curiosité des Officiers de la Marine & des Navigateurs pour lesquels j'écris, & les dispenser de le chercher

dans les différens Auteurs qui en ont parlé ; car, quoique mon principal but ſoit de raſſembler les connoiſſances Géographiques & Hydrographiques qui peuvent ſervir à la Navigation, & inſtruire ceux qui ſont obligés de faire de pareils voyages, on ſent que l'hiſtoire naturelle, les productions du pays & la connoiſſance des peuples qui l'habitent en ſont partie, & ne peuvent s'en ſéparer entierement.


Riviere de Poumaron
Vaca
Waca Bary
Cencoyny
Cap Prabary
Nouveau Middelburgh
Riviere de Poumaron
Rio Swapoi
Embouchure de la Riviere d'Essequebe
Carte de l'Entrée de la Riviere de Poumaron
Suivant les Plans des Hollandois
Echelle de Lieues Marines de France

CHAPITRE II.

LA GUYANE HOLLANDOISE.

J'AI donné le nom de Guyane Hollandoise à cette partie de la Guyane où les Hollandois sont établis, & qu'ils possedent actuellement, sans prétendre rien fixer sur la légitimité de leurs possessions, & sans préjudicier aux droits que les François & les Espagnols, leurs voisins, peuvent avoir sur ces mêmes Pays, où l'on a vû les Hollandois s'augmenter & s'étendre pied à pied, en poussant des établissemens le plus loin qu'il leur étoit possible, suivant le plus ou moins de facilité qu'ils trouvent dans ces mêmes voisins. Ainsi je borne la Guyane Hollandoise, du côté des Espagnols, par la riviere de *Poumaron*; & du côté des François, par la riviere de *Maroni*.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

LA riviere de *Poumaron* est l'endroit le plus occidental de la Guyane, où les Hollandois ont poussé des établissemens. L'entrée de cette Riviere est par la latitude de sept degrés trente minutes, & par les soixante degrés cinquante minutes à l'Occident du Méridien de Paris, éloignée d'environ vingt-quatre

Riviere de Poumaron.

à vingt-cinq lieues de la grande bouche de l'Orenoque. L'entrée de cette Riviere n'a pas une demi-lieue de large, les terres y sont basses & couvertes d'arbres ; les plus grands vaisseaux peuvent y entrer. Le moins d'eau qu'on trouve à son embouchure est sept à huit brasses, fond de vase ; & lorsqu'on est en dedans, on trouve 12, 15 & 18 brasses d'eau, qui vont toujours en augmentant jusqu'à quarante brasses, à la distance de quatre & cinq lieues en dedans. La Pointe Orientale qui est à l'entrée s'appelle le Cap de Nassaw. Les Hollandois ont bâti un Fort à six lieues du Cap de Nassaw, sur les bords de la Riviere du même côté, qu'ils ont nommé Fort de la Nouvelle-Zelande. Il est à quatre bastions, & peu considérable. Le Bourg appellé Nouvelle-Midelbourg est au-dessous du Fort : les habitations & terreins défrichés sont aux environs & au-dessus en remontant la Riviere. Les Sources de la Riviere de Poumaron ne sont pas connues, les Hollandois ne l'ayant pas remontée plus de trente à quarante lieues. Il y a tout lieu de croire qu'elle sort de cette chaîne de montagnes qui court le long de l'Orenoque presque jusqu'à la mer, dont nous avons parlé à l'article de la Guyane Espagnole.

Riviere d'Essequebé.

La Riviere d'Essequebé est à quinze ou seize lieues au Sud-Sud-Oüest du Cap de Nassaw ; elle est beaucoup plus grande & plus considérable que celle de Poumaron, mais l'entrée n'en est pas si aisée. Son embouchure, qui a plus de trois lieues de large, est remplie d'Isles & de Bas-fonds, entre lesquels il y a des passes où l'on trouve de l'eau pour les plus grands vaisseaux.

Riviere Essequebe
Riviere Demerary
Sprayt
Isles de St Jean
Walvisch ou la Baleine
les Trois Freres
le Bourg
Carte des
Entrées des Rivieres de
Demerary et d'Essequebe
Suivant les Plans des Hollandois.
Echelle de Trois Lieues Marines de France

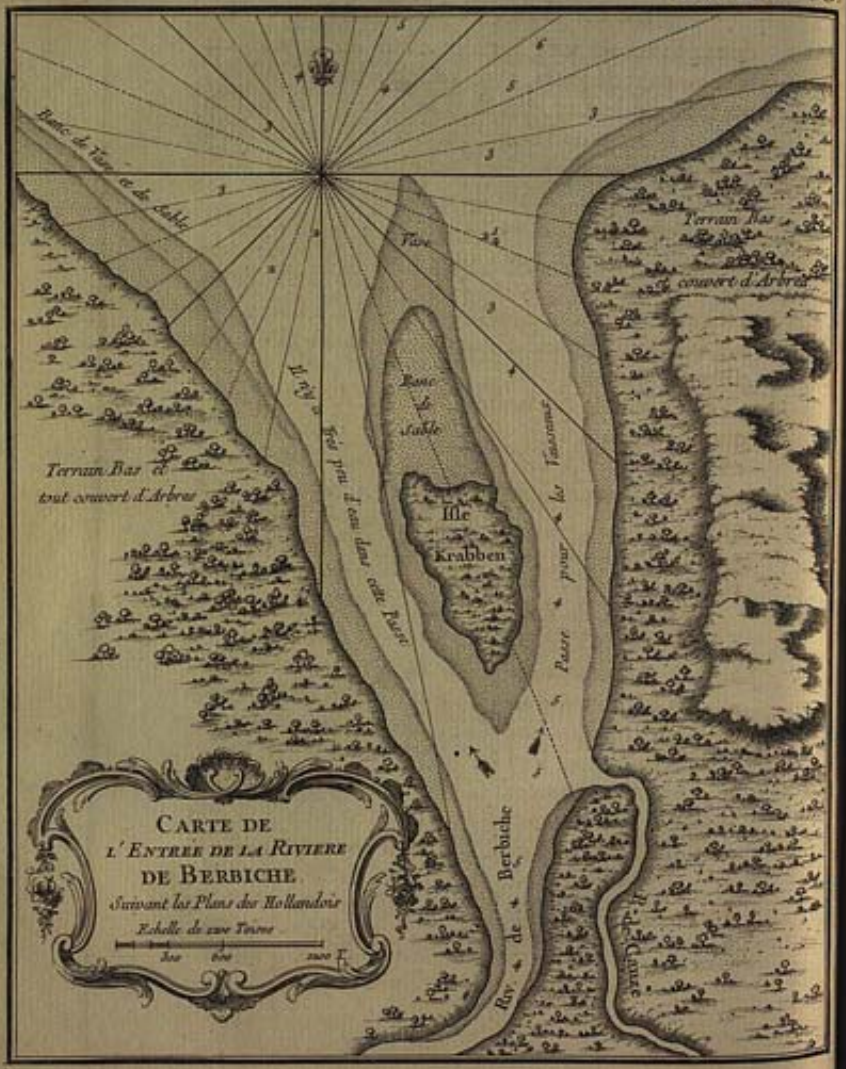
vaisseaux. Ces Isles sont en grand nombre, toutes très basses & couvertes d'arbres. La plûpart sont longues d'une & deux lieues, mais fort étroites, gisantes presque Nord & Sud. Il y a deux passes pour entrer dans la Riviere, l'une du côté de l'Est, & l'autre du côté de l'Oüest. Celle de l'Est est la meilleure. Entre la Terre ferme & les Isles, on y trouve depuis quinze jusqu'à trente-six brasses d'eau. Lorsqu'on a passé ces Isles, on en voit une autre rangée, qui semble barrer la Riviere : mais en les rangeant du côté de l'Est, on trouve un Canal fort sain & fort profond, dans lequel il y a depuis soixante-dix jusqu'à quarante brasses d'eau. Ensuite la Riviere se rétrécit de plus de moitié ; & l'on ne voit plus que de petits Islots, semés assez près les uns des autres, parmi lesquels cependant, avec un peu de précaution, les vaisseaux peuvent chenailler pour remonter jusques vis-à-vis le Fort qui est bâti dans une petite Isle éloignée de dix lieues de l'embouchure de la Riviere. Le Bourg est situé en terre ferme sur la Rive Occidentale vis-à-vis le Fort. En cet endroit la riviere d'Essequebé reçoit, du côté de l'Oüest, la riviere de *Cajona*, dont on ne connoît pas la source : trois lieues plus haut, du même côté, elle reçoit la riviere de *Mazaroni* : à dix lieues au-dessus on commence à trouver les Saults ou Cascades de l'Essequebé, qui sont fort près les unes des autres ; au-dessus desquelles la petite riviere d'*Arassari* se jette dans l'Essequebé du côté de l'Oüest, à vingt-cinq lieues de celle de Mazaroni. Quinze lieues plus loin, du même côté, on trouve la riviere de *Sibarona*, dont le cours

Rivieres qui se jettent dans l'Essequebé.

eſt de l'Oueſt à l'Eſt, & peu connu ; on aſſure qu'en remontant cette Riviere une vingtaine de lieues il y a une mine de Cryſtal. Au-deſſus de cette Riviere, ſur les bords de l'Eſſequebé, il y a un village nommé *Parahan*. De cet endroit juſqu'à l'entrée de la riviere de *Rupunuwini*, il y a environ dix lieues, & cette partie de l'Eſſequebé eſt de nouveau remplie de Saults & de Caſcades, auſſi près les unes des autres que les précédentes : on en compte vingt-neuf depuis la riviere d'*Araſſari* juſqu'à celle de *Rupunuwini*. Le cours de l'Eſſequebé, au-deſſus de cette jonction, eſt peu connu, & je ne crois pas que les Hollandois l'aient remonté plus d'une vingtaine de lieues au-delà : ainſi on ne connoît point encore ſes ſources. A l'égard de la riviere de Rupunuwini, elle eſt conſidérable. Il paroît qu'on l'a remontée plus de ſoixante-dix lieues ; elle prend vraiſemblablement ſes ſources à deux degrés de l'Equateur, par les ſoixante degrés trente minutes environ de longitude occidentale du Méridien de Paris, dans une chaîne de montagnes voiſines de l'Equateur, qu'on voit au Nord de la riviere des Amazones.

Riviere de Rupunuwini.

La riviere de Rupunuwini court environ trente-cinq lieues Oueſt-Sud-Oueſt & Eſt-Nord-Eſt ; enſuite elle tourne directement au Sud ; mais à l'endroit de ce détour elle reçoit, du côté de l'Oueſt, une petite riviere qui conduit vers un Lac qui en eſt à un tiers de lieue de diſtance, lequel peut avoir cinq lieues de long ſur deux à trois lieues de large. Ce Lac en a un autre à l'Oueſt beaucoup plus conſidérable, éloigné de deux petites lieues. Ce dernier a plus de


Banc de Vase et de Sable
Vase
Terrain Bas
couvert d'Arbres
Il n'y a très peu d'eau dans cette Passe
Banc de Sable
Isle Krabben
Terrain Bas et tout couvert d'Arbres
Passe pour les Vaisseaux
Riv. de Berbiche
CARTE DE
L'ENTREE DE LA RIVIERE
DE BERBICHE
Suivant les Plans des Hollandois
Echelle de 200 Toises

douze lieues de long sur sept à huit de large ; il est tout couvert de joncs, avec quelques Isles au milieu, on l'appelle le *Lac Amacu*. De la partie du Sud de ce Lac il sort une Riviere qui vient se rendre dans celle de *Parima*, que les Portugais nomment *Rio-Branco*, laquelle tombe dans la *Riviere Noire*, ou *Rio-Negro*, dont nous parlerons à l'article de la Guyane Portugaise ; de sorte que, par le moyen de ces Rivieres & des deux Lacs, on peut venir de la Colonie Hollandoise jusqu'à la Riviere des Amazones avec plus de facilité que l'éloignement des lieux paroît le permettre.

Riviere de Demerary.

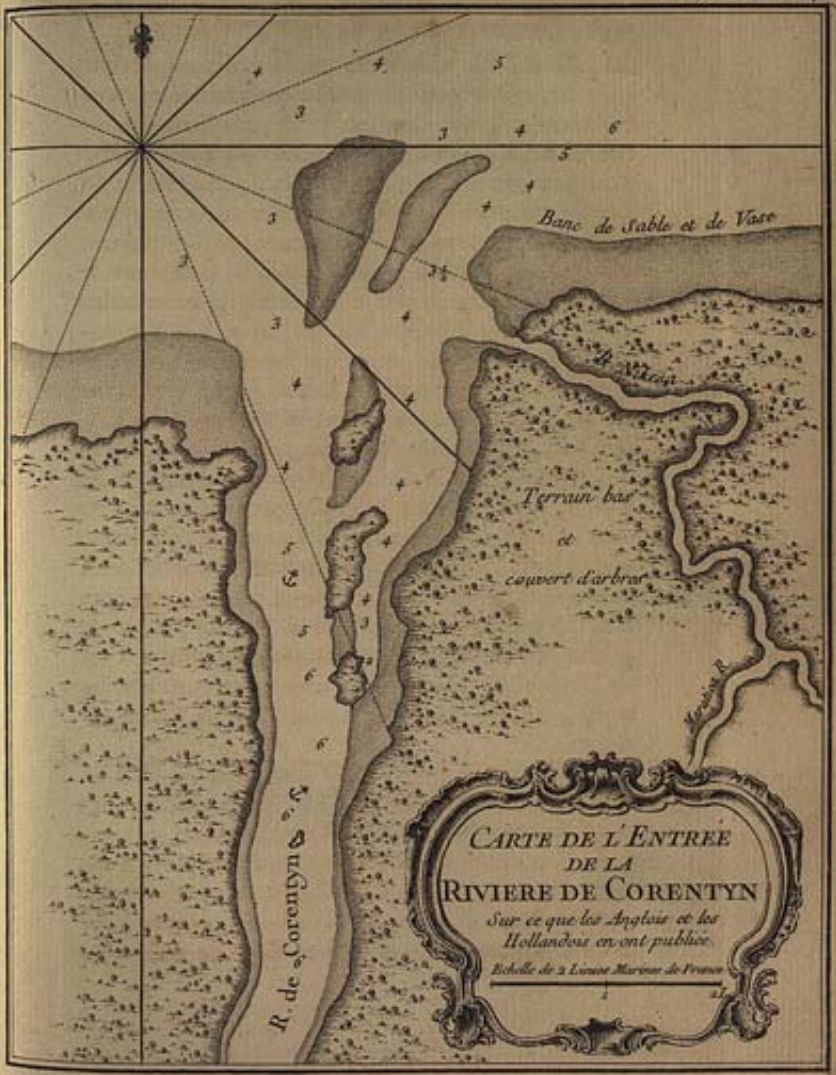
La riviere de *Demerary* est à l'Est de celle d'Essequebé, & se décharge dans la même Baie. L'entrée en est fort aisée & fort saine, on y trouve dix-huit, vingt & vingt-quatre brasses d'eau ; & quatorze à quinze brasses, à trois & quatre lieues en dedans. Je ne crois pas qu'il y ait d'habitation le long de cette Riviere, ni qu'on l'ait remontée jusqu'à sa source.

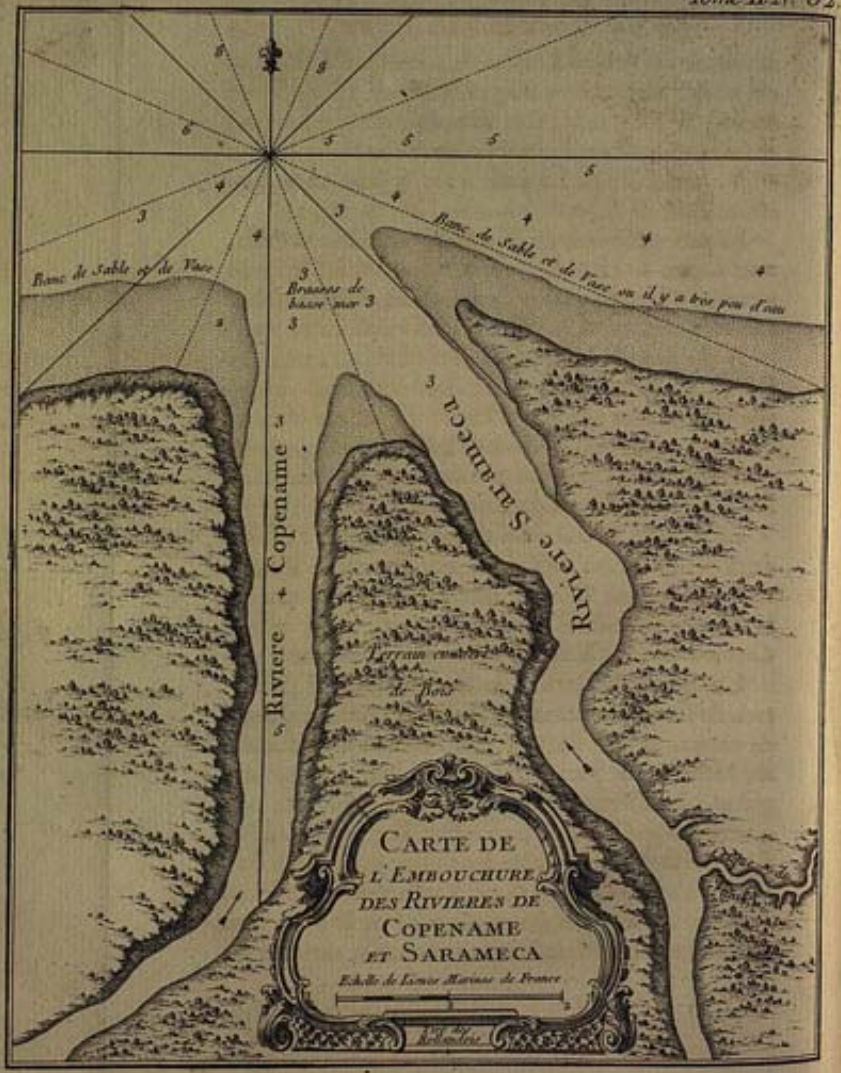
Riviere de Berbiche.

La Riviere de *Berbiche* est à vingt lieues au Sud-Est de celle d'Essequebé ; elle a près d'une lieue de large à son embouchure : le terrein des deux côtés est bas & couvert d'arbres : cette entrée est partagée en deux passes par une Isle située dans le milieu, appellé *Krabben* par les Hollandois ; cette Isle est basse, bien boisée, entourée d'un banc de sable & de vase qui empêche de la ranger plus près qu'une grande portée de fusil. Sa longueur est de plus d'un quart de lieue, & sa largeur est d'un demi-quart de lieue au plus. Dans sa partie du Nord elle pousse un banc de sable & de vase qui porte près d'une petite lieue au large.

La passe de l'Est est la seule que les vaisseaux peuvent prendre, encore n'est-elle bonne que pour de moyens bâtimens, n'ayant dans son entrée que deux & trois brasses d'eau de basse mer. Lorsqu'on a passé l'Isle de Krabben, on voit du côté de l'Est la petite riviere de *Canse*, qui vient du Sud-Est se jetter dans la riviere de Berbiche; alors l'eau augmente, & l'on trouve quatre & cinq brasses; ensuite le lit de la Riviere se rétrecit & continue d'être navigable jusqu'au-dessus du Fort de Nassaw, qui est bâti sur la Rive Orientale à dix ou douze lieues de son embouchure en ligne directe; mais par le fleuve il y en a plus de vingt, à cause de ses contours & sinuosités. La Colonie est considérable, les habitations sont répandues à droite & à gauche de la Riviere dans l'espace de plus de trente lieues; & les plus près de la Mer en sont au moins à quinze lieues. La qualité du terrein, qui est bas & marécageux, a forcé de remonter aussi avant dans le fleuve, pour trouver un terrein propre à la culture. Il y a aussi plusieurs habitations sur la riviere de Canse, qui communiquent avec le Fort de Nassaw par un chemin qu'on a pratiqué dans les terres, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

Riviere de Corentin. La Riviere de *Corentin* est cinq lieues à l'Est de celle de Berbiche; c'est la même que celle que les Anglois appellent *Dewils Kreek* (Riviere du Diable); son entrée a plus d'une lieue de largeur; mais il y a en dehors des bancs de sable qui s'étendent plus de trois lieues au large, qui la rendent difficile: on trouve cependant trois brasses d'eau de basse mer


Banc de Sable et de Vase
Terrain bas
et
couvert d'arbres
R. de Corentyn
CARTE DE L'ENTREE
DE LA
RIVIERE DE CORENTYN
Sur ce que les Anglois et les
Hollandois en ont publiée
Echelle de 2 Lieues Marines de France


Banc de Sable et de Vase
Brasses de basse mer 3
Banc de Sable et de Vase ou il y a très peu d'eau
Riviere Copename
Riviere Saramecca
Terrain couvert de Bois
CARTE DE
L'EMBOUCHURE
DES RIVIERES DE
COPENAME
ET SARAMECA
Echelle de Lieues Marines de France

auprès de ces bancs. Lorsqu'on entre dans la Riviere on trouve trois petites Isles assez saines, situées Nord & Sud, le long desquelles on peut mouiller par cinq & six brasses d'eau. Le terrein des deux côtés est bas & couvert d'arbres. La passe avec le bon mouillage est du côté de l'Oüest, vis-à-vis l'Isle du milieu.

La petite Riviere de *Nykesa* se jette dans la Mer, tout auprès de celle de Corentin du côté de l'Est; de sorte qu'elles semblent n'avoir qu'une même embouchure, lorsqu'on est à deux ou trois lieues au large.

Rivieres de Copenama & Sarameca.

A dix lieues de-là, allant vers l'Est, on trouve les Rivieres de *Copenama* & de *Sarameca*, qui se joignent en entrant dans la Mer; il n'y a à leur embouchure que trois brasses d'eau de basse mer. Copenama est du côté de l'Oüest, & Sarameca du côté de l'Est. Il n'y a pas d'habitations sur ces Rivieres.

Riviere de Surinam.

La Riviere de *Surinam* est quatre lieues à l'Est des deux précédentes; c'est celle qui donne le nom à toute la Colonie établie, tant sur ses bords que sur les Rivieres voisines qui s'y jettent, telles que la *Commewine*, la *Cottica* & autres moins considérables.

L'entrée de la Riviere de Surinam est par la latitude de six degrés quinze minutes, & par la longitude de cinquante-sept degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Son embouchure a plus d'une grande demi-lieue de large, & l'on y trouve trois à quatre brasses d'eau de basse mer. Il y a à droite & à gauche des bancs de sable & de vase, sur lesquels il ne reste que très peu d'eau, & qui s'étendent deux portées de fusil au large. Les terres du bord de la Mer sont basses & noyées: à une lieue de l'entrée, du côté de

l'Eſt, on trouve la Riviere de Commewine, où il y a trois à quatre braſſes d'eau: cette entrée eſt défendue par le Fort d'Amſterdam du côté du Sud, & par une Batterie du côté du Nord: ces Forts ſont ſitués de façon qu'ils défendent auſſi la Riviere de Surinam.

Fort d'Amſterdam.

A quatre lieues du Fort d'Amſterdam, en remontant la Riviere de Commewine, on trouve le Fort de Sommelt, bâti du côté du Sud, à l'endroit où la Riviere de Commewine ſe joint avec celle de Cottica. Les bords de ces deux Rivieres ſont remplis d'habitations.

Le Bourg de *Kerk* eſt à trois lieues du Fort de *Sommelt*, ſur la Rive Méridionale de la Cottica, près de l'endroit où elle reçoit une petite Riviere, que les Hollandois appellent *Crique Botten*, qui eſt un bras de la Commewine, lequel s'en ſépare à quatre lieues au Sud de cet endroit.

Kerk, ou l'Egliſe.

Au Nord du Bourg de Kerk, une branche de la Cottica ſe porte droit au Nord, & ſe rend à à la Mer à deux grandes lieues de-là, on l'appelle *Motte-Crique*. Sur le bord de cette Crique, à une demi-lieue de la Côte, il y a une tour à feu ou fanal qui ſert de reconnoiſſance pour cet endroit; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que toute cette Côte, pendant l'eſpace de plus de vingt lieues, eſt baſſe & unie.

L'entrée de la Riviere de Surinam eſt encore défendue, du côté de l'Oueſt, par deux autres Batteries ou Redoutes, dont les feux ſe croiſent par celui du Fort d'Amſterdam. On trouve au-delà de ces Forts une Barre qui traverſe la Riviere, ſur laquelle il ne

CARTE
D'UNE GRANDE PARTIE
DE LA COLONIE DE SURINAM
Sur les Rivieres de Surinam Commewine
et Cottica
Tiré de la Carte et Arpentage publié par les Hollandois.
Echelle de Trois Lieues Marines de France.

reste que deux brasses d'eau de basse mer. Lorsqu'on a passé cette Barre, on trouve le Fort *Zelandia* & la ville ou bourg de *Paramaribo*, devant lesquels on mouille par trois brasses d'eau de basse mer. La Riviere de Surinam vient de fort loin dans les terres, & l'on n'a pas encore remonté jusqu'à ses sources : elle reçoit à droite & à gauche plusieurs Criques ou petites Rivieres, dont les principales sont la Crique de Para & celle de Paulus, & qui sont autant remplies d'habitations que la Riviere de Surinam. A quarante lieues environ de l'embouchure de la Riviere, on trouve des Cataractes qui interrompent entierement la Navigation ; & le Pays est si couvert de bois, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer : il y a aussi des montagnes très difficiles à traverser.

Le Fort Zelandia & Paramaribo.

Les Hollandois ont trouvé dans ces cantons plusieurs Nations d'Indiens, auxquels ils ont été forcés de faire la guerre, & qui ont causé plusieurs dommages à leurs habitations les plus éloignées : mais ils en ont détruit quelques-unes, & ont engagé quelques autres à demeurer tranquilles & à vivre avec eux en bonne intelligence.

De la riviere de Surinam à celle de Maroni on compte vingt-deux lieues. La Côte entre deux n'a rien de remarquable que la petite riviere de Soramine & celle de Viavia, dans lesquelles il ne peut entrer que des chaloupes. A l'égard de la riviere de Maroni, comme elle fait aujourd'hui la séparation des François & des Hollandois, nous en parlerons dans le Chapitre de la Guyane Françoise.

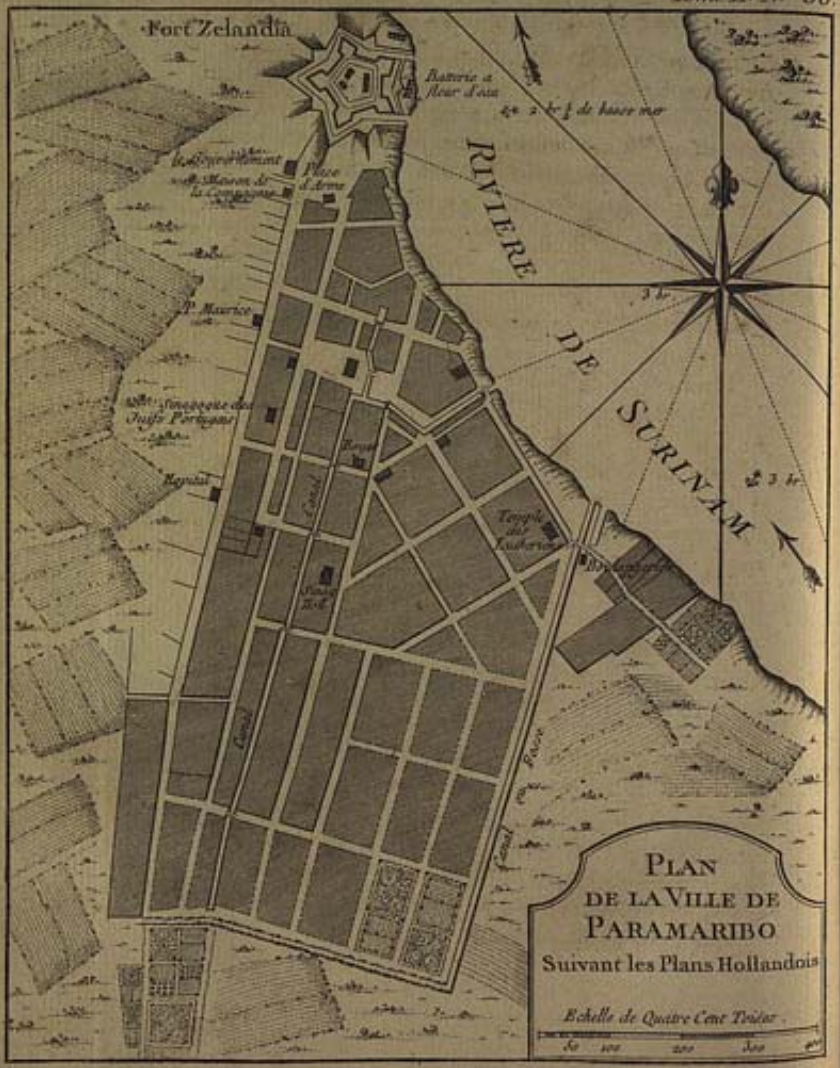
ARTICLE SECOND.

ETAT ACTUEL, COMMERCE ET PRODUCTIONS DU PAYS.

LE Fort Zelandia & le bourg ou ville de Paramaribo eſt le Chef-lieu de toute la Colonie de Surinam. Ils ſont ſitués ſur la rive occidentale du Fleuve, à deux lieues de ſon embouchure. Le Fort eſt bâti de brique, & le Bourg contient quatre à cinq cens maiſons. La maiſon du Gouverneur eſt ſur la Place d'Armes. La maiſon de la Compagnie eſt proche celle du Gouverneur. Il y a un Hôpital, un Temple qui ſert également aux Hollandois & aux François réfugiés, & une Synagogue pour les Juifs Portugais & Hollandois. Le Bourg n'eſt pas fermé de murs; mais, du côté de l'Eſt, il y a un foſſé plein d'eau, ou Canal de plus de ſix cens toiſes de longueur. Il y a un autre Canal dans le milieu de la Ville, ſur le bord duquel il y a des maiſons. Ces deux Canaux communiquent avec la Riviere, & les eaux de la Mer y montent & deſcendent, ſuivant les marées.

On a vû ci-devant que les François avoient occupé ce Poſte l'an 1640, & qu'ils l'abandonnerent quelque tems après, parcequ'ils le trouverent trop mal ſain. Les Anglois enſuite en prirent poſſeſſion; mais ils en firent peu de cas: de ſorte qu'en 1668 Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, céda facilement cette Colonie aux Hollandois; ce qui pourtant n'eut ſon entiere exécution qu'après la concluſion de la Paix en 1674.

Le



PLAN DE LA VILLE DE PARAMARIBO

Suivant les Plans Hollandois

Echelle de Quatre Cent Toises.

0 100 200 300

Le Pays étoit alors fort mal sain, parcequ'il étoit tout couvert de bois & de broſſailles, qui empêchoient que le ſoleil & le vent ne deſſechaſſent le terrein, qui eſt naturellement bas & humide. Cependant quelques habitans de Zelande, ſous la protection des Etats de cette Province, y allerent former des Etabliſſemens, & voyant qu'on en pouvoit tirer une grande quantité de ſucre, ils firent des abatis conſidérables, défricherent le terrein, & par ce moyen rendirent ce Pays beaucoup plus ſain qu'il n'étoit auparavant.

Les Etats de Zelande tranſporterent cette Colonie à la Compagnie des Indes Orientales; mais celle-ci ne ſe trouvant pas en état d'y envoyer tous les ſecours néceſſaires; elle en céda un tiers aux Magiſtrats d'Amſterdam, un autre à M. Daarſſens, Seigneur de Sommelsdyk, & ne s'en réſerva que le troiſieme tiers; c'eſt de-là qu'on a nommé cette Colonie Surinam, parcequ'elle eſt ſujette à trois co-Seigneurs; qui ſont la Compagnie des Indes Occidentales, la ville d'Amſterdam & M. de Sommelsdyk; mais la Souveraineté en appartient aux Etats Généraux. Depuis cet arrangement pluſieurs Familles ſe tranſporterent dans ce Pays-là, & y firent des plantations de ſucre, qui leur apportoient des profits conſidérables. A meſure que cette Colonie ſe peuploit, l'air s'y purifioit par le grand abatis des bois & des broſſailles, à la place deſquels on plantoit des cannes de ſucre; ce qui y attira un grand nombre d'habitans; de ſorte qu'en 1683 on y comptoit déja juſqu'à ſix cens Familles qui y étoient établies.

Depuis ce tems la Colonie s'eſt beaucoup agrandie ; les habitations ſe ſont étendues juſqu'à plus de trente lieues au-deſſus de l'embouchure de la Riviere, & ſe ſont répandues ſur les Rivieres & Criques voiſines ; de ſorte qu'on y compte aujourd'hui plus de huit cens Familles, parmi leſquelles il y a un grand nombre de François réfugiés & de Juifs ; ſans compter un nombre prodigieux d'Eſclaves, qu'on y tranſporte tous les ans de la Côte de Guinée, dont les habitans ſe ſervent pour la culture des terres.

Gouvernement de Surinam.

La Colonie de Surinam eſt gouvernée à Amſterdam par un College de dix Directeurs, dont cinq ſont nommés par les Magiſtrats de la ville d'Amſterdam, quatre par la Compagnie des Indes, & un par M. de Sommelsdyk. Ce College a un Secretaire, &, quoique ſubordonné à la Compagnie des Indes Occidentales, il envoie ſes ordres à la Régence de Surinam pour l'obſervation de la Police, & de tout ce qui eſt néceſſaire au maintien de cette Colonie. Ce ſont auſſi les Directeurs qui envoient un Gouverneur à Surinam, mais il faut qu'il ſoit approuvé par les Etats Généraux, auxquels il doit prêter ſerment de fidélité, de même qu'aux Directeurs.

Le Gouverneur, qui a ſous lui un Commandant, exerce une autorité ſuprême dans toute la Colonie, au nom des Etats Généraux & de la Société, tant par rapport à la Police, qu'à l'égard des Affaires Militaires. Cependant dans des affaires d'importance, il eſt obligé de convoquer & de conſulter le Conſeil politique, dont il eſt Préſident, auſſi-bien que du Conſeil de Juſtice. Il n'a qu'une voix dans chacun de ces

Conſeils, où rien ne ſe peut décider qu'à la pluralité des voix. Il diſpoſe par *interim* de toutes les Charges vacantes, tant politiques que militaires, juſqu'à ce qu'il en ſoit ordonné autrement par les Directeurs de la Compagnie. Il donne les ordres qu'il juge les plus convenables au maintien & à la ſûreté de la Colonie. Mais lorſqu'il s'agit de prendre des meſures pour défendre la Colonie contre les attaques ou les inſultes des Ennemis, il convoque un grand Conſeil de Guerre, compoſé du Commandant, de tous les Capitaines, & d'autant de Membres du Conſeil Politique, qu'il y a d'Officiers Militaires. Il y propoſe tout ce qu'on trouve de plus expédient pour la ſûreté de la Colonie, & il y préſide.

Il y a un Conſeil de Guerre ſubalterne, qui eſt chargé de la correction & punition des fautes commiſes par les Soldats : il eſt compoſé du Commandant, des Capitaines, des Lieutenans & des Enſeignes.

Le Conſeil Politique eſt compoſé du Gouverneur, qui en eſt le Préſident ; du Commandant, qui en eſt le premier Conſeiller, & de neuf autres Conſeillers : il y a auſſi un Conſeiller Fiſcal & un Secretaire.

Le Conſeil de la Juſtice Civile eſt compoſé de cinq Conſeillers & du Gouverneur, qui en eſt Préſident. Outre un Secretaire & deux Baillifs, il y a deux Commis-Jurés à la Secretairerie, & deux Ecrivains ordinaires.

La Chambre des Orphelins eſt gouvernée par quatre Commiſſaires, qui ont un Ecrivain.

A l'égard des petites Affaires courantes, il y a six Commissaires nommés pour les terminer. Ils ont un Secretaire.

Il y a plusieurs Officiers ; entr'autres, l'Inspecteur de l'Impôt sur les Syrops & Liqueurs, le Receveur des Impositions modiques, le Commis du Négoce des Esclaves, qui a quatre Assistans, le Maître des Ventes Publiques, quatre Arpenteurs Jurés, un Huissier de la Chambre du Conseil, un Essayeur du Sucre, un Essayeur du Syrop, un Inspecteur des Bâtimens, un Receveur Général, qui a deux Assistans, un Commis du Magasin avec deux Assistans ; le Commis est en même-tems Teneur des Livres de la Garnison ; outre un Interprête Indien, un Officier des Négres, le Pere de l'Hôpital, le Jardinier & un Valet de poids.

Forces de la Colonie. Les Troupes qui sont entretenues pour la sûreté de la Colonie, consistent en quatre Compagnies d'Infanterie, commandées chacune par un Capitaine, un Lieutenant, un Enseigne & deux Sergens. Le Gouverneur est le Colonel de ces quatre Compagnies, & Capitaine de la premiere : il y a aussi un Chirurgien Major & un Prevôt.

Toute la Colonie est partagée en huit Divisions, qui forment autant de Compagnies de Bourgeois : ces Compagnies ont chacune leur Capitaine, avec un Lieutenant & un Enseigne. Les deux premieres sont composées des habitans de Paramaribo ; la troisieme est la Division de Thorarica ; la quatrieme, de la haute Division de Commewine ; la cinquieme, de la basse Division de Commewine ; la sixieme, de

Cottica & de Perica ; la septieme, celle de Para, & la huitieme est celle des Juifs.

Il y a trois Eglises dans toute la Colonie de Surinam ; une à Paramaribo, qui sert aux Hollandois & aux François qui y sont réfugiés : la seconde, dans la basse Division de Commewine ; & la troisieme est dans la Division de Cottica & de Perica. Dans chacune de ces Eglises, il y a un Pasteur, deux Anciens, deux Diacres & un Lecteur, qui est en même tems Maître d'Ecole. Ils sont tous entretenus aux dépens de la Colonie, de même que les Eglises.

Commerce, Climat & Productions du Pays.

Le Commerce

Les Etats Généraux, pour favoriser cette Colonie, lui accorderent le 23 Septembre 1662 un Réglement contenant trente-deux articles, tant en faveur de la Compagnie des Indes Occidentales, que pour la sûreté de ceux qui étoient déja établis dans cette Colonie, ou qui s'y établiroient dans la suite.

Entr'autres prérogatives, on y accorde à la Compagnie le droit de lever trois florins par last (1) de tous les vaisseaux qui entreroient dans le Port de Surinam, ou qui en sortiroient ; de même qu'une Capitation de cinquante livres de sucre par an sur chaque habitant blanc ou noir ; & deux & demi pour cent de la valeur de toutes les marchandises envoyées en Hollande, ou vendues dans le Pays même, pour le droit du Poids Public.

(1) Le Last est une mesure ou poids usité en Hollande, qui équivaut à deux tonneaux de France, ou quatre milliers pesant.

Un autre avantage considérable de la Compagnie, est celui d'avoir seule le droit de transporter des Négres à Surinam ; mais elle est obligée de les y vendre publiquement deux à deux, pour en accommoder tous les habitans sans aucune distinction. Elle peut aussi obliger tous les vaisseaux qui vont dans ce Pays-là d'y transporter chacun douze personnes, moyennant trente florins par tête, tant pour le passage que pour la nourriture ; deux enfans au-dessous de douze ans ne passans que pour une personne.

Il est permis à tous les habitans de la République d'aller s'établir à Surinam & d'y négocier, en payant à la Compagnie le droit de last ci-dessus mentionné, & en donnant caution que leurs vaisseaux n'iront point sur les Côtes d'Afrique, ni dans aucun lieu où la Compagnie a seule le droit de trafiquer, & qu'ils retourneront directement dans les Ports de ces Provinces. Après avoir payé le droit de Last à la Compagnie, ils en obtiennent des Passeports pour faire leurs voyages ; &, afin de favoriser les Négocians particuliers, il est défendu à la Compagnie d'envoyer à Surinam un plus grand nombre de vaisseaux qu'il ne lui en faut pour y transporter des Esclaves.

A l'égard de la nature du Commerce, les principales productions du Pays sont le sucre, le coton, de la gomme, du tabac, du bois marqueté, du bois de teinture, &c.

Mais la principale branche du Commerce est le Sucre, dont on fait une grande quantité, que l'on envoye en Hollande, & qui passe pour valoir dix pour cent de plus que celui de l'Isle de la Barbade.

Les Cannes dont on fait le Sucre ont six à sept pieds de hauteur, & sont de la grosseur du bras ; on ne les coupe qu'au bout d'un an, & alors on les presse dans un moulin pour les briser & en exprimer le Sucre, que l'on fait ensuite bouillir dans des chaudieres de cuivre, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment épaissi ; ensuite on le jette dans des cuveaux larges & quarrés par le haut, mais qui vont en diminuant jusqu'au fond, où il y a un petit trou rond de sept à huit lignes de diamétre, que l'on tient fermé jusqu'à ce que le Sucre se soit refroidi & congelé ; alors on débouche ce trou, pour faire écouler le syrop, & quand le Sucre a resté quelque tems dans le cuveau, on l'en tire & on le met dans des barriques, pour être embarqué. On fait du syrop une liqueur distillée qu'on nomme *Rum*, & qui est une fois plus forte que l'eau-de-vie : on en fait un grand commerce dans les Colonies Angloises. Le Sucre.

Le Coton n'y croit pas si bien que dans les Isles Antilles ; les pluies fréquentes & abondantes en sont la cause ; par la même raison, on n'y recueille pas une grande quantité d'Indigo. Le Coton.

Il y a deux sortes de gomme qui sont assez abondantes ; l'une qu'on appelle Gomme de montagne, & l'autre *Gumni-Semnia*. Le Tabac y vient très bien ; mais il n'est pas si bon que celui de la Virginie ; aussi n'est-il pour l'ordinaire consumé que par les habitans ; car tout le monde fume dans ce pays-là, hommes, femmes & enfans.

Il y a quantité de Bois marqueté, & propre à faire de beaux Ouvrages de Menuiserie. Le Bois de teinture Les Bois.

y croît auſſi en abondance, & l'on fait de l'un & de l'autre un aſſez bon commerce.

On y recueille de la Caſſe en abondance, & l'on y trouve une ſorte de baume qui eſt excellent pour les plaies nouvellement faites.

Le Ris. Le Ris y vient très bien, & préſentement on en recueille beaucoup. Il y a du Cacao, un peu de Rocou & de la Vanille.

Le Café. Les Cafés qu'on y a plantés ont très bien réuſſi ; il eſt auſſi bon que celui du Levant ; les habitans en recueillent non-ſeulement pour leur conſommation, mais en envoyent beaucoup en Europe.

Fruits. Les Orangers, Limoniers, Citronniers, les Melons d'eau & muſqués y croiſſent parfaitement bien ; auſſi tire-t-on du Pays de petits Citrons & de petites Oranges confites. Les vignes qu'on y a tranſporté donnent de fort bons raiſins.

Climat. Le Climat eſt à-peu-près le même que celui de la Guyane Eſpagnole, dont nous avons parlé ci-devant. Depuis la fin de Novembre juſqu'au mois de Juillet, la chaleur y eſt tempérée ; parceque dans ce tems-là il y a beaucoup de nuages qui moderent la grande ardeur du Soleil, & qui donnent des pluies fréquentes & abondantes ; ce qui, joint à un vent de Nord-Eſt, qui regne alors continuellement, rafraîchit un peu l'air. Mais pendant le reſte de l'année la chaleur y eſt exceſſive, ſur-tout lorſqu'il ne tombe pas de pluie. Les jours & les nuits ſont preſqu'égaux pendant toute l'année, & le Soleil ſe leve & ſe couche toujours à ſix heures, ou une demi-heure plutôt ou plus tard. Le Pays voiſin de la Mer eſt bas, marécageux

sont encore des animaux remarquables. Le Marmazet est un assez joli animal, plus petit qu'un Singe, mais qui le surpasse extrêmement en agilité. Le Queto est une espece de singe, grand & fort, de couleur noire, ayant la queue fort longue, la face rouge; le poil lui couvre le front, & il a un cri fort éclatant. Le Cuscari est noir, plus petit que le Marmazet, & a la figure d'un Lion. Le Luyart, ou Paresseux, est ainsi nommé à cause de la lenteur avec laquelle il marche, sans que rien puisse le faire aller plus vîte qu'à son ordinaire. Il lui faut un jour entier pour monter sur un arbre, & n'en descend qu'après avoir mangé tout ce qui sert à sa nourriture. Cet animal est un peu plus grand qu'une Guenon, & a une peau de toutes sortes de couleurs; son cri est désagréable. C'est le même animal que les Espagnols appellent *Perico-Ligero*, ou *Pierrot-Coureur*, dont nous avons parlé page 61. Le Luyart.

La plus grande incommodité du pays de Surinam, c'est qu'il y a beaucoup d'animaux rampans & d'insectes vénimeux, ce qui provient de la grande chaleur & du trop petit nombre d'habitans. On y trouve des Serpens en grand nombre & de différentes sortes. Il y en a qui ont trente pieds de longueur, & qui sont gros à proportion; mais ils ne sont point venimeux ni méchans quand ils n'ont pas faim. Ce sont proprement des Serpens d'eau qui viennent quelquefois paître à terre. Il y en a de plus petits, qui sont en plus grand nombre & très venimeux. D'autres ont une peau couverte d'écailles de différentes couleurs vives, sous lesquelles est un venin mortel. Enfin il y en a qui ont la peau bourgeonnée, avec une queue Les Insectes.

fourchue & des défenſes au haut de la gueule de la longueur de deux pouces. Il y a tout lieu de croire que toutes les eſpeces de Serpent, dont nous avons parlé dans le Chapitre de la Guyane Eſpagnole, ſe trouvent auſſi dans la Guyane Hollandoiſe, mais dans les lieux déſerts & éloignés des habitations.

Il y a auſſi quelques Crocodiles ou Caymans dans les Rivieres ; mais ils ne ſont pas fort gros, ni en grande quantité.

Le Scorpion. Le Scorpion noir reſſemble à un écreviſſe ; il ſe cache ſous du bois ſec & dans le bled ; ſon aiguillon eſt dans la queue. Celui qui en eſt piqué ſent pendant quelques heures des douleurs exceſſives, mais il n'en meurt pas. Le remede ordinaire eſt de l'écraſer & de l'appliquer ſur la bleſſure.

Les Chauves-ſouris. Les Chauve-ſouris ſont des animaux nuiſibles aux hommes & aux bêtes ; elles ſucent le ſang ſans qu'on le ſente, que quand il eſt trop tard. Elles paroiſſent en volant de la groſſeur d'un pigeon. Nous en avons parlé page 63.

Il n'y a pas de Pays où l'on voie une ſi grande quantité de Grenouilles que dans celui-ci. Quand il a plu, la campagne en eſt couverte, & elles viennent juſques dans les maiſons. Leur cri eſt plus fort & plus déſagréable qu'en Europe.

Les Fourmis ſont les inſectes qui cauſent le plus de dommage aux habitans ; & les terres ſablonneuſes ſur-tout en ſont ravagées.

Les Moskytes ſont une ſorte de moucherons extrêmement incommodes, dont la piquûre cauſe de groſſes puſtules. On en eſt plus tourmenté dans les

Fleurs de Bananas
Bananier
Figuier
Rameau de Cottonier
Régime de Bananes ou Plantains
Gousse ouverte de Coton

avant qu'il soit tout-à-fait mûr : on le fait bouillir ou rôtir, & on en fait une espece de pain ; voyez ci-devant page 49 le Platane, qui est le même vraisemblablement.

Entre les diverses sortes de fruits que le Pays produit naturellement, on remarque principalement les Semerrimars, les Guavers & les Pommes de Pin. Les Semerrimars croissent sur un arbre de hauteur assez raisonnable, & ressemblent assez aux pêches ; en dehors ils sont cotonneux ; mais on ne peut les manger que quand ils sont pourris, & alors ils ont le goût de Cotignac. Fruits du Pays

Le Guavers est aussi gros qu'une Nesle ; il est jaune & rempli de petits grains ; c'est un fruit fort délicat, & qui a le même goût que les groseilles ; il croît dans les prairies. Le Guavers

La Pomme de Pin est le meilleur de tous les fruits ; pour l'ordinaire elle a un pied de long & huit pouces de grosseur ; en dehors elle est verte & marquetée ; en dedans, jaune, pleine de jus renfermé dans de petites cellules en forme de rayons de miel, & la tête est ornée d'une couronne de feuilles ; ce fruit croît sur un arbrisseau de la hauteur d'environ quatre pieds, & sa tige sort de la racine de la même maniere que celle d'un artichaud ; on en coupe la tête, qu'on replante, & qui produit un nouveau fruit au bout de dix mois. Pomme de Pin.

Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, &c.

Les Animaux de la Guyane Hollandoise sont les mêmes à-peu-près que ceux de la Guyane Espagnole,

On remarque que la chair des bêtes qu'on y éleve n'y eſt pas auſſi bonne qu'en Europe : elle eſt pour l'ordinaire molaſſe & peu appétiſſante, ce qui vient de la grande chaleur & de la grande humidité du Pays. Il en faut excepter la chair du Cochon, qui y eſt excellente.

Le Poiſſon y eſt très bon, & toutes les Rivieres ſont fort poiſſonneuſes; mais les pluies continuelles & les inondations ne permettent pas qu'on en prenne en quantité. Pour remédier à ce défaut, on fait venir de la chair & du poiſſon ſalés de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie & de Hollande.

Dans certaines ſaiſons de l'année, on prend ſur les bords de la Mer des Tortues qui peſent deux ou trois cens livres, & dont la chair & les œufs ſont une aſſez bonne nourriture, quoique d'une dure digeſtion, ſur-tout quand elle eſt ſalée.

On y voit toutes ſortes d'oiſeaux, qui font des cris déſagréables, mais qui ſont très bons à manger. Il y a entr'autres une grande quantité de Canards, de Sercelles, de Pluviers, de Bécaſſes, de Faiſans, de Perdrix & autres ſortes d'eſpeces d'Oiſeaux, qui ne reſſemblent point à ceux d'Europe, & dont on ne fait aucun uſage. Les Perroquets ſur-tout y ſont extrêmement communs.

Différent Gibier. Il y a beaucoup de Cerfs, de Liévres, de Lapins, d'Armadilles, de Cochons, de Mierenbeers, de Buffles, de Tigres, auſſi-bien que des Singes de diverſes eſpeces, & autres Animaux qui ſe logent ſur les arbres.

Les Cerfs ſont à-peu-près comme ceux d'Europe, & bons à manger.

Les Liévres reſſemblent à des Cochons de lait, excepté la gueule, qui eſt celle d'un Liévre; ils ont le poil brun, doux & marqueté de blanc, & ſont fort bons à manger.

Les Lapins ont le poil rouge, ſont plus petits que les Liévres, mais ne ſont pas ſi bons.

Les Armadilles ont une tête de Cochon, la gueule petite & ſans dents, les pattes courtes, avec trois grifes: ils ſont armés d'écaille, excepté la tête & le ventre. Il y en a qui peſent juſqu'à quatre-vingts livres, & ce ſeroit un très bon manger, s'ils ne ſentoient trop le muſc. L'Armadille.

Le Palkira & le Pinko ſont deux eſpeces de Cochons, le premier eſt de couleur griſe, & a le nombril ſur le dos. Il n'eſt pas trop bon à manger; on en a parlé ci-devant page 58. Le ſecond n'eſt pas ſi gros qu'un de nos Cochons, mais il eſt auſſi bon. Le Palkira.

Le Mierenbeer (1) eſt de la grandeur d'un Cochon ordinaire, d'une couleur griſâtre, avec une queue longue & velue, comme d'un Renard ou d'un Ecureuil, dont il ſe couvre tout le corps en tems de pluie. Il a la tête petite, mais ſon muſeau a bien un pied de longueur depuis les yeux. Il n'a pas de dents, ſa langue eſt longue & étroite, & il peut l'étendre juſqu'à la longueur d'un pied. Il la fourre dans les fourmilliéres pour en tirer les fourmis, qui ſont ſa nourriture ordinaire. Ses grifes de devant ſont très fortes & peuvent bleſſer dangereuſement; mais comme il marche lentement, on peut l'éviter aiſément; ſa chair n'eſt Le Mierenbeer.

(1) C'eſt le même animal que les Eſpagnols appellent Oſſo Herpiguero, dont on a parlé page 60.

pas des meilleures, cependant on peut en manger dans le besoin.

Le Bufle. Le Bufle est aussi gros qu'un jeune bœuf de deux ans, & la chair en est presqu'aussi bonne.

Il y a trois sortes de Tigres, des noirs, des marquetés & des rouges. Les premiers sont plus dangereux que les autres ; mais ils paroissent rarement dans les lieux habités. Les marquetés sont plutôt des Léopards que des Tigres, & causent de grands dommages aux habitans, car ils enlevent les bestiaux & la volaille, & sautent au-dessus d'une muraille de cinq ou six pieds de hauteur, sans lâcher leur proie. Les rouges ne sont pas en si grande quantité, ni aussi dangereux que les autres.

Les Tortues de terre. On trouve dans les bois une grande quantité de Tortues de terre, qui sont les trois quarts moins grosses que celles de la Mer. L'écaille en est si dure, qu'une charette peut passer sur leur dos sans les écraser : cependant on les brise à grands coups de hache, & les Tigres en savent tirer la chair, en les renversant. Les habitans en gardent un certain nombre dans des étables, pour s'en servir en cas de besoin, & la chair en est assez bonne.

Il y a aussi dans les bois des Porcs-épics qui sont plus gros qu'en Europe, & dont les piquans sont blancs & noirs.

Les Singes, &c. Les Singes & les Guenons fourmillent dans les bois, & font des cris si épouvantables à une certaine heure du jour & de la nuit, qu'on peut les entendre à deux lieues de distance.

Le Marmazet, le Queto, le Cuscari & le Luyart

marécageux & rempli de bois & de broſſailles ; mais à trente lieues avant dans les terres il eſt montagneux, & entrecoupé de grandes plaines, ſemées de pluſieurs beaux bouquets de bois & boſquets naturels, dont les arbres ſont verds toute l'année. On en trouve qui portent des fleurs & des fruits en même tems ; la plûpart répandent une odeur agréable, qui embaume tous les environs.

Ce Pays en général n'eſt pas mal ſain, ſur-tout pour ceux qui ne font pas d'excès ; on a remarqué qu'il convient mieux aux perſonnes âgées qu'aux jeunes gens.

Les maladies qui y regnent le plus ſont les fievres de toute eſpece, le jawes & l'hydropiſie, qu'on nomme la Maladie du Pays. Le Jawes reſſemble beaucoup à cette maladie trop connue aujourd'hui dans l'Europe ; on la gagne très aiſément avec les Indiennes, qui en ſont preſque toutes attaquées. Maladies.

Les Indiens de la Guyane Hollandoiſe font leur principale nourriture de quatre ſortes de Racines, qu'ils cultivent, & qui y viennent très bien ; on les nomme James, Caſſane, Bananes & Plantins. Nourriture.

Le James eſt une racine qui pouſſe une tige peu élevée, dont les fleurs reſſemblent à celles du houblon ; elle mûrit dans l'eſpace de huit mois, & pour la manger on la fait bouillir ou rôtir. Le James.

La Caſſave eſt une racine de la groſſeur de la jambe d'un homme, qui produit un arbre ou tige de huit pieds de hauteur ; quand cette tige a cru pendant une année, on arrache la racine, l'on en ſépare la tige, que l'on coupe par morceaux & qu'on replante, & La Caſſave.

chaque morceau produit une nouvelle racine. Pour en faire usage, il faut ratisser cette racine, & en exprimer tout le suc, qui est un venin ; ensuite on la fait sécher, on la broie ou on la pile, pour en faire une espece de farine grossiere, de laquelle on fait des gateaux fort minces, qu'on cuit sur des pierres chaudes. Cette sorte de pain est bon quand il est frais, mais il ne vaut guére quand il a passé un jour. Les Indiens font de cette racine, ainsi préparée, diverses sortes de boissons, dont l'une entr'autres, que l'on appelle *Perriave*, est bonne, & ressemble assez à de la bierre forte. On a vû ci-devant page 56, la maniere dont les Indiens de la Guyane Espagnole préparoient la Cassave.

Les Bananes. Les Bananes sont des racines qui poussent un jet qui ressemble à un roseau, & qui n'a point de branches, qu'on appelle Bananier. Cette tige jette de grandes feuilles, qui d'abord sont roulées ; mais se développant dans la suite, & formant une espece de couronne à son sommet. Les fleurs & les fruits sont en grapes, & enfermés dans une gaîne comme au Palmier. La tige meurt après avoir donné son fruit. Le fruit est délicat ; on dit qu'il ne fait jamais de mal, quelque quantité qu'on en mange. La racine, écrasée & bouillie, est fort bonne, & les Indiens en font grand usage. On prétend que, bouillie dans du lait, elle est un remede excellent pour abattre les vertiges.

Le Plantin. Le Plantin est le fruit d'un arbre qui n'est mûr qu'au bout d'une année, & qui est plus gros qu'une feve. Il y en a quarante ou cinquante à une touffe ; mais l'arbre n'en porte qu'une. On cueille ce fruit

terreins bas & vers la Mer, que dans les endroits élevés. Il y en a de différentes especes, voyez ci-devant page 75.

Description particuliere de quelques Insectes & Plantes de Surinam.

Le détail que j'ai cru devoir inférer ici est extrait du Recueil des Insectes de Surinam, publié en 1726 à la Haye, chez Pierre Gosse, contenant soixante-douze planches, dessinées par une jeune Allemande, nommée Marie-Sibille Merian, de Francfort sur le Mein, qui fit exprès en 1699 le voyage de cette Colonie Hollandoise. L'Ouvrage est aujourd'hui fort rare, & on n'en trouve plus d'Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le Kaberlaque. Le Kaberlaque est un insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulierement l'Anana.

Ce petit animal jette sa semence en monceaux, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorsque leurs œufs sont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette espece de coque, sortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des fourmis. Ils entrent aisément par les fentes & les serrures dans les Coffres & les Armoires, où ils détruisent tout. Ils deviennent ensuite plus grands; leur couleur est un brun grisâtre: alors leur peau se fendant sur le dos, il en sort un Kaberlaque blanc, & aîlé, mol & la dépouille reste vuide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre espece de Kaberlaque, qui porte ses œufs sous le ventre dans un petit sac brun ; mais si l'on touche l'animal, il quitte ce sac pour se sauver avec plus de légereté. Les transformations des petits qui en sortent ne sont pas différentes de celles des autres.

Insectes & Plantes de Surinam.

On trouve sur l'Anana une Chenille curieuse, qui se change en féve au bout de dix jours, & huit jours après, en beau papillon.

On trouve sur la couronne du même fruit un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite féve. C'est le même ver qui mange, qui digere la Cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Vyloe Papillon nocturne.

Sur un petit fruit qui se nomme Zursack à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs, dont la mouelle est blanche, & qui croît sur une plante rameuse ; on trouve une belle Chenille verte, qui se transforme en féve brune, d'où sort un papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon nocturne. Les Papillons de cette espece ont une double trompe, qu'ils disposent tellement pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un seul tuyau. Après avoir trait leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit ; ils sont vigoureux, & vivent long-tems. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussiere fine qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celles d'une poule tigrée. Leur corps est velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil jusques sous

les yeux. Leur trompe reſſemble à la gorge d'un Canard, ou d'une Oie; leurs pieds & leurs cornes ſont d'une grande beauté.

Chenilles brunes. La plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'eſpece de pain qui ſe nomme Caſſave, nourrit ſur ſes feuilles une Chenille brune, qui, ſe changeant en féve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs où l'on cultive cette plante en ſont pour l'ordinaire remplis. On y trouve auſſi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravage, & qui eſt admirablement tacheté de noir & de blanc, & d'orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille ſouvent autour de la tige des mêmes plantes.

Chenilles de Maccai. Sur le Chardon, qui ſe nomme Maccai, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même plante eſt le ſiege d'une autre eſpece de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre, & s'attachant tête à queue, elles forment ainſi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle en en arrachant quelques-unes, elles ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les Papillons qui en ſortent ſont auſſi nocturnes. En conſidérant auſſi ces deux eſpeces avec un miſerocope, leur peau paroît reſſembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paroiſſent des épis d'orge. Mademoiſelle Merian obſerva que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons tranſparens ont des écailles.

Obſervation curieuſe ſur les Papillons.

Les Ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût ; mais leurs fleurs, qui ſont blanches & rouges, nourriſſent deux Chenilles jaunes. L'une, dont Mademoiſelle de Merian vit la transformation, s'étant changée en féve verte, devint un grand & beau Papillon.

Chenilles de Jaſmin des Indes, & beauté du Papillon.

Le Jaſmin des Indes nourrit de ſes feuilles une Chenille couronnée, qui devient un beau Papillon ondé. Il a ſix taches blanches au-dehors, bien rangées ſur les deux aîles, qui ſont rouges & noires par-deſſous. Cet inſecte, examiné avec le microſcope, eſt d'une ſi grande beauté, qu'il parût impoſſible à l'Auteur d'en donner une deſcription complette.

Cotonier de Surinam.

Le Cotonier de Surinam croît ſi vîte, que ſix mois après avoir été ſemé, c'eſt un arbre de la grandeur du Coignaſſier d'Europe. Ses feuilles vertes ſont un excellent vulnéraire. Il porte deux ſortes de feuilles, les unes rouges, les autres d'un jaune de ſoufre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des autres jaunes. A la fleur ſuccede un bouton qui groſſit, & qui, étant de couleur brune dans ſa maturité, ſe fend & montre ce qu'il renferme. C'eſt un coton d'un beau blanc, compoſé de trois parties, dont chacune contient une ſemence noire, à laquelle il eſt attaché. On le file pour en faire de la toile.

Ses Chenilles.

Cet arbre nourrit deux ſortes de Chenilles ; l'une noire, d'où ſort néanmoins un Papillon de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre, qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux

Serpens marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ſes aîles, on voit de petites puſtules, dont les couleurs ſont admirables. Ce ſont de petites toufes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes : ſes cornes paroiſſent deux petits Serpens noirs.

Un arbre de Surinam, qui ſe nomme Paliſſade, (Paliſſaden boom) & qui ſert à la conſtruction des Cabannes Indiennes, porte des fleurs jaunes, ſi épaiſſes & ſi peſantes, que la branche, courbée ſous leur poids, ſe releve lorſqu'elles ſont tombées. Les gouſſes qui contiennent la ſemence forment comme un balai de bouleau, & ſervent effectivement à balayer. Elles ſont remplies d'une graine qui reſſemble au Millet pour la figure & la groſſeur. C'eſt ſur cet arbre qu'on voit trois fois l'année une eſpece de Chenilles jaunes, rayées de noir, & comme armées de ſix pointes. Lorſqu'elles ſont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'Orange, avec une tache noire & ronde ſur chaque diviſion. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais quelques jours après elles prennent encore une nouvelle peau, & leurs pointes diſparoiſſant alors, elles ſe transforment en féves, qui deviennent enfin de très beaux Papillons nocturnes. Arbre nommé Paliſſade.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne ſe transforme en féve qu'après avoir changé de peau.

Prunier de Surinam. Le Prunier de Surinam devient auſſi haut que le Noyer l'eſt ordinairement en Europe, & d'une épaiſſeur proportionnée. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grapes. On obſerve comme un effet aſſez ſingulier qu'il excite une ſueur dont la couleur tire ſur le roux, qui eſt auſſi la ſienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve ſont vertes; elles ſont d'ailleurs toutes heriſſées de pointes; elles ſont auſſi d'une pareſſe ſinguliere; elles ſont ſi voraces qu'elles ne ceſſent de manger. Il en ſort des Papillons bleus.

Chenille du Melon d'eau. Le Melon d'eau, dont la chair eſt brillante comme le ſucre à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & ſain, eſt la réſidence d'une groſſe Chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes ſont couvertes d'une peau gluante, comme celles d'un limaçon. Il en ſort un laid Papillon nocturne.

Pomme & Chenille du Caſchou. L'arbre nommé Caſchou produit une pomme du même nom. On en diſtingue deux ſortes: l'une, dont la fleur eſt blanche & le fruit jaune; l'autre, dont les fleurs & les fruits ſont rouges; mais leurs feuilles ſont vertes & ſe reſſemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & aſtringentes, ne ſont pas mauvaiſes à cuire. Une excreſcence qu'elles ont en forme de rognon, eſt proprement ce que l'on nomme Caſchou; elle eſt d'un âcreté ſi mordante qu'elle peut ſervir de cautere; cependant on l'emploie, grillée, contre la dyſſenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des châtaignes. Les fleurs croiſſent comme une couronne autour des branches. De deux

sortes de Chenilles, qui se nourrissent des feuilles de cet arbre, Mademoiselle Merian vit un beau Papillon transparent, & un Papillon nocturne, de couleur de bois.

Chenilles guerrieres des Limoniers.

Rien n'est si curieux que de voir les Chenilles brunes à taches blanches, qui se trouvent sur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croissent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits limons qui se mangent avec toutes sortes de mets. Les feuilles n'ont en grandeur que la moitié des Citronniers ordinaires, & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuse. Mais on voit avec grand étonnement les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux sur les feuilles, pousser de leurs têtes deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en féves brunes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits Insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les Limoniers, se transforment en escarbots blancs ou noirs.

Guayave. Animaux qui se trouvent sur cette Plante.

La plante de la Guayave est un réceptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une espece de petits oiseaux que les Hollandois ont nommés Colobritgens. Autrefois ces oiseaux servoient de nourriture aux Prêtres du Pays, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre chose.

La description qu'on en donne ne paroît convenir qu'aux Colibris. Ils pondent quatre œufs comme les autres oiseaux, & les couvent: ils volent avec rapidité;

ils sucent le miel des fleurs, en étendant leurs aîles dessous ; ils s'arrêtent dans l'air sans faire le moindre mouvement ; ils sont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Araignées monstrueuses, & leur nourriture.

On trouve sur la Guayave plusieurs grosses Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons des Chenilles. Elles sont couvertes de poil. Elles sont armées de dents aiguës, dont la morsure est accompagnée d'une certaine humidité, qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & sucent leur sang. Elles se nourrissent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement sur les arbres, parcequ'ayant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté, & deux de l'autre, il leur est impossible de les éviter. Elles changent de peau comme les Chenilles ; cependant Mademoiselle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre espece d'Araignées plus petites, portent leurs œufs sous le ventre, dans une espece de croute où elles font leurs petits. Elles ont aussi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Fourmis de Surinam, & leurs admirables propriétés.

Il se trouve à Surinam des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent dans une seule nuit dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes, qui coupent l'une sur l'autre comme des ciseaux, & dont elles se servent pour couper les feuilles, qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des légions d'autres Fourmis se jettent sur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs jeunes, qui ne sont encore que de petits vers ; car les Fourmis aîlées

aîlées jettent leur ſemence comme les Moucherons. Il en ſort une eſpece de vers ou de mouches, dont on diſtingue deux ſortes : les unes s'enveloppent d'un cocon, & les autres, en plus grand nombre, ſe changent en petites feves. Quelques-uns nomment mal-à-propos ces petites feves des œufs de Fourmis, mais ils ſe trompent ; les œufs ſont beaucoup plus petits. On nourrit à Surinam les poules de feves, dont elles s'engraiſſent plus que d'orge ou d'avoine. Les Fourmis ſortent de ces feves, elles changent de peau ; il leur croît des aîles ; & c'eſt de ces mêmes Fourmis que viennent les œufs, d'où ſortent les vers qu'elles nourriſſent avec tant de ſoin. Dans une Région ſi chaude, elles ne ſont pas obligées de faire de proviſions d'hiver ; mais elles font dans la terre des caves, qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel elles ne trouvent point de paſſage, elles ſavent ſe faire des ponts. La premiere ſe met au bord de ce lieu, ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré de ſes dents ; une ſeconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & des autres ſucceſſivement. Dans cette ſituation elles ſe laiſſent emporter au gré du vent, juſqu'à ce que la derniere ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moyen de s'attacher : alors cette chaîne ſert de pont à toutes les autres. Ces Fourmis ſont toujours en guerre avec les Araignées, & tous les Inſectes du Pays. Elles ſortent de leurs cavernes une fois tous les ans, en eſſeins innombrables, qui s'introduiſent dans les

édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les autres Insectes, & les sucent. Lorsqu'elles surprennent une grosse Araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans même d'une maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que leur incommodité ; car on ne dit point qu'elles attaquent les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs cavernes.

Chenilles de la Guayave.

Les Chenilles des Guayaves sont de différentes couleurs. On en voit de blanches, rayées de noir, & qui ont de chaque côté cinquante grains d'une sorte de corail rouge & brillant, qu'on pourroit prendre pour des yeux. Cette sorte de Chenille file fort vîte un gros cocon, qu'elle pend à une branche, & se change en feve, de laquelle il sort un Papillon nocturne, rayé de noir & de blanc. Des feves d'une Chenille verte, il sort des Papillons transparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même plante produisent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui, dans l'espace de dix jours, se changent en très belles mouches vertes.

Arbre qui donne la gomme Gutte.

Dans une plantation de M. de Sommelsdyk, nommée la Providence, on trouva un arbre de Gomme Gutte, qui ressembloit aux bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande Chenille, rayée de verd & de noir, qu'on prit sur une branche, & qui produisit un des plus beaux Papillons qu'on puisse voir ; avant que la Chenille se fût transformée en feve, le

verd s'étoit changé en rouge, auſſi-tôt qu'elle eût acquis ſa juſte grandeur.

Une Chenille verte, trouvée ſur le Marquias, plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit eſt jaune, & dont les fleurs ſont celles qu'on a nommées Fleurs de la Paſſion, s'étoit fait dans une fleur même un petit domicile fort curieux, compoſé de pluſieurs petits tuyaux, raſſemblés ſur de petits morceaux de bois creux. L'inſecte parcourant cette cabane, qui étoit diviſée en pluſieurs petits compartimens, regardoit ce qui ſe paſſoit dehors, tantôt par un de ſes tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en feve, il ſe transforme en un petit animal, tacheté de rouge & de brun : d'une autre Chenille, il ſortit un petit Papillon ; & d'une autre encore, une mouche tachetée, qui avoit les pattes délicates.

Chenille du Lys rouge.

On trouve ſur la feuille d'un Lys rouge, qui croît ſans culture, une Chenille couverte de poils auſſi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de petites taches bleues, environnées d'un cercle jaune ; & les feuilles vertes du Lys ſont ſa nourriture. Le cocon qu'elle ſe file eſt de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & ſe change en feve brune, d'où il ſort un beau Papillon nocturne, qui a le deſſus des aîles d'un brun clair, & le deſſous couleur d'orange, avec un mêlange de taches noires. Un autre, trouvée dans des herbes, près du même Lys, étoit rouge, rayée de verd & de blanc ; & d'elle ſortit une mouche blanche & noire.

Chenille de la Baccove.

La Baccove, eſpece de Banane, dont la chair eſt plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont

le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en feves couleur de bois, qui ont sur chaque feve deux taches argentées. Il en sort de très beaux Papillons, dont les deux aîles supérieures sont en dessous, de couleur d'ochre clair, & les deux autres d'un beau bleu : le dessus en est rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme en Hollandois le petit Atlas.

Escarbots. Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, on a trouvé de petits vers couleur d'orange, dont la tête & la queue étoient noires, & qui se nourrissoient de cette racine. Peu après ils se transformerent en escarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, on trouva une espece de vers, qui étoient renfermés dans du bois pourri, qui se transformerent peu-à-peu & visiblement, en escarbots ; mais ils conserverent sous le ventre quelque chose du ver. On observa que ce sont les dents de ces vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Escarbot. Que les aîles qui couvrent le corps sont d'abord de couleur d'Ochre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent, & de leurs œufs naissent les vers, dont ils se forment.

Chenilles de la Vanille. Les Chenilles de la Vanille, & celles du Cacotier, sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes, rayées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Safran, avec des taches argentées. Celles du Cacotier sont noires, rayées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en sort

des Papillons nocturnes, blancs, rayés, & tachetés de noir.

La Pomme, nommée Pomme de Sodome, croît sur un arbre d'une aune & demie ou deux de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette plante est brune, rayée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige un ver couleur d'orange, d'où il sort de belles Sauterelles. Pomme de Sodome.

Sur les gros Citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très rare, qui est tout-à-fait différent des Chenilles ; il se nourrit des feuilles de l'arbre sur lequel il se colle, comme un Limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet animal est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois sur le fruit une sorte d'Escarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, qu'on regarde comme un insecte fort rare. Deux Insectes très rares.

L'arbre qui porte le fruit nommé Pompelmous, espece de pomme moins dure que l'Orange, mais moins aigre que le Citron, a des Chenilles vertes, à têtes bleues, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort de leurs feves de beaux Papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir, si l'on n'a soin d'en élever les Chenilles. Pompelmous.

On admire dans les Chenilles noires & tachetées Chenilles des Palma-Christi.

de jaune, qui se trouvent sur le Palma-Christi, la propriété qu'elles ont de s'enfermer comme les Indiens, dans une espece de hamacks, dont elles ne sortent presque jamais entierement lorsqu'elles changent de place pour chercher leur nourriture : elles portent avec elles, à la maniere des Limaçons, ces petites cabanes qu'elles font de feuilles seches, & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles se transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Rose des Caraïbes. Une Rose, transportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, & qui a la propriété d'être blanche le matin lorsqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches, tachetées de brun, qui produisent des Papillons de deux sortes, l'une noire & jaune, & l'autre d'un verd brun par-dessous, & tachetée par-dessus de jaune, de bleu & de rouge.

Chenilles de Slaperties. C'est moins pour les Chenilles de Slaperties, ou Dormeur, que pour la singularité de cette plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles passent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles se joignent deux à deux, tellement appliquées l'une sur l'autre, qu'elles paroissent n'en faire qu'une dans une espece de sommeil. Cette plante a les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure, & croît à la hauteur de six pieds : elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naissent des cosses longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine est blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur est verte, rayée de couleur de rose,

armée de deux petites cornes, & ſes Papillons ſont d'un brun orné de jaune.

Les Figues & le Raiſin à Surinam, ſont les mêmes qu'en Europe. Le Raiſin rouge, blanc & bleu y croît ſi volontiers, qu'un ſep, coupé & mis en terre, y porte, ſix mois après, des Raiſins murs ; & que ſi on en plantoit ainſi tous les mois, on auroit du Raiſin toute l'année, avec un peu d'application à cultiver la Vigne ; loin qu'il fût néceſſaire de porter du vin à cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande. Les Chenilles des Figuiers changent de couleur avant leur transformation ; de vertes, rayées de jaune, elles deviennent couleur d'Orange, avec des raies rouges ; la tête & la queue noires. Leur feve eſt de couleur de roſe ſeche : il en ſort un Papillon brun, mais de la premiere beauté. Sur la Vigne, les Chenilles ſont brunes, agréablement tachetées de blanc. Elles rampent fort vîte, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pellicule blanche comme le cryſtal, qui s'éleve & s'abaiſſe lorſque l'inſecte reſpire. Sa transformation en feve ſe fait dans une feuille de vigne admirablement repliée. Le Papillon eſt nocturne, verd, avec le bout des aîles rouge & bleu.

Chenilles des figues & du raiſin.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs reſſemblent à celles du Pêcher par la couleur, & qui porte des fruits verts & ronds, attachés ſucceſſivement les uns les autres, comme des grains de Chapelets, au nombre de ſept ou huit ; nourrit une eſpece de Chenilles qui n'eſt pas moins ſinguliere. Elle eſt rouge,

Plantes & Chenilles fort ſinguliers.

tachetée de brun. On en trouve auſſi ſur les Palmiers qui portent le coco. Ces Chenilles filent un ſac jaune, épais & fort, d'une demi-aune de long, qui ſe remplit de Chenilles & de leurs dépouilles. Cette multitude d'inſectes reſte le jour dans le ſac, & en ſort la nuit pour chercher nourriture. Les Papillons qu'ils produiſent ſont jaunes, tachetés de brun.

Autres transformations.

Sur une autre Plante, auſſi peu commune que celle qui précede, & qui porte une fleur ſemblable à celle de la Tubéreuſe; on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & de blanc, de petites bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorſqu'elles l'ont quitté, & qui ſe nourriſſent de certains poux verds. Elles ſe font un cocon de cette peau, d'où ſortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produiſent des Papillons bruns & blancs, qui ont ſur les aîles de derriere quatre taches couleur d'Orange.

Vigueur & beauté des Chenilles d'une eſpece de Ricin.

L'Althea, qui ſe nomme Okkerum à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux ſortes de fleurs; les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de roſe; & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produiſent des Papillons rougeâtres; on trouve ſur ſes feuilles une petite bête blanche, tachetée de noir, qui ſe change en un petit animal aîlé; mais qui ne fait que ſauter pour éviter qu'on le touche.

Une eſpece de Ricin, qui croît de la hauteur de huit pieds, dont les fleurs ſont d'un rouge obſcur, les feuilles vertes & bordées d'une ſorte de frange, dont chacune eſt terminée par un petit nœud; nourrit une

une très curieuse Chenille. Elle est pleine de vigueur, &, quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens; mais, lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau verte, elle est rouge un jour entier; &, dès le lendemain, elle se trouve transformée en une feve couleur de rôse seche, à laquelle il reste une trompe: mais ce qui est nouveau, c'est que cette feve, qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart d'heure. Enfin six jours après il en sort un grand Papillon, dont le corps est orné de six taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & six pieds. Il est noir & merveilleusement tacheté. Sa trompe consiste en deux tuyaux qu'il fait joindre ensemble, pour n'en former qu'une, dont il suce le miel des fleurs. Ensuite il la roule, & la cache si bien sous sa tête entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond sont blancs, & en un nombre assez considérable.

Arbre aux Boîtes de Marmelade.

Sur un arbre que les Hollandois nomment dans leur Langue, l'Arbre aux Boîtes de Marmelade, parceque son fruit, quoique rude, & couvert de poils, renferme une substance moëlleuse, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte; on trouve une Chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de Page de la Reine. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrefcences, dures, couvertes de petites cornes rondes,

qui sont employées communément dans les maladies qui attaquent le poumon.

Papillon nommé Page de la Reine.

Sur un arbre, dont les Indiens tirent leur plus fameuse peinture ; c'est le Rocou, grand arbre qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers d'Europe. En tombant, elles font place à des cosses longues & rondes, comme l'écorce de la Châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache & se précipite au fond ; on verse doucement l'eau, & prenant la couleur qui demeure séparée, on la fait secher ; les Indiens l'emploient à se peindre. Sur les feuilles de l'arbre dont on tire le Roucou, il y a des Chenilles qui sont brunes, rayées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation sont dures & velues ; les Papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

Fleur ou Crête de Paon qui fait accoucher les femmes.

La plante qu'on nomme fleur ou crête de Paon, est célebrée par la vertu qu'on attribue à sa graine, de faire accoucher sur-le-champ les femmes en travail. Les Indiennes, esclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des enfans, qui ne naîtront que pour être aussi malheureux qu'elles. La Chenille de cette plante est verte, la feve brune, & le Papillon couleur de cendre.

Retraite des Serpens & des Lézards.

Une espece de Jasmin d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des Serpens & des Lézards ; & sur-tout de l'Iguana. C'est une chose

admirable que la maniere dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles qui se nourrissent des feuilles sont vertes, leur feve est rayée de brun & de noir. Leur Papillon, qui est nocturne, a les aîles de dessus jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

Tabrouba, & ses effets.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd nommé Tabrouba, qui croît sur un grand arbre du même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre, & servent de nourriture aux Singes. La chûte des fleurs laisse un chapiteau, d'où croît insensiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture dont les Indiens se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits vers fort incommodes, que ce suc tue. La Chenille du Trabrouba est jaune & noire, couverte de crins séparés en petits tas, comme une brosse.

Ver de Palmier qui se mange.

Le ver de Palmier, ainsi nommé parcequ'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc dont il mange la moëlle. Il n'est pas plus grand d'abord que les mites du fromage, mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange pilé. Les Indiens le regardent comme un mets très délicat.

Il sort de ce ver un Escarbot noir, que les Hollandois nomment dans leur Langue, Mere des vers de Palmiers.

Escarbots & mouches d'especes singulieres.

Sur un Grenadier, arbre qui croît de tous côtés à Surinam, on a trouvé une espece d'Escarbots, naturellement lents & paresseux, & par conséquent faciles à prendre. Ils ont par-devant sous la tête une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur les fleurs, pour en sucer le miel. Leur peau se fend sur le dos, & il en sort des mouches vertes, dont les aîles sont transparentes. On en trouve beaucoup dans ce Pays, dont le vol est si leger, qu'on est long-tems à courir pour en attraper une. Cette espece de Mouches fait un bourdonnement qui ressemble à celui d'une vielle, & qui se fait entendre d'assez loin: aussi les Hollandois lui ont-ils donné le nom de Lierman, qui signifie Vielleur. Elles conservent leur trompe d'Escarbots, leurs pattes, leurs yeux, en un mot, tout leur corps fort par le dos. Les Indiens assurent que de ces Mouches provenoient les Lantarendragers, ou Portes-Lanternes. Ce sont d'autres Mouches du Pays, dont la tête, ou, pour mieux dire, un long capuchon qui la termine, est luisant dans les ténébres. Pendant le jour il est transparent comme une vessie, & rayé de rouge & de verd. La lueur qui en sort pendant la nuit, ressemble si bien à celle d'une lanterne, qu'elle serviroit à lire aisément. Ces Mouches se transforment. Les Indiens la nomment Mere des Portes-Lanternes, comme ils nomment l'Escarbot la Mere de ces Mouches. Au reste, on ne leur donne ces noms que pour distinguer leur figure; car ils

Portes-Lanternes.

rendent tous deux un son pareil à celui d'une vielle, apparemment avec la trompe qui leur est commune, & qu'ils ne perdent pas dans leurs transformations. Insectes & Plantes de Surinam.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos est armé de pointes, se nourrissent sur un arbre nommé Ouikebokie par les Indiens. Sa fleur a de longues fibres. Les capsules, qui portent la semence, forment une cosse longue & recourbée, qui renferme des feves noires, couvertes d'une glue blanche, si agréable au goût, qu'on prend plaisir à la sucer. Les Hollandois donnent à cette espece de légume le nom de feves douces, sans en connoître autrement l'usage. Les Chenilles se transforment en feves, & deviennent quinze jours après un des plus beaux Papillons du monde. Ouikebokie.

Surinam n'a point de Chenilles plus grosses & plus grasses que celles de l'Oranger, qui y croît aussi haut que les plus grands Pommiers d'Europe. Elles sont vertes, avec une raie jaune, sur-tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une espece de corail orangé, environnés de petits poils fort délicats. Le cocon qu'elles se filent, est couleur d'ochre. Il en sort de très beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle est ornée d'une tache, qu'on prendroit pour du talc. Ils volent avec une extrême vîtesse. Le fil de leur cocon est si fort, qu'on en pourroit faire de très bonne soie. Grandeur extraordinaire des Orangers de Surinam.

Il y a à Surinam une espece de Mesliers, auxquels les gens du Pays donnent même ce nom, quoique son fruit contienne un corps blanc, de la forme d'un cœur, & couvert de semences noires. Il a d'ailleurs

sous lui deux feuilles épaisses, couleur de sang, & sous elles cinq autres feuilles verdâtres, ce qui forme ensemble un spectacle fort agréable. Sur cet arbre, on trouve une Chenille jaune, dont le corps est rayé en long, de couleur de rose; les pattes de même couleur, la tête brune, & chaque jointure, armée de quatre pointes noires. Elle se transforme en feve de couleur de bois clair: quinze jours après, il en sort un beau Papillon, qui semble être d'argent bruni, au travers duquel brillent le verd, le bleu & le pourpre: en un mot, d'une beauté que la plume & le pinceau ne peuvent représenter. Chacune de ses aîles a trois taches rondes, d'un jaune oranger, bordées d'un cercle noir; ce cercle est environné d'un autre qui est verd; l'extrêmité des aîles est orangée, avec des raies noires & blanches.

Scorpions d'eau.

Dans un Etang où croissoient des fleurs semblables au Crocus violet, sur une tige d'une aune de hauteur, sans autres feuilles qu'une seule, bleue & tachetée de jaune. Sous chacune des fleurs, on trouve des insectes, que les habitans du Pays nomment Scorpions d'eau, dont il sort un insecte volant fort hideux.

Grenouilles qui ont des oreilles.

On trouve dans quelques étangs des Grenouilles pommelées de verd & de brun, qui ont des oreilles, & une petite boule à l'extrêmité des doigts de chaque patte. Cette seconde propriété est un présent assez singulier de la nature, pour les aider non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces Grenouilles jettent leur semence sur le bord des étangs. Elle n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paroît servir de

nourriture au grain jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours il lui vient une queue, alors il nage dans l'eau. Quelques jours après il lui vient des yeux; ensuite viennent les pattes de derriere, & ensuite les pattes de devant, qui paroissent sortir de la peau. Aussi-tôt que l'animal a ses quatre pattes, sa queue tombe, & se trouve une parfaite Grenouille qui sort de l'eau pour se promener sur terre.

Sur un arbre qu'on prend pour la Malakka-Pela, décrite dans la troisieme partie de l'Hortus Malabaricus, on trouve une Chenille verte qui a six raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde sur chaque jointure, & sur la derniere une corne rouge. En vingt jours il sort de sa feve un Papillon nocturne, qui a six aîles couleur de cendre, marbrées de noir & de blanc. Il a sur le corps dix taches couleur d'Orange; sa tête est armée d'une longue trompe rouge, dont il se sert pour sucer les fleurs.

On trouve sur le même arbre d'autres Chenilles toutes couvertes de poils blancs ou jaunes, qui ont la peau tout-à-fait semblable à celle de l'homme. Elles sont si venimeuses que, pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs. Et quoiqu'elles aient quatre pattes, elles se reposent sur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles se renferment est composé de leurs poils; il en sort de vilaines petites mouches. Chenilles fort venimeuses.

Une autre, trouvée sur l'arbre aux Feves douces, est sujette aux mêmes loix. Elle a des poils jaunes & Leur transformation en mouches.

des crins noirs, dont elle se dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée, & de la forme d'un œuf renfermée dans ce nid : elle s'y transforme d'abord en feve ; trois jours après, en mouches.

Insectes & Plantes de Surinam.

Plusieurs autres de la même espece, après avoir subi les mêmes changemens, deviennent des mouches dont les aîles sont brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Crapaud qui porte ses petits sur son dos

Près d'une Plante aquatique, qui est une sorte de Cresson d'un rouge pâle, & qui se mange fort bien en salade. On trouve une espece de Crapauds, dont la femelle porte ses petits sur le dos. Elle a l'uterus sur le long du dos même, & c'est là que ses embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage à travers sa peau, & sortent les uns après les autres. Les Négres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des Grenouilles ; & celles de derriere, à celles des Canards.

Le grand Atlas & sa beauté.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, on a trouvé, sur une belle fleur rouge, d'un arbre peu commun, dont on ignore le nom & les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit sur chaque jointure trois grains de corail bleu, de chacune desquelles sortoit une plume noire, qui l'enferme, & se transforme en feve tout-à-fait rare, dont il sort un Papillon admirable. Ses aîles de derriere sont en dessous d'un beau bleu, & par dessus rayées de blanc, de bleu, mêlé de brun ; celles de devant ont trois cercles noirs, jaunes & bruns, admirablement

admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé cet admirable Papillon, pour sa beauté, le grand Atlas.

Les Chenilles qui se trouvent sur l'arbre du Cacao, sont de la plus grande espece, & d'un verd jaunâtre, toutes couvertes de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sort de la feve un grand Papillon nocturne couleur de rose, dont les aîles de dessous ont deux grandes taches blanches, bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espece est très venimeuse. Les doigts dont on les touche deviennent pourprés, livides, avec une vive douleur qui se communique bientôt à la main, & ensuite au coude. Le remede est l'huile du Scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquûres de la plûpart des insectes, & dans moins d'une demi-heure on est guéri. Aux pieds de la même plante on trouve une autre Chenille de diverses couleurs, ayant des raies & des cercles noirs, qui devient une très belle mouche grise, & d'un beau verd de mer, orné de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues, & de troisiemes aîles qu'elles ont attachées aux aîles de dessous.

Entre les Chenilles qui se trouvent sur les Citronniers, il y en a qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & sur la queue une double raie qui forme une flamme; elles ne sont pas communes. Le fil de leur cocon est une sorte de soie, plus brillante & plus épaisse que celle des vers à soie. Il y a beaucoup d'apparence que si l'on trouvoit le moyen de les élever plus facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon est fort

Belle Soie de Chenille.

grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches sur toutes les aîles, dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles; l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un miroir encadré, les Hollandois ont nommé cet insecte Spiegeldrager, c'est-à-dire, Porte-Miroir.

Animal nommé Feuille ambulante.

Il est bon d'observer que plusieurs Voyageurs sont tombés dans l'erreur lorsqu'ils ont cru que l'animal auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de Feuille ambulante, croît d'un arbre d'où il tombe, comme un fruit dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher & à voler. Il est certain qu'il provient d'un œuf comme les autres insectes, dont voici la génération. La femelle jette ses œufs dans des endroits où les petits qui doivent naître peuvent trouver nourriture. D'abord ce sont des vers, ou des Chenilles, qui croissent en paissant l'herbe, ou les feuilles: lorsqu'elles ont la grandeur qui leur est propre, elles filent & se transforment en feves, qui ont besoin d'un tems plus ou moins long pour acquérir la vigueur qui leur convient. L'insecte qui sort de ces feves est humide & retortillé; & ce n'est qu'après qu'il s'est agité pendant plus d'une demi-heure, que ses aîles, s'étant sechées, s'étendent & laissent voir un Papillon parfait, qui est très souvent dix fois plus grand que la feve dont il est sorti. La Feuille ambulante n'est qu'une espece de Sauterelle, qui naît de même. Voici comme il vient. L'insecte dépose ses œufs dans une feuille, & les enveloppe de la feuille. Ces œufs sont d'un verd de mer

de la groſſeur d'un grain de coriandre; il en ſort de petits inſectes noirs, ſemblables à des fourmis; peu à peu en croiſſant ils prennent à-peu-près la forme d'une Ecreviſſe de Mer; & lorſqu'ils ont acquis leur grandeur naturelle, il leur vient des aîles, ſans qu'ils ſe ſoient transformés en feves, comme les Papillons. Les aîles reſſemblent à une feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres: dans les uns elles ſont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de marbrées, de griſes & couleur de feuilles ſeches. L'Inſecte, après avoir pris forme dans ſon nid, qui tient à quelques branches d'arbre, s'y couvre un peu d'une ſorte de toile; enſuite il s'agite avec violence juſqu'à ce que ſes aîles deviennent libres; alors, ne manquant plus de vigueur, il briſe ſa toile & tombe, ou s'envole de l'arbre. Comme ſes aîles ſont vertes, qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voyageurs ignorans ſe ſont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voyoient tomber.

Rats de Forêts qui portent leurs petits ſur leur dos.

Il y a de gros Rats de Forêts qui portent leurs petits ſur leur dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix d'une portée. Leur couleur eſt d'un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture, leurs petits les ſuivent; mais à leur retour, s'ils ſont effrayés de quelque bruit, les petits ſautent ſur le dos de la mere, s'attachent à ſa queue en y attachant la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Transformation des Grenouilles en poiſſons.

La transformation des Grenouilles de l'Amérique Méridionale eſt curieuſe. On trouve des Grenouilles parfaites, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le

brun, tachetées sur le dos & sur les côtés, la couleur du ventre un peu pâle ; les pattes de derriere ressemblent à celles du Canard, & celles du devant, à celles des Grenouilles ordinaires, il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, sur-tout dans les anses de Cornacciana & de Pirica. Lorsqu'elles sont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît insensiblement une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu à peu jusqu'à disparoître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere, après quoi il ne reste plus aucune apparence de la Grenouille, qui se trouve changée en un poisson. Les originaires du Pays, & les Européens qui l'habitent, nomment ce poisson Jarkies, & le trouvent si délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arrêtes, sans en excepter celles du dos, sont tendres, cartilagineuses, & divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête jusqu'à la queue ; & de-là jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi, & ce qui étoit d'un brun obscure devient gris.

Elle est toute contraire à celle d'Europe

Cette transformation est contraire à celle des Grenouilles de l'Europe ; elle se fait aux mois de Mars & Avril, lorsque le printems commence à donner plus de chaleur à l'air ; alors les Grenouilles des deux sexes se cherchent & se joignent dans les Marais & dans les Etangs : lorsqu'elles ont jetté leur semence, elles

croassent & soufflent dessus jusqu'à ce qu'elles l'aient échauffé. Cette matiere visqueuse s'épaissit, & l'on y voit des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du Soleil. Bientôt chaque œil acquiert une espece de mouvement, & paroît comme un petit poisson fort noir, qui grossit de jour en jour; il lui vient deux pattes par derriere; huit jours après on le prendroit pour un petit poisson à qui la nature a donné deux pattes, & ensuite une des pattes de devant sort, & l'on voit l'autre prête à sortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se montrent, on voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille: la queue ne disparoît que par degrés. Il n'en reste enfin qu'un petit bout, qui, étant tombé, laisse voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions, & peu-à-peu elle prend aussi la couleur naturelle à son espece.

Le Sauvegarde espece de Serpens.

Dans les Forêts de Surinam on trouve une espece de Serpens, que les Hollandois nomment Sauvegardes. On les distingue non-seulement du Lézard, parcequ'ils sont infiniment plus grands, mais de l'Iguana, dont ils n'ont pas la grosseur, & du Cayman, dont ils n'ont pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies, il vient d'un œuf comme tous les Lézards, & son instinct le porte à dévorer les œufs des oiseaux. Ils viennent jusques dans les bassecours manger les œufs. Mais, quoiqu'il se nourrisse aussi de charogne, jamais il ne fait la guerre aux hommes. Dans sa jeunesse, il grimpe sur les arbres, pour y chercher les œufs dans les nids. Sa

maniere de pondre les ſiens reſſemble à celle du Cayman, c'eſt à-dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque Riviere, & qu'il laiſſe au Soleil le ſoin de les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs, & les Indiens ne font pas difficulté d'en manger.

CARTE DES COSTES DE LA
GUYANE FRANCOISE
Par le S. Bellin Ing.r de la Marine
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Cap d'Orange
Cap Cassipoure
Mont Mays
R. Oyapoque
Pointe d'Aprouague
Isles au Diable
Rochers
Grand Connetable
Petit Connetable
Sources de Couron
Waraganabo
Atea de Conanama
Ranambo
Iroconpak
R. de Maçauny
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Degré
GUYANE FRANÇOISE

CHAPITRE III.

LA GUYANE FRANÇOISE.

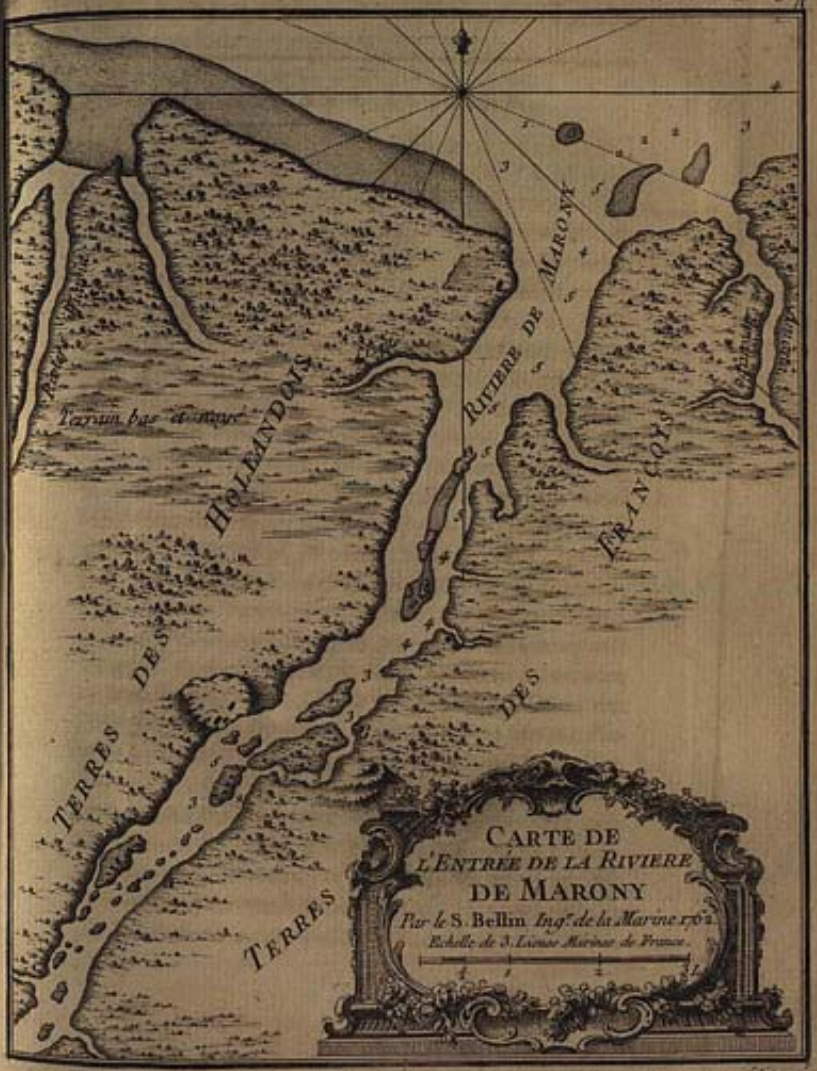
ON a vû ci-devant que les François ont été les premiers Européens qui aient fait des Etabliſſemens dans la Guyane; que dès l'année 1624 ils s'établirent ſur la riviere de Sinamary; qu'en 1626 ils bâtirent un Fort ſur celle de Conomama; qu'en 1635 ils s'établirent dans l'Iſle de Cayenne; en 1640 ſur la riviere de Surinam. On a vû encore que les Hollandois & les Anglois ne s'y ſont établis que quelques années après. Il eſt donc conſtant que les François ont été long-tems ſeuls poſſeſſeurs & maîtres de toute la Guyane, depuis l'Orenoque juſqu'à la riviere des Amazones; mais les Affaires de l'Europe, & les différentes Guerres où la France s'eſt trouvée engagée, l'ont obligée de céder une partie de la Guyane aux Hollandois & aux Portugais, par différens Traités; de ſorte qu'elle ſe trouve aujourd'hui bornée du côté de l'Oueſt par la riviere de Marony, qui la ſépare des Hollandois, & du côté de l'Eſt, elle s'étend, ſuivant le Traité d'Utrecht, juſqu'à la riviere d'Oyapoco, ou de Vincent Pinçon, ſituée proche le Cap de Nord, que mal-à-propos on a voulu confondre avec la grande riviere d'Oyapoco, dont le cours appartient à la France, & dans laquelle Vincent Pinçon n'a jamais été; ſon embouchure étant éloignée du Cap de Nord de plus cinquante lieues.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

Riviere de Maroni.

L'EMBOUCHURE de la Riviere de Maroni eſt ſituée par la latitude de cinq degrés cinquante-cinq minutes, & par la longitude de cinquante-ſix degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris. C'eſt une grande & belle Riviere, qui a environ deux lieues de large à ſon embouchure, mais l'entrée en eſt difficile, y ayant en dehors pluſieurs bancs de ſable & de vaſe, ſur leſquels il ne reſte que très peu d'eau. Il y a entre ces bancs des paſſes où l'on ne trouve pas moins de trois braſſes d'eau de baſſe mer. Lorſqu'on eſt en dedans on trouve quatre, cinq & ſix braſſes d'eau. Il y a pluſieurs petites Iſles de différentes grandeurs, qui reſſerrent le lit de la Riviere pendant l'eſpace de plus de douze lieues; mais qui n'en interrompent pas la navigation, de ſorte que l'on peut remonter avec de petits Bâtimens juſqu'à la premiere Cataracte, qui eſt environ à vingt lieues de ſon embouchure. Au-deſſus de cette premiere Cataracte, on en trouve pluſieurs autres qui rendent la navigation très difficile: on dit qu'il faut plus de quarante jours pour remonter juſqu'à ſes ſources: d'autres prétendent que ſes ſources ne ſont pas encore connues; qu'elle vient de très loin, & qu'on l'a remontée plus de quatre-vingts lieues ſans les trouver. A environ cinquante lieues de ſon embouchure elle reçoit une Riviere aſſez belle, qui vient du Sud-Eſt, qu'on


RIVIERE DE MARONY
FRANÇOIS
TERRES DES HOLLANDOIS
TERRES DES
TERRES
Terrain bas et noyé
CARTE DE
L'ENTRÉE DE LA RIVIERE
DE MARONY
Par le S. Bellin Ingr de la Marine 1762.
Echelle de 3 Lieues Marines de France.

qu'on appelle la riviere des Arouas. En 1731 & 1732 on remonta cette derniere plus de vingt-cinq lieues, enſuite on la quitta pour prendre la route à travers les terres, tirant vers le Sud-Eſt, & au bout de huit jours, pendant leſquels on eſtima avoir fait 35 à 40 lieues, on ſe rendit dans la riviere de Camopy, qui ſe décharge dans celle d'Oyapok. Le but d'un pareil voyage étoit la découverte du Pays, & la recherche d'une forêt de Cacaotiers, qu'on diſoit être aux environs des ſources de la riviere de Camopy.

Le Maroni reçoit dans ſon cours pluſieurs autres Rivieres qui le groſſiſſent conſidérablement, ſur-tout dans le tems des pluies. Les terres du Maroni, ſurtout vers la Mer, ſont baſſes & inondées, couvertes de bois & de broſſailles. Les Hollandois de Surinam ont pouſſé des Etabliſſemens juſques ſur la Rive Occidentale de cette Riviere, qui, par les Traités, appartient à la France.

Riviere d'Amanibo.

A l'Orient de la Riviere de Maroni, on trouve celle d'*Amanibo*, ou Amana, qui n'en eſt ſéparée que par une pointe de terre. Quoique cette derniere ne ſoit pas ſi conſidérable que le Maroni, elle ne laiſſe pas que d'être grande, ayant à ſon embouchure plus d'une demi-lieue de large; j'ignore ſi on l'a remontée juſqu'à ſes ſources. Les terres qu'elle arroſe ſont aſſez bonnes, & fourniroient tout ce qui conviendroit pour la vie, ſi elles étoient cultivées. Les Indiens qui habitent ſur ſes Rives y trouvent tout ce qu'il faut pour leurs ſubſiſtances; d'ailleurs la pêche y eſt extrêmement abondante, ce qui y attire beaucoup d'Indiens, attendu qu'ils ſont preſque tous

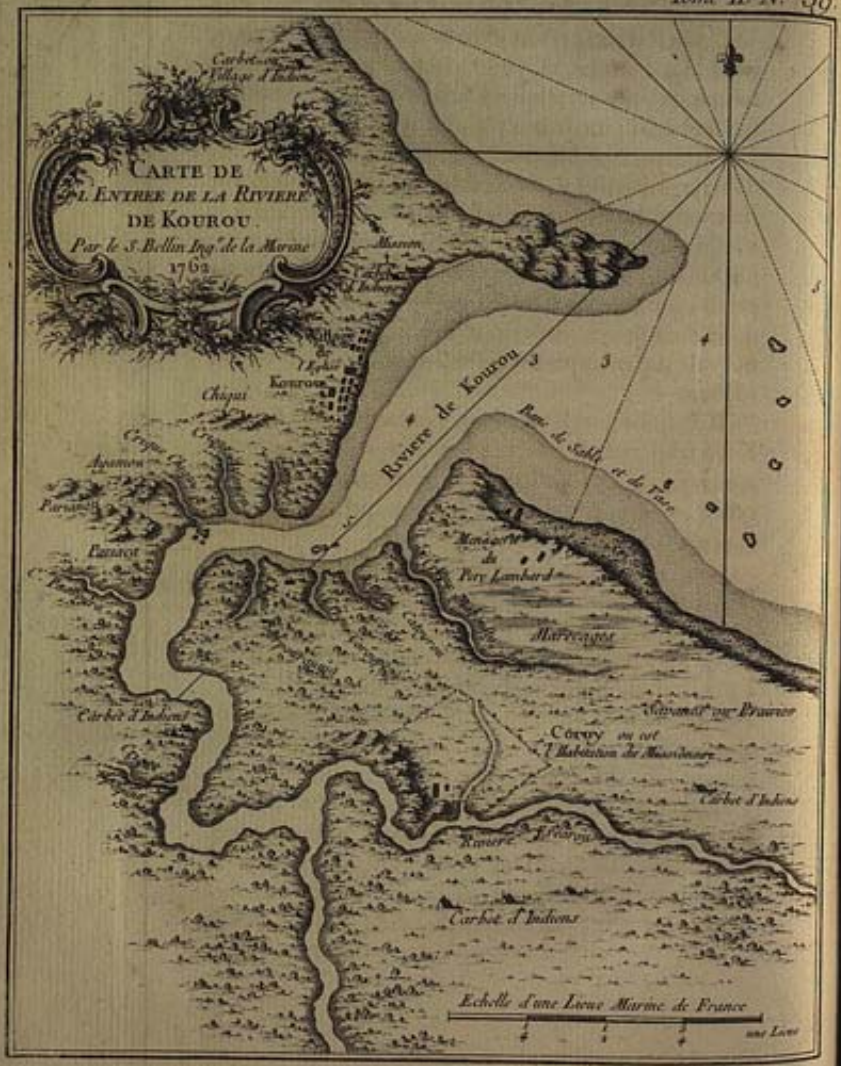
Ichtiophages pendant la plus grande partie de l'année.

Riv. Organa. A neuf lieues à l'Eſt-Sud-Eſt d'Amana, on trouve Argana ou Arganabo, que quelques-uns écrivent Waraganabo, qui n'eſt proprement qu'une grande Crique, pour parler le langage du Pays, c'eſt-à-dire, une petite Riviere, dont le cours n'eſt pas étendu. On trouve quelques Indiens établis ſur ſes bords.

A quatre lieues au Sud-Eſt d'Arganabo, on trouve l'ance de Conamama, qui n'eſt pas profonde, & dans laquelle il y a deux Rivieres qui ſe déchargent à une lieue l'une de l'autre. Celle du côté de l'Oueſt s'appelle Iracou ou Iracoubo, & celle du côté de l'Eſt ſe nomme Conamama. Les bords de l'Iracou ſont habités par les Tayras, qui ſont les Indiens de la Nation des Galibis, qui nomment ainſi ceux qui habitent les embouchures des Rivieres, pour les diſtinguer de ceux nommés Itouranés, qui dans leur Langue ſignifie habitans des montagnes.

Riviere de Conamama. La Riviere de Conamama eſt plus conſidérable & plus belle que celle d'Iracoubo; c'eſt ſur ſes bords que les François firent un Etabliſſement conſidérable en 1626, qu'ils y bâtirent un Fort, & qu'ils y firent un aſſez bon commerce. Ils l'ont abandonné dans la ſuite, & aujourd'hui il n'y a que quelques Indiens Galibis & point de François.

Riviere de Sinamary. A ſix lieues à l'Eſt-Sud-Eſt de Conamama, on trouve la riviere de Sinamary, ou Senamaribo, où les François s'étoient établis en 1624, & avoient bâti un petit Fort, qu'ils ont abandonné quelques années après.


Carte de
l'Entree de la Riviere
de Kourou.
Par le S. Bellin Ing.r de la Marine
1762
Carbet ou Village d'Indiens
Mission
Kourou
Chiqui
Riviere de Kourou
Banc de Sable et de Vase
Ayamou
Pariaou
Eauaca
Carbet d'Indiens
Marecages
Savanes ou Prairies
Coroy ou est l'Habitation du Missionnaire
Carbet d'Indiens
Riviere Kourou
Carbet d'Indiens
Echelle d'une Lieue Marine de France
une Lieue

Cette Riviere est fort jolie & navigable assez avant pour des barques. A vingt-cinq lieues de son embouchure, il y a quelques Carbets d'Indiens répandus sur ses bords ; mais il n'y a plus d'habitans François. Les Indiens Galibis avoient établi sur la Rive Occidentale un village considérable, qu'on appelloit Tonnayaribo ; je ne sais s'il subsiste encore, car ces Peuples sont sujets à changer de demeure, suivant les circonstances. On trouve dans cette Riviere de grosses huitres, que les Indiens nomment Maipa, dont l'écaille a huit pouces de diamétre ; mais elles ne valent pas les petites huitres qu'on trouve sur les rochers.

Rouanibo, que d'autres nomment Karoua ou Karouabo, est une Crique entre Conamama & Sinamary, vis-à-vis de laquelle, proche la Côte, il y a quelques islets & roches sous l'eau qui en couvrent l'entrée.

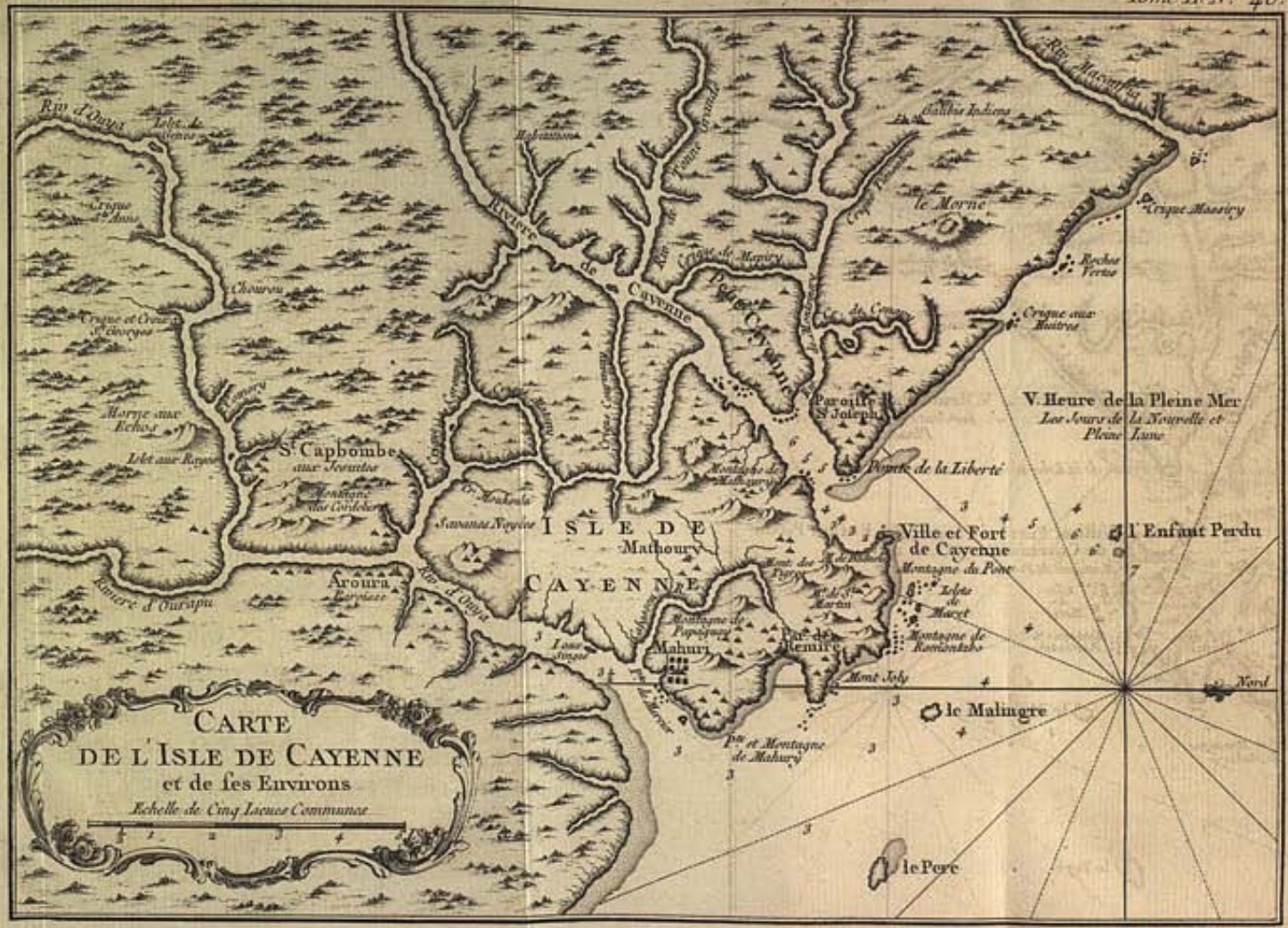
Kourou est une Riviere située à douze lieues au Sud-Est de celle de Sinamary, par la latitude de cinq degrés dix minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Elle peut avoir une petite demi-lieue de large à son embouchure ; mais l'entrée n'en est pas aisée, à cause des bancs de sable qui sont à droite & à gauche, & de plusieurs gros rochers plats qui sont en dehors, & qui semblent la barrer ; cependant les vaisseaux ne laissent pas que d'y entrer, y ayant une assez bonne passe du côté du Nord, dans laquelle le moins d'eau que l'on trouve est trois brasses de basse mer, & l'on vient mouiller à une lieue & demie dans la Riviere, par les quatre à cinq brasses d'eau, Riviere de Kourou.

presque vis-à-vis le Bourg qui est bâti à une lieue de l'entrée sur la rive gauche. En 1665 on fit un Etablissement sur cette Riviere, & on y envoya cinquante hommes pour le commencer. En 1714 les Jésuites y établirent une Mission, où ils attirerent plusieurs Nations Indiennes, qui étoient errantes & répandues dans les Forêts; ce qui forme aujourd'hui une Bourgade assez considérable, où quelques François de Cayenne sont venus s'établir. Il y a plusieurs autres Carbets ou Villages d'Indiens répandus le long de la Riviere de Kourou, & sur les petites Rivieres qui s'y déchargent. Toutes ces Rivieres sont fort poissonneuses, & les terres qu'elles arrosent sont fertiles, & fournissent abondamment la subsistance à ce grand nombre d'Indiens.

Entre Kourou & Sinamary, il y a plusieurs Ances où l'on va faire la pêche de la Tortue, qui est très abondante, & qui se fait depuis Mars jusqu'à la mi-Juin, tems auquel ces animaux ont coutume de venir pondre leurs œufs sur le sable.

Près de l'embouchure de la riviere de Kourou, il y a de gros rochers plats, sur lesquels les vagues jettent l'eau de la Mer, qui s'y cristallise, & se change en sel; mais il ne se forme que pendant les grandes chaleurs, & sur-tout lorsque le vent du Nord souffle.

Isles au Diable. A quatre lieues au large de la Riviere de Kourou, vers le Nord-Nord-Est, on trouve trois petits Islets, que l'on nomme les Isles au Diable; ce sont des rochers stériles, sur lesquels il y a beaucoup d'oiseaux de Mer de différentes especes.


CARTE
DE L'ISLE DE CAYENNE
et de ses Environs
Echelle de Cinq Lieues Communes
ISLE DE
CAYENNE
Mathoury
Riviere de Cayenne
Pont de Cayenne
Paroisse S. Joseph
Pointe de la Liberté
Ville et Fort de Cayenne
Montagne du Pont
Montagne de Romontabo
Mont Joly
Par. de Remire
Mahuri
Montagne de Papaguay
Montagne de Mahury
Pte. et Montagne de Mahury
Aroura
Paroisse
St. Capbombe
aux Jesuites
Montagne des Cordeliers
Savanes Noyées
Riviere d'Ourapu
Riv. d'Ouya
Morne aux Echos
Chourou
Crique et Creux S. Georges
Crique St. Anne
Crique Massiry
Roches Vertes
Crique aux Huitres
le Morne
Galibis Indiens
Riv. Macoupia
V. Heure de la Pleine Mer
Les Jours de la Nouvelle et Pleine Lune
l'Enfant Perdu
le Malingre
le Pere
Nord

La Riviere de *Macouria* est à trois lieues au Sud-Est de celle de Kourou; la Côte entre deux est belle & unie; ce sont des prairies où les pâturages sont excellens, & où les bestiaux s'engraissent au mieux, aussi toute cette étendue est remplie d'Habitations & de Ménageries, que les François de Cayenne y ont établies à peu de distance les unes des autres. Cette Riviere est fort petite & remplie de vase; ses Rives sont bordées de Palétuviers, que la haute mer couvre, & où les huîtres s'attachent. C'est aussi au pied de ces arbres où l'on pêche cette grande quantité de Crabes, qui sert de nourriture ordinaire aux Esclaves & aux pauvres Habitans. Les arbres que les François appellent Bois rouge, & les Indiens *Coumery*, croissent plus communément du côté de Macouria que dans les autres Rivieres. Ces arbres sont fort résineux, & répandent d'assez loin une odeur forte & agréable, qui approche de celle du Storax. Il découle du tronc de cet arbre une liqueur rouge comme du vin, qui est un baume admirable pour toutes sortes de blessures. Les Serpens, & sur-tout celui qu'on appelle Serpent à grelots, sont très communs dans tout ce quartier-là. Riviere de Macouria.

De Macouria au Port & Riviere de Cayenne il y a six lieues au Sud-Est. La Côte entre deux est basse & unie, & remplie de belles habitations fort près les unes des autres.

L'Isle de Cayenne a environ six lieues du Nord au Sud, sur trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur. Elle a la Mer au Nord, la Riviere de Cayenne à l'Oüest, celle d'Ouya à l'Est, & au Midi un bras Isle de Cayenne.

formé par les Rivieres d'Ouya & d'Orapu.

La Ville. La Ville & Fort de Cayenne ſont ſitués ſur la pointe Septentrionale de l'Iſle par la latitude de quatre degrès cinquante-cinq minutes, & par les cinquante-quatre degrés trente-ſept minutes de longitude à l'Occident du Méridien de Paris. Le terrein en eſt bon & fertile, arroſé de pluſieurs criques ou ruiſſeaux. La partie du Nord eſt la meilleure & la plus ſaine, y ayant pluſieurs petites montagnes toutes cultivées & garnies d'habitations. A l'égard de la partie du Sud, elle eſt beaucoup plus baſſe; ce ſont de grandes prairies, qu'ils appellent Savanes, dont la plûpart ſont noyées dans le tems des pluies.

Le Port. Le Port eſt à l'Oueſt de la Ville & à l'embouchure de la Riviere de Cayenne; l'entrée en eſt difficile, à cauſe des bancs de ſable & de vaſe ſur leſquels il faut paſſer pour venir au mouillage. Il y a même quelques roches à fleur d'eau, auxquelles il faut prendre garde; auſſi a-t-on la précaution de prendre des Pilotes à terre pour entrer les vaiſſeaux dans ce Port. Nous donnerons une deſcription plus particuliere de ces dangers, avec les remarques pour les éviter, ſoit en entrant ſoit en ſortant. On trouvera auſſi dans l'article ſuivant une deſcription de la ville de Cayenne & de ſon état actuel.

Outre cette Ville, qui eſt la capitale & le centre de toute la Colonie, il y a 1°. le Bourg & Paroiſſe de Remire, dans la Partie Orientale de l'Iſle, à deux lieues au Sud-Eſt de Cayenne. 2°. Le Quartier & Paroiſſe de Mahury, auſſi dans la Partie Orientale, à l'embouchure de la riviere d'Ouya. 3°. Le quartier

de Matoury, situé aux environs de la montagne de ce nom, dans la Partie Occidentale de l'Isle.

Les Montagnes dont nous avons parlé ne sont que des Colines cultivées jusqu'au sommet, dont les plus considérables se nomment la Montagne du Pont, de Remontabo, le Mont-Joly & de Mahury, toutes peu éloignées de la Côte du côté du Nord. Plus avant dans les terres sont la Montagne de Baduel, celles des Tigres, de Papaguay, & celle de Mathoury.

Sur les bords de la Riviere d'Oya, vis-à-vis l'endroit où elle se joint avec celle d'Orapu, on trouve la montagne des Cordeliers; tout le reste du terrein sont des plaines basses, très bien arrosées & fertiles, dont plusieurs parties sont même inondées dans la saison des pluies.

La Riviere de Cayenne est considérable, quoi- Riv. d'Oya.
qu'elle ne vienne pas de fort loin; son cours est presque Nord-Est & Sud-Oueſt, elle reçoit plusieurs Rivieres, telles que celles de Montsinery, de Tonne-Grande, & autres Criques ou Ruisseaux.

La Riviere d'Ouya sépare l'Isle de Cayenne de la terre ferme du côté de l'Est; c'est une fort belle Riviere, dont l'entrée a près d'une lieue de large, avec trois brasses & trois brasses & demie de profondeur de basse mer. A quatre grandes lieues de son embouchure, on a établi en 1724 une Paroisse appellée Aroura, sur la Rive Orientale, pour la commodité des habitans éloignés de Cayenne, dont une grande partie ont leurs Etablissemens le long de cette Riviere. Lorsqu'on l'a remontée deux lieues & demie au-dessus de la Pointe d'Aroura, elle se partage en

deux branches, dont l'une va vers l'Oueſt & le Sud-Oueſt, & l'autre vers le Sud & le Sud-Eſt. La branche de l'Oueſt s'appelle la Riviere du Comté de Genes, que quelques-uns appellent toujours la Riviere d'Ouya; & la branche du Sud-Eſt ſe nomme Orapu, qui vient de fort loin. C'eſt dans le fond d'Orapu qu'on avoit commencé autrefois un chemin pour aller par terre juſqu'à la Riviere des Amazones, non-ſeulement dans la vue de chaſſer les Portugais qui s'étoient établis dans les terres de la dépendance du Gouvernement de Cayenne, mais encore pour tâcher de découvrir des Mines qu'on aſſure être dans ces cantons, & commercer avec un nombre infini de Nations Indiennes qui ſont répandues entre l'Orapu & l'Amazone.

Les bords de la Riviere d'Oya ſont élevés & couronnés de grands arbres; elle ſerpente beaucoup, & eſt aſſez large & profonde depuis ſon embouchure juſqu'à la premiere Cataracte, qui en eſt à vingt-cinq lieues, & où la Mer monte. Depuis la Cataracte juſques chez les Nouragues elle n'eſt pas tout-à-fait ſi large ni ſi profonde, mais navigable par-tout.

A l'égard du Pays ſitué entre la Riviere du Comté de Genes & celle d'Orapu, dont les eaux ſont excellentes, il eſt très peu connu; ce ſont d'épaiſſes Forêts, remplies de très beaux bois, où l'on n'a guere pénétré.

Dans la Riviere d'Ouya, à une grande lieue au-deſſus de ſa jonction avec celle d'Orapu, il y a un Etabliſſement conſidérable qui appartient aux Jéſuites, qu'on appelle le Cap Bombe: ce quartier eſt aſſez

bien

bien peuplé. Continuant de remonter la Riviere, on trouve l'Isle aux Rayes, le Morne aux Echos, les Criques de Comory, de Chourou & de Sainte-Anne, & l'Islet de Genes. Il y a des Etablissemens dans tous ces endroits : quelques lieues au-dessus de l'Islet de Genes, la Riviere d'Ouya est barrée par trois différentes Cataractes, peu éloignées les unes des autres, qui ne sont pas difficiles à passer. Jusques-là le Pays est bas & noyé ; mais lorsqu'on les a passées, les terres sont hautes & fort belles jusqu'au pays des Nouragues, Nation sauvage établie dans ces cantons, aux environs des sources de l'Ouya, qui porte dans ses commencemens le nom de Riviere des Nouragues.

Au Nord de l'Isle de Cayenne il y a plusieurs petits Islets, stériles & inhabités, dont nous parlerons à l'article du Routier des Côtes.

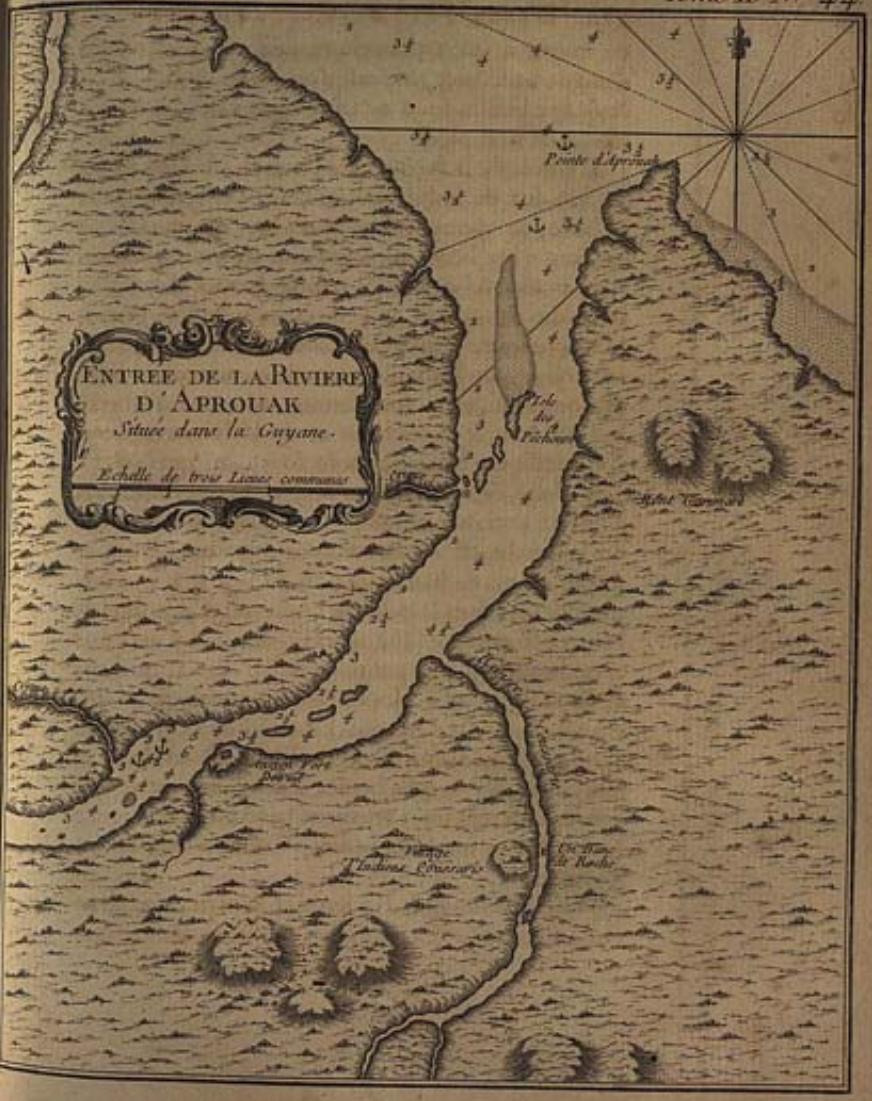
Riviere de Caux.

De la Riviere d'Ouya à celle de Caux on compte cinq lieues ; cette Riviere est belle, & le terrein aussi bon & aussi propre que celui des autres à fournir, à ceux qui voudroient y faire des habitations, tous les besoins de la vie. Le gibier y est en abondance, & on y prend en très peu de tems quantité de poissons ; aussi les habitans de la Côte de Remire y envoient-ils souvent leurs esclaves faire la pêche. Plusieurs habitans de Cayenne étoient venus s'établir sur cette Riviere ; mais aujourd'hui il n'y reste plus que quelques Indiens : on ne sait pas trop pourquoi on a abandonné cette Riviere, car, quoiqu'elle n'ait pas plus de quinze à vingt lieues de cours, elle ne laisse pas que d'être commode pour des Etablissemens

on trouve à son embouchure deux à trois brasses d'eau de basse mer, & lorsqu'on est en dedans, trois & quatre brasses fond de sable & de vase. La Mer y monte de huit pieds.

Riviere d'Aprouack. L'entrée de la Riviere d'Aprouack est à six lieues au Sud-Est de la Riviere de Caux ; elle est grande & belle, & vient de fort loin : son embouchure a environ deux lieues de large ; on trouve en dehors trois brasses & demie & quatre brasses d'eau ; les terres des deux côtés de l'entrée sont basses, noyées & couvertes de Palétuviers : à deux lieues en dedans on trouve une Isle basse, d'environ une demi-lieue de longueur, mais fort étroite, couverte d'arbres, qui est dans le milieu du lit de la Riviere. Cette Isle pousse un banc de sable sous l'eau qui s'étend plus d'une demi-lieue vers le Nord, dont il faut se défier en entrant ; ce qui forme deux passes ; celle de la gauche est meilleure, y ayant trois brasses & demie d'eau de basse mer ; au lieu qu'il n'y a que deux brasses dans la passe de la droite. Cette Isle de l'entrée se nomme l'Isle aux Pêcheurs : il y en a une autre beaucoup plus petite au Sud d'elle, à un quart de lieue de distance. La Riviere de Cousarie se décharge dans celle d'Aprouack du côté de l'Est, à une demi-lieue au-dessus du petit Islet ; elle est belle & fort saine ; il y a trois brasses d'eau à son entrée, & l'on peut la remonter aisément pendant dix à douze lieues. Il y a quelques Indiens Cousaris établis sur ses bords.

A deux lieues de la Riviere de Cousarie, du même côté, on voit sur les bords de l'Aprouack les vestiges


ENTREE DE LA RIVIERE
D'APROUAK
Située dans la Guyane.
Echelle de trois Lieues communes
Pointe d'Aprouak
Isle des Pêcheurs
Village d'Indiens Couassaris

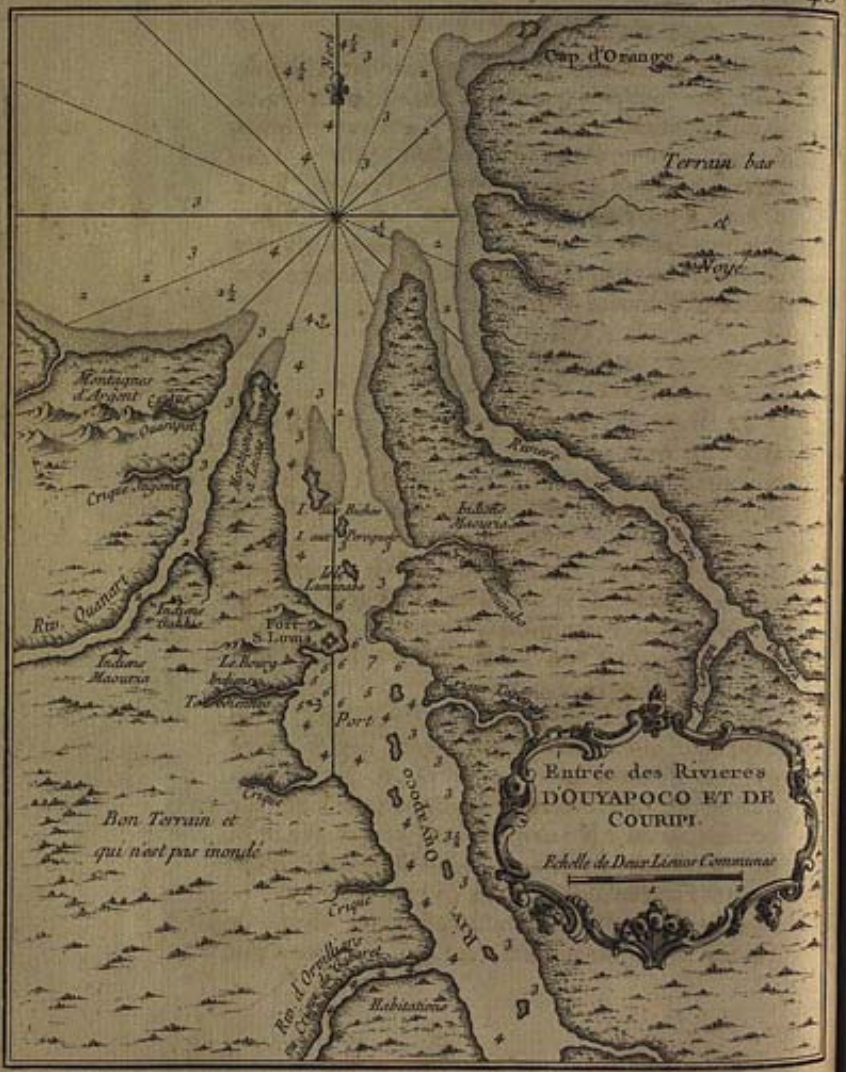
du Fort que les Hollandois y avoient bâti lorſqu'ils tenterent de s'établir ſur cette Riviere : c'eſt un terrein élevé de quarante à cinquante pieds, entouré d'un foſſé avec un puits ; le reſte eſt entierement ruiné : on y voit encore quantité de Citronniers & d'Orangers qu'ils avoient plantés aux environs. Les vaiſſeaux remontent juſques-là avec facilité, & mouillent par quatre & cinq braſſes d'eau bon fond de ſable & de vaſe, aſſez près du rivage pour s'amarrer à terre. Au-deſſus de cet endroit la Riviere commence à n'avoir plus tant de largeur ni de profondeur : elle reçoit à droite & à gauche un grand nombre de Criques ou de petites Rivieres qui arroſent le terrein & le rendent très fertile. La pêche du Lamentin & de la Tortue y eſt très abondante. Parmi ces Rivieres, il y en a deux plus grandes que les autres, que l'on nomme Taracini & Coſſa, &, ſelon d'autres, Aratay & Coroaibo, aux environs deſquelles les terres ſont très belles & propres à la culture des Cannes de Sucre & de l'Indigo : elles ſe jettent dans l'Aprouack, entre le premier & le ſecond ſault, du côté de l'Oueſt, à quelques lieues l'une de l'autre.

En remontant la Riviere d'Aprouack, on trouve pluſieurs Saults ou Cataractes : le premier, qui eſt à environ vingt lieues de ſon embouchure, eſt très aiſé à paſſer, puiſque la haute mer le couvre entierement ; &, comme la Mer ne monte que de huit pieds ſur la Côte, il n'y a donc, pendant ces vingt lieues & juſques au-deſſus du Sault, que huit pieds de pente, ce qui fait que le courant n'eſt pas fort

rapide, & rend par conſéquent la navigation de cette Riviere très facile juſqu'à cet endroit.

A dix lieues de ce premier Sault, il y en a un autre plus difficile à paſſer, qu'on appelle Marapou, où demeurent des Indiens Nouragues, il a environ un quart de lieue de long, & les Canots ne le paſſent pas ſans riſque ; mais il y a un chemin par terre ſur la droite qui eſt aſſez commode, & qu'on fait à pied & à cheval fort aiſément, & même en cabrouet. Depuis cet endroit la Riviere eſt remplie de Saults plus ou moins dangereux, quelques Traiteurs François, qui l'ont remontée en canot plus de cent vingt lieues, diſent avoir trouvé vingt-deux de ces Saults dans un eſpace de ſoixante-dix lieues. Il y a même un endroit qui s'appelle Tipouraubo, où la Riviere ſe perd dans une quantité de rochers, où l'on n'entend qu'un grand bruit fort confus ſans voir d'eau ; là il faut enlever les canots environ douze cens pas par-deſſus une montagne qui a bien cinquantes toiſes de haut. De-là on va débarquer à Maraqua, où la Riviere ſe trouve barrée par de gros arbres : on laiſſe là les canots pour aller par terre chez les Acaucois & les Aramagotoux ou Armancoutoux, Nations Indiennes aſſez nombreuſes, & nos amies.

A cinq lieues au Nord de l'entrée d'Aprouack il y a une petite Iſle aſſez haute & toute pelée, c'eſt un rocher taillé preſqu'en forme de dôme, qu'on appelle le grand Connétable, pour le diſtinguer d'un autre beaucoup plus petit, qui en eſt à demi-lieue, & preſqu'à fleur d'eau, nommé le petit Connétable. Les


Cap d'Orange
Terrain bas
et
Noyé
Montagnes d'Argent
Crique Sagome
Riv. Ouanari
Indiens Maouria
Fort S. Louis
Le Bourg
Port
Crique
Bon Terrain et
qui n'est pas inondé
Riv. Ouyapoco
Habitations
Entrée des Rivieres
D'OUYAPOCO ET DE
COURIPI.
Echelle de Deux Lieues Communes

vaisseaux qui vont à Cayenne ne manquent pas de venir reconnoître le grand Connétable, pour assurer leur navigation. Ce Rocher, qui a environ un quart de lieue de tour, est la retraite d'une infinité d'oiseaux, comme Goëlands ou Mauves, Fregates, Foux & autres, qui y vont pondre leurs œufs, & qui volent incessamment tout autour. Quelques habitans de Cayenne disent qu'il y a sur ce Rocher une source d'eau douce & minérale.

Riviere d'Oyapoko.

La riviere d'Oyapoko, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Vincent Pinçon, comme on l'a déja remarqué, & comme on le démontrera ci-après, est une des plus considérables de ce continent ; elle est éloignée de celle d'Aprouack d'environ douze lieues au Sud-Est. Son embouchure est dans le milieu d'une espece de Baie qui a quatre lieues de largeur, & dans laquelle se déchargent deux autres Rivieres, l'une nommée Couripi, du côté de l'Est, & l'autre Ouanari, du côté de l'Ouest. La Pointe qui forme l'entrée de cette Baie, du côté de l'Est, s'appelle Cap d'Orange ; il est situé par les quatre degrés douze minutes de latitude septentrionale, & par les cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale du Méridien de Paris, ce qui revient au trois cens vingt-septieme degré de longitude, prise, suivant l'ancien usage, à l'Isle de Fer.

Cette Baie est reconnoissable par une chaîne de petites montagnes qui s'élevent dans un terrein plat

& noyé, & qui s'avancent assez près du bord de la Mer sur la Côte de l'Oüest ; on les appelle les Montagnes d'argent, parcequ'on a cru qu'elles renfermoient des Mines de ce métal.

La riviere d'Ouanari est au Sud de ces montagnes ; elle n'est séparée de la riviere d'Oyapoko que par une langue de terre basse, dont la pointe du Nord s'éleve en forme d'une petite Coline assez haute, au-dessus du niveau de la haute Mer, qu'on nomme la Montagne à Lucas, dont le pied est de pur roc, & où il y a quantité de sources d'eau vive. L'Ouanari n'a pas plus de cent toises de large à son embouchure, & l'on y trouve trois brasses d'eau, ensuite deux, & plus haut, sept à huit pieds au plus. Les terres des deux côtés sont assez bonnes, mais il faut s'éloigner des bords, qui sont bas & noyés. Elle prend sa source, du côté de l'Oüest, à huit ou dix lieues de là, dans de grandes savanes ou prairies, qui sont en grande partie de très bonnes terres propres à la culture des Cannes de Sucre & de l'Indigo ; aussi y a-t-il eu toujours beaucoup d'Indiens aux environs de cette Riviere.

L'Oyapoko a deux lieues de large à son embouchure ; on peut y mouiller par quatre brasses d'eau fond de vase, ayant la Montagne à Lucas à l'Oüest, à la distance de trois quarts de lieue. Une lieue en dedans il y a une Isle basse, qu'on appelle l'Isle aux Biches, qui est couverte dans les grandes marées ; on en passe à l'Oüest, lorsqu'on veut entrer dans la Riviere, car le côté de l'Est est rempli de bancs de sable & de vase, qui en rendent le passage impratiquable :

on trouve dans la passe de l'Oüest quatre brasses tout près de terre.

Lorsqu'on a remonté le Fleuve cinq à six lieues, il fait un enfoncement qui forme un fort beau Port, où l'on mouille par quatre, cinq & six brasses d'eau, aussi près de terre que l'on veut. C'est en cet endroit que nous avons bâti en 1726 un nouveau Fort & un Bourg, aux environs duquel plusieurs Nations sauvages Indiennes sont venues s'établir. En 1735 on établit pour elles, à quelques lieues du Fort, la Mission appellée de Saint-Paul. Les terres aux environs sont fort bonnes, & donnent abondamment à la culture toutes sortes de denrées; c'est sans doute la beauté du lieu & la commodité du Port qui avoient engagé les Hollandois à s'établir en 1676 dans cet endroit, & d'y bâtir un Fort, contre tout droit, & d'où nous n'avons pas tardé à les chasser.

Depuis l'Isle aux Biches jusqu'à trois lieues au-dessus, il y a plusieurs autres petites Isles, mais qui n'embarrassent pas la navigation. Ensuite la Riviere se retrécit beaucoup, & n'a pas plus de sept à huit pieds de profondeur. A quatre lieues du Fort, du même côté, on trouve la riviere d'Orvilliers, que d'autres ont nommé la Crique de Gabaret. Ses sources sont à environ vingt lieues de-là, & son cours est presque toujours de l'Oüest à l'Est: on peut la remonter sept à huit lieues en canot, ensuite on trouve plusieurs Saults fort près les uns des autres, qui en interrompent entierement la navigation; à son entrée dans l'Oyapoko, les terres sont bonnes, & il y a plusieurs belles habitations à droite & à gauche.

Cataractes de l'Oyapoco.

Depuis la riviere d'Orvilliers jusqu'au premier Sault de l'Oyapoko, il y a cinq à six lieues ; quoique la Mer monte jusqu'à ce Sault, & qu'elle y couvre plusieurs des roches qui barrent le lit du fleuve, il est impossible d'y faire passer autre chose que de moyens canots. Sur la droite, ainsi qu'à Aprouack, on peut passer aisément par terre, à pied, à cheval & avec des charettes ; ce passage a bien trois quarts de lieue de longueur. A trois lieues de ce premier Sault, on en trouve un second beaucoup plus difficile à passer, nommé le Cachiri ; entre ces deux Saults, sur la gauche, il y a une belle Riviere appellée Kuerikourt, dont le cours est d'environ trente lieues presque Nord & Sud. Le troisieme Sault de l'Oyapoco est à deux lieues & demie du second, entre deux ; du côté droit on trouve l'embouchure de la riviere de Romontabo, ou Armontabo, dont le cours est de l'Oüest à l'Est, qui prend ses sources à plus de vingt lieues de-là, dans ces vastes Prairies & Forêts, qui sont entre les rivieres de Camopy & d'Aprouack. Les Indiens Palanques habitent vers ses sources.

Riviere de Camopy.

La riviere de Camopy se jette dans l'Oyapoko, à à deux grandes lieues de celle de Romontabo, du même côté. Elle vient de l'Oüest, & prend sa source dans de vastes Forêts, où l'on n'a pas pénétré ; on l'a cependant remontée fort loin, & l'on assure qu'elle conduit jusqu'à peu de distance d'une riviere nommée Couyari, dont elle n'est séparée que par un portage d'environ trois lieues, que plusieurs Voyageurs disent venir se rendre dans la grande riviere des Amazones ; de sorte que, par le moyen de ces Rivieres, la communication

communication seroit assez facile entre l'Amazone & les Habitations Françoises de la Guyane.

L'Oyapo

Le cours de l'Oyapoko entre Romontabo & Camopy est rempli de Saults, fort près les uns des autres ; un Voyageur en a compté neuf. Il reçoit aussi plusieurs Criques ou petites Rivieres, parmi lesquelles on en remarque deux sur la gauche plus considérables, savoir le Karouy & la riviere des Notayes : cette derniere, dont on connoît plus de vingt lieues, & qu'on a remontée quinze lieues en canot, est remplie de Saults dès son embouchure.

On a remonté l'Oyapoko près de cent lieues au-dessus du Camopy ; son cours est Sud & Sud-Sud-Oueſt. Il reçoit plusieurs Criques & Rivieres, & il y a beaucoup de Saults. Les Pirious & les Ouayes, Nations Indiennes fort nombreuses, habitent dans ces hauts du Fleuve.

Riviere de Couripy.

La Riviere de Couripy est à l'Est de celle d'Oyapoko, & n'en est séparée, à son embouchure, que par une pointe de terre basse & noyée, qui pousse sous l'eau un banc de sable & de vase d'une lieue de longueur vers le Nord, dont il faut se défier lorsqu'on veut entrer dans l'Oyapoko. Lorsqu'on a remonté la riviere de Couripy six lieues, elle se partage en deux branches, l'une va au Sud, & conserve le nom de Couripy, qui prend ses sources à six lieues de-là, au pied d'une montagne nommée Cayari ; l'autre branche, qui va vers le Sud-Est, se nomme la riviere d'Ouassa, qui, au bout de quatre lieues, se partage aussi en deux branches ; celle qui vient du Sud se nomme Aroukaoua, vers les sources de laquelle il y a

une montagne qu'on appelle la Montagne de Cristal, à cause de quelques pierres blanches & transparentes qu'on en tire ; l'autre Bras conserve le nom d'Ouassa. Le cours de ces Rivieres n'est pas fort étendu, elles serpentent beaucoup dans des savanes ou prairies, dont le terrein seroit très bon & fort fertile, s'il étoit cultivé. Les Indiens Arouas habitent dans ces cantons.

La Baie dans laquelle se décharge la riviere d'Oyapoco, est terminée du côté de l'Est par le Cap d'Orange, lequel est situé par les quatre degrés treize minutes de latitude septentrionale, & par la longitude de cinquante-trois degrés cinquante-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris.

Cap Cassipoure. A cinq lieues au Sud-Sud-Est du Cap d'Orange, on trouve le Cap Cassipoure, qui fait la pointe de l'Est d'une Riviere qui porte le même nom, à l'entrée de laquelle les terres sont basses & noyées ; son lit est presque partagé en deux branches, par une Isle fort basse, qui peut avoir deux à trois lieues de longueur, sur environ une demi-lieue de large.

Riviere Cassipoure. De la Riviere Cassipoure jusqu'à celle de Cowanawini on compte quinze à seize lieues au Sud-Sud-Est : toute la Côte est basse, couverte de Palétuviers, & n'ayant rien de remarquable qu'une petite hauteur ou monticule isolée, peu éloignée de la riviere de Cowanawini, qu'on appelle de *Mont-Mayé*, ou la la montagne des Mayés, qui prend son nom d'une Nation Indienne qui habitoit dans ces cantons.

Autres Rivieres. De la riviere de Cowanawini à celle d'Arricary, il y a quinze lieues au Sud-Sud-Est. La Côte entre

deux eſt baſſe, couverte de Palétuviers, & ſans aucune marque ; les arbres ſont ſi ſerrés & ſi près les uns des autres, qu'on pourroit marcher deſſus ſans tomber entre les branches, qui s'entrelacent de maniere qu'elles forment une eſpece de plancher, de ſorte que de loin on les prend pour la terre, quoiqu'ils s'avancent ainſi deux ou trois lieues dans la Mer.

Entre la Riviere de Cowanawini & celle d'Arricari, il y en a trois autres, ſavoir la riviere de Claquepoure, la riviere de Marie-Banaré & celle de Carſewini ou Coroſſune. Ces Rivieres ſont peu conſidérables, & quand on eſt en Mer à deux ou trois lieues de la Côte, on ne diſtingue point leurs embouchures, qui ſont barrées par des bancs de vaſe qui les rendent impratiquables aux vaiſſeaux, n'y ayant que des chaloupes ou des canots qui puiſſent y entrer.

La Riviere d'Arricari eſt plus conſidérable, elle a une lieue de large à ſon embouchure ; mais il y a des bas fonds & des bancs de vaſe & de ſable qui rendent ſon entrée difficile : une lieue en dedans on trouve une petite Iſle, qui eſt dans le milieu du chenal ; cette Riviere vient de l'Oueſt, elle traverſe un Pays bas & noyé. Il y a quelques Indiens qui habitent aux environs de cette Riviere, qui n'eſt pas fréquentée par les François, & dont le cours ne nous eſt pas connu.

De la Riviere d'Arricari au Cap de Nord on compte treize à quatorze lieues ; la Côte entre deux eſt baſſe, & fait un enfoncement ou Baie dans

laquelle se déchargent plusieurs Rivieres, dont la principale est celle de Mayacaré. Toute cette partie de la Côte n'est presque pas connue.

ARTICLE SECOND.

ETAT ACTUEL, QUALITÉS, PRODUCTIONS ET COMMERCE DU PAYS.

Isle de Cayenne.

L'ISLE de Cayenne est le centre de la Guyane Françoise, & la Ville qu'on y a bâtie est la capitale & le chef-lieu de toute la Colonie. Cette Isle, à laquelle on donne environ seize lieues de circuit, est haute du côté de la Mer, basse dans son milieu, & si marécageuse dans beaucoup d'endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre; aussi les habitations qui sont répandues le long des Côtes se communiquent par eau. Ces Marais sont couverts de grands arbres nommés Mangles; on sait que ces arbres ont seuls la propriété de croître dans l'eau de la Mer, que les huîtres s'attachent à leurs pieds, & que leurs racines, sortant de la terre, remontent en haut, font de nouveaux arbres, & s'entrelacent si bien qu'en certains endroits de la terre ferme, sur-tout à l'embouchure de l'Orenoque & aux Côtes de la Guyane Portugaise, on peut marcher dessus plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre; il y a même beaucoup d'Indiens qui demeurent sur ces arbres, qui y retirent leurs canots & y font des carbets ou cabanes.

Islet aux Singes
Riviere d'Ouya
Montagne de Manaumar
A Y E N N E
Savannes Noyées
de Cayenne
Carte de l'Isle de Cayenne
Echelle d'une Lieue Marine de France
une L.

La terre de l'Isle est bonne, c'est un sable noir facile á labourer, qui a deux pieds de profondeur, au-dessous desquels on trouve une terre rouge propre à bâtir, à faire des briques & des tuiles, & même de belles poteries, ce qui n'est pas un petit avantage. En quelques endroits il y a des minéraux, & vraisemblablement il doit y en avoir davantage en terre ferme. Bonté de la terre.

Le climat de l'Isle de Cayenne est sain, quoique fort pluvieux; on y voit peu de ces maladies qui font tant de ravages dans nos Isles de l'Amérique, comme fiévres malignes, petites véroles & autres; on n'y connoît pas le mal de Siam, si dangereux à la Martinique & à S. Dominque. Pendant l'été les chaleurs y sont supportables, étant tempérées par le vent d'Est, qui a coutume de s'élever tous les jours sur les neuf heures du matin: à la vérité la séchereſſe est extrême pendant trois ou quatre mois que dure cette saison, & quelquefois elle est si grande que les campagnes sont toutes brûlées, & il meurt souvent un grand nombre de chevaux & de bœufs, autant pour faute de pâturages, que pour ne trouver aucune goutte d'eau à boire; cet été dure les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre. La saison des pluies, qu'on appelle communément l'hiver, commence ordinairement dès le mois d'Octobre par de petits orages, que l'on nommme dans le Pays Pluies d'Acajou; parceque les fruits de ces arbres mûrissent dans ce tems-là: elles sont bientôt suivies de pluies continuelles qui durent pour l'ordinaire pendant sept ou huit mois de suite. Ces pluies sont si abondantes qu'elles communiquent une humidité considérable Climat de Cayenne.

au terrein, qui fait que les habitans ne peuvent conſerver aucuns meubles dans leurs caſes : cependant ces groſſes pluies, quoiqu'incommodes, ſont plus favorables aux beſtiaux, parcequ'ils trouvent par-tout de quoi paître graſſement.

Preſque toute l'Iſle eſt un Pays ſablonneux, relevé de pluſieurs petites montagnes ou colines, que l'on cultive juſqu'au ſommet : les Cannes à Sucre, le Roucou, l'Indigo, le Cacao, le Café, le Coton, le gros Millet-Maniok & autres racines, pour la nourriture des petits habitans & des eſclaves, y viennent très bien : dans le reſte de l'Iſle c'eſt un terrein fort bas, & ſi marécageux en certains endroits, qu'on ne ſauroit aller par terre d'un bout à l'autre, ce qui oblige les habitans de faire preſque le tour de l'Iſle pour ſe rendre à leurs habitations.

Quoiqu'il y ait pluſieurs Forêts, on ne laiſſe pas que de manquer de bois en de certains endroits, & ſur-tout à la Côte ; de ſorte que l'on eſt obligé de brûler aux Sucreries des bagaſſes, c'eſt-à-dire, des Cannes à Sucre qu'on a paſſées deux fois au moulin, & dont on ne peut plus rien tirer.

Si l'Iſle étoit entierement défrichée, & ſi l'on y faiſoit des canaux pour l'écoulement des eaux, elle ſeroit très ſaine & plus fertile encore qu'elle n'eſt ; par la même raiſon l'air y étoit beaucoup moins ſain lorſqu'on a commencé de s'y établir qu'il ne l'eſt aujourd'hui : & les habitans y étoient ſujets à des maladies très fâcheuſes.

Maladies des Eſclaves.

On a été long-tems que les Eſclaves ne pouvoient pas ſe multiplier, parcequ'il étoit preſqu'impoſſible

de sauver aucun Négrillon ; ils mouroient presqu'aussi-tôt qu'ils venoient au monde : aujourd'hui même ils sont encore sujets à cette maladie qu'on appelle si improprement dans le Pays *Catharre*. Ce mal, qu'on peut nommer le fléau des enfans, est une convulsion universelle, ou un véritable *Tethanos*. Il attaque principalement ceux qui sont nouvellement nés, & les emporte presque tous en trois ou quatre jours. Il n'épargne pas même les grandes personnes, à quelqu'âge qu'elles soient. On n'a jamais vû, ou du moins très rarement, qu'aucun Blanc, pour parler le langage du Pays, ait été saisi de pareille maladie. On a constamment observé que les enfans sont plus sujets à ce cruel mal le trois ou le quatre, jusques même au neuvieme jour après leur naissance ; de sorte que s'ils passent neuf jours entiers sans en avoir aucune atteinte, les femmes les croient hors de danger, & les exposent hardiment à l'air. Il en est qui, en naissant, apportent cette maladie, & meurent aussi-tôt. On connoît ordinairement quand les enfans ont le *Tethanos*, qu'on nomme aussi tout court la Maladie, par la difficulté qu'ils ont à sucer le lait, par la convulsion de la mâchoire : leur cri est tout-à-fait gêné & différent de celui des autres enfans. Enfin la mâchoire se serre de plus en plus ; les extrêmités deviennent roides ; & des mouvemens convulsifs, qui sont l'avant-coureur de la mort, venant coup sur coup, enlevent en peu de tems le malade.

Maladie nommée le Tethanos.

A l'égard des adultes, ils résistent à la vérité plus long-tems que les enfans ; mais ils ont toujours le malheur d'éprouver le même sort. La maladie se

manifeſte par une eſpece de torticolis, ou une douleur que l'on ſent au col, & que les malades comparent à une corde qui les preſſe : la mâchoire ſe ſerre enſuite, & empêche d'avaler la nourriture ; les bras & les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant le malade par un pied, ou par la tête, on le leve comme une piece de bois. La roideur des membres n'eſt pas ſi continuellement ſoutenue, qu'il n'arrive pluſieurs fois le jour quelques contractions involontaires. Ces accidens fatiguent ſi fort les malades, qu'ils jettent des hauts cris ; ils demandent qu'on les ſoutienne, & on eſt même obligé de leur tenir la tête un peu élevée, pour leur faciliter la reſpiration, qui eſt fort gênée. Ce qu'il y a de particulier dans cette maladie, c'eſt une faim inſatiable, dont les malades ſont quelquefois ſi fort preſſés, qu'ils mangeroient à tout moment, ſi on vouloit les ſatisfaire, & s'ils avoient d'ailleurs la liberté d'avaler. La fiévre ne manque jamais de ſurvenir ; des ſueurs copieuſes ſe répandent dans toute l'habitude du corps ; & le mal augmentant de plus en plus, le malade meurt avec des mouvemens convulſifs horribles.

Remedes qu'on y apporte.

La précaution la plus sûre pour arrêter le progrès d'un ſi cruel mal, eſt d'arroſer les malades pluſieurs fois par jour avec de l'eau la plus fraîche qu'on puiſſe trouver, & ſur-tout dès le moment que l'on s'apperçoit que les enfans ne peuvent têter qu'avec peine, & que leur mâchoire commence à ſe ſerrer. Il faut réiterer ces aſperſions, juſqu'à ce que ces fâcheux accidens ſoient diſſipés, & que les parties du corps aient repris leur premiere ſoupleſſe. Il eſt néceſſaire de

ſoutenir

soutenir les forces du malade, sur-tout des grandes personnes, par de bons bouillons, qu'il faut donner peu & souvent, dans l'intervalle desquels on doit leur faire prendre quelques cuillerées de vin. Il ne faut pas manquer non plus de mettre en usage le mercure doux, ou l'Etioph minéral, en le mêlant avec des purgatifs, comme la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'Extrait d'Aloës a aussi très bien réussi dans cette rencontre; &, supposé que le malade n'eut pas assez de liberté d'avaler des bolus, en ce cas, on doit y substituer une infusion de sené, avec la manne & les autres purgatifs ordinaires. M. Barrere, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Médecin Botaniste du Roi dans l'Isle de Cayenne, de qui j'ai tiré cet article, de même que plusieurs autres, ajoute que les esclaves qu'il a eu le bonheur de guérir dans la Colonie, sont autant de témoins du succès & de la bonté de cette méthode. Les Négresses aujourd'hui, dès qu'elles s'apperçoivent que leurs enfans sont menacés de la maladie, elles les baignent sans autre façon, & les arrosent avec de grands *Couyes* pleins d'eau, c'est une espece d'écuelle faite avec le fruit de Calebassier, coupé par le milieu & vuidé.

Outre cette maladie, qui est assez particuliere, on en voit d'autres dans le Pays, qui ne sont pas moins remarquables, telles que le ver de Makaque. Ce ver est gros comme un tuyau de plume, long d'un pouce, rousâtre, ou d'un brun foncé, ressemblant assez à une Chenille. Il naît sous la peau entre cuir & chair, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des

Le ver Makaque.

articulations, & sur-tout au genou. D'abord il se fait sentir par une démangeaison qui survient à la peau, & qui est bientôt suivie d'un bouton, qui grossit insensiblement. Dès qu'on perce ces petites tumeurs, on trouve dedans cet animal, qui nage dans la Sanie. On a soin de le tirer dehors en pressant la peau & en le prenant avec un petit morceau de bois fendu. Il y en a qui, pour hâter la sortie de ce ver, mettent par-dessus de la crasse qui se trouve dans les pipes. Pour l'ordinaire la plaie se ferme d'elle-même sans aucun secours. Les Indiens, les Négres & les Creols sont sujets à cette espece de ver; & les Etrangers contractent cette maladie par leur séjour dans le Pays. Ce ver me paroît le même que le Gusano de la Guyane Espagnole, dont on a parlé ci-devant pag. 76.

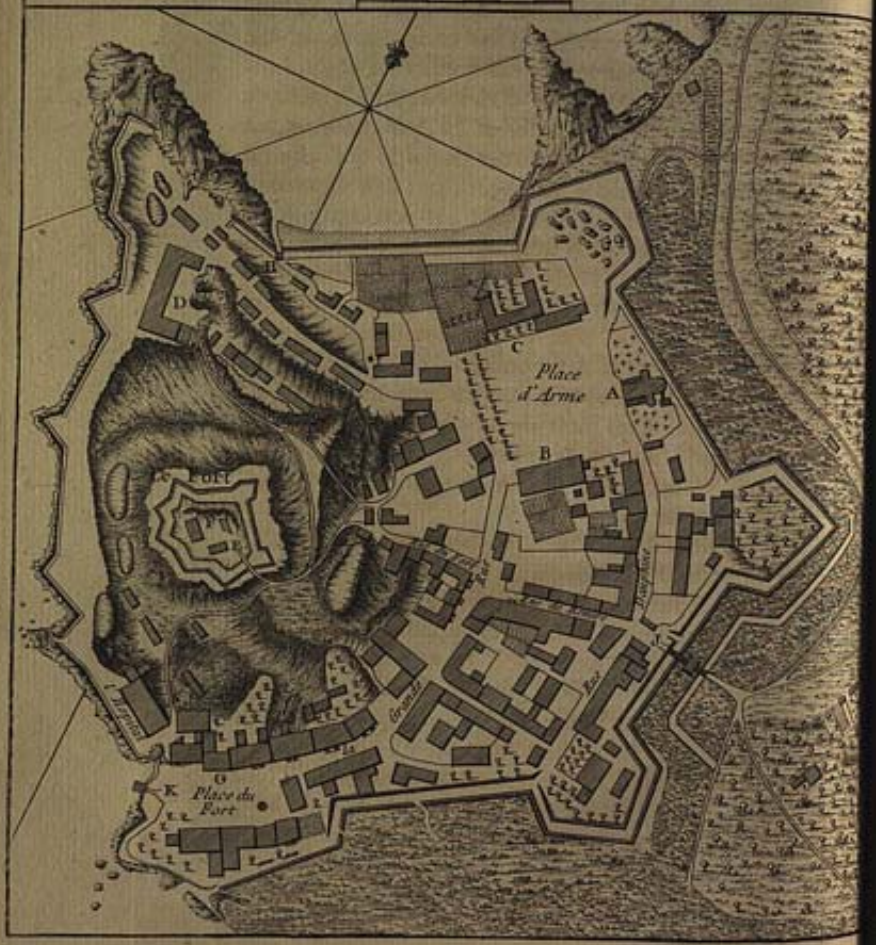
Vers de Guinée. On voit quelquefois des vers de Guinée parmi les esclaves nouvellement arrivés de la Côte d'Afrique; car les Négres creols n'y sont point du tout sujets. Cette espece particuliere de ver vient en plusieurs endroits du corps, comme au col, au dos, aux bras, aux jambes, où ils sont situés en zigue-zague, longitudinalement, ou contournés sur eux-mêmes. Cet animal, que M. Barrere dit avoir eu occasion d'observer une fois, est fort délié, à-peu-près comme un fil, & de la longueur quelquefois de six aunes; qui, avant de percer la peau, se fait connoître par une apostume, qui se forme à l'endroit où aboutit une de ses extrémités. On laisse ordinairement percer ces sortes de tumeurs par le ver, & dès qu'il sort dehors, on le roule autour d'un petit morceau de bois rond,

A. *Eglise de St Sauveur*
B. *Le Gouvernement*
C. *Les Jesuites*
D. *Les Casernes*
E. *Magasin a Poudre*

PLAN DE LA VILLE DE CAYENNE

Echelle de Soixante Toises
30 20 30 40 50 60

F. *Vieille Citerne Tome I*
G. *Magasin du Roy* N° 42
H. *Aqueduc*
I. *Porte de Remire*
K. *Porte du Port*



jusqu'à ce qu'on trouve quelque résistance. On revient le lendemain tortiller la partie du ver qui se présente ; & on continue ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin il soit entierement dehors. On applique chaque fois des feuilles de coton brûlées avec un peu d'huile d'*Aoüara* : cette espece de liniment excite le ver à sortir. Si, par malheur, en le roulant, il vient à se casser, la partie qui reste en dedans donne lieu à un abcès, qui fait beaucoup souffrir le malade, parcequ'il est accompagné de vives douleurs, qui s'étendent selon toute sa longueur. D'ailleurs, la plaie se cicatrise difficilement, & les malades tombent le plus souvent dans une espece de marasme, qui les mene quelquefois jusqu'au tombeau. Quoique la description de ce ver ne soit pas tout-à-fait la même que celle du Serpenteau ou Culubrilla des Espagnols de la Guyane, dont nous avons parlé pag. 79. Je croirois cependant que c'est le même animal, causant la même maladie, & se traitant de même.

Ville de Cayenne.

La ville de Cayenne est bâtie sur la Pointe du Nord-Oüest de l'Isle, ayant la Mer au Nord & le Port à l'Oüest ; c'est une espece d'exagone irrégulier, entouré de murailles & de cinq bastions, avec quelques demi-lunes & un fossé. Dans cette enceinte, il y a au bord de la Mer, sur une hauteur, un Fort nommé le Fort-Louis de Cayenne, qui commande la Ville & le Port, dans lequel il y a un Magasin à poudre & une Citerne. La plûpart des maisons sont de charpente, les autres ne sont que de terre ou bousillées, comme l'on dit dans le Pays ; on enduit le

dedans de bouse de vaches, après quoi on blanchit par-dessus : les unes & les autres sont couvertes de bardeau ; elles l'étoient autrefois de feuilles de Palmier, mais les ravages que les incendies y faisoient assez souvent ont engagé les habitans à couvrir leurs maisons de bois ; aussi depuis ce tems-là, quoique presque toutes les maisons soient sans cheminées, & qu'on y allume le feu sans ménagement, il arrive très rarement aucun mauvais accident.

On ne compte guere plus de deux cens maisons, dont quelques-unes sont à deux étages ; la maison du Gouverneur, l'Eglise de S. Sauveur, qui est la Paroisse, & la Maison des Jésuites, qui en sont les Curés, sont d'assez beaux bâtimens pour le Pays, & sont situés autour de la Place d'Armes ; les Casernes, le Magasin du Roi & l'Hôpital sont de l'autre côté de la Ville, vers la Mer.

Gouvernem. de Cayenne.

Il y a un Gouverneur & un Etat Major. La Garnison étoit de deux cens hommes de troupes reglées, divisés en quatre Compagnies, détachées de la Marine ; elle a été augmentée de deux Compagnies de plus ; à la moindre allarme les habitans, tant de la Ville que de la Campagne, sont obligés de prendre les armes & de se rendre à la Ville.

Il y a un Conseil Souverain, où le Commissaire Ordonateur préside ordinairement en l'absence du Gouverneur. Cette Cour juge en dernier ressort, & connoît de toutes les affaires qui regardent les habitans.

La nécessité de faire valoir les terres oblige les François de se tenir sur leurs habitations, ce qui fait

que la Ville n'eſt pas auſſi peuplée qu'elle pourroit l'être; mais aux grandes Fêtes & dans le tems des Revues, cela eſt tout différent; on voit venir alors les habitans dans leurs canots, & quelquefois les Creols dans leur hamac, avec une ſuite de Négres & de Négreſſes qui portent de la volaille, de la caſſave, du taffia (eau-de-vie de ſucre), des racines, & les autres proviſions néceſſaires pour tout le tems qu'ils ont à reſter dans la Ville.

REMARQUE.

Ce que je dis ici n'eſt que pour faire connoître quel étoit l'état de la Colonie de Cayenne dans les derniers tems. Aujourd'hui les choſes changent, & ce Pays va prendre une face toute différente; nous avons lieu d'eſpérer que l'on aura des connoiſſances plus étendues de ces belles & vaſtes contrées.

Habitans de Cayenne.

Les Habitans de Cayenne ſont fort affables, libéraux, & reçoivent les Etrangers avec tous les agrémens poſſibles. Quoiqu'ils parlent tous François, à peine leurs enfans ſavent-ils quelques mots de cette Langue; leur jargon tient beaucoup du Négre, ſurtout par la maniere de prononcer. Les Négreſſes, à qui on eſt obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots de leur Pays. On peut cependant dire que le langage Creol de Cayenne eſt moins ridicule que celui des Iſles. Les Creoles auſſi ſont mieux faites qu'ailleurs; elles n'ont point le teint jaune & pâle, comme celles de la Martinique & de S. Domingue. Elles aiment beaucoup la propreté,

ce qui ne contribue pas peu à l'heureuse santé dont elles jouissent.

Les Esclaves que les habitans ont, tant pour la culture des terres, que pour leur service particulier, sont les Indiens & les Négres ; tout Esclave au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, paie au Domaine sept liv. dix sols par an de capitation, qui se perçoivent en denrées du Pays.

Les habitations. Le séjour des habitations est beaucoup plus agréable, & est à préférer à celui de Cayenne ; on n'y manque de rien, sur-tout chez les gros Habitans, & principalement quand il arrive fréquemment des Vaisseaux Marchands. On y fait bonne chere, & on a aisément de quoi la faire. On entretient ordinairement une basse-cour bien garnie, où l'on fait élever des poules, qui sont excellentes, lorsqu'on les a nourries pendant quelque tems avec du mill, des coqs d'Inde, des pigeons, des canards, des cochons : d'ailleurs on a un, & même plusieurs Chasseurs & Pêcheurs, qui vous fournissent du gibier & du poisson. Les Perroquets sont fort bons à la soupe & en daube ; les Canards sauvages sont excellens, mais les Perdrix, de même que les Faisans, ont un goût fade ; leur chair est comme de la filasse, & on ne doit point épargner le lard en général pour apprêter le gibier du Pays. Le meilleur poisson du monde se pêche à Cayenne ; outre quelques especes qui sont communes aux autres Isles, la Mer & les Rivieres en fournissent quantité d'autres qui leur sont tout-à-fait inconnues.

L'on y nourrit aussi des Moutons & des Chevres,

& plusieurs troupeaux de Bœufs, pour l'entretien desquels on est obligé de mettre le feu dans des savanes ou prairies aux mois d'Août & Septembre, pour les bonifier & les transformer en bons pâturages : ces terres, brûlées au commencement des pluies, poussent d'excellentes herbes ; aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne sont de meilleur goût que ceux des autres Isles. La nécessité de laisser multiplier ces bestiaux fait qu'on les ménage & qu'on n'en tue que le moins qu'il est possible.

Les Jardins.

On a soin de cultiver un Jardin pour se procurer quelques petites douceurs. Les Arbres-Fruitiers qu'on apporte de France, & qu'on a voulu plusieurs fois provigner, ne sauroient s'accommoder de ce climat ; en revanche les herbes potageres y viennent à merveille, & on y fait de bonnes salades avec la laitue, le cerfeuil, la pimprenelle, la chicorée & le celeri. On y cultive des petits pois, des citrouilles, des potyrons & des melons d'eau, qui sont d'un goût délicieux, & avec lesquels on se désaltere dans les grandes chaleurs. On se regale aussi avec plusieurs fruits du Pays, comme l'Ananas blanc & jaune, la Goyave, le Corossol franc, la Papaye, & quelques autres, dont on a fait quantité de confitures : à l'égard des Citrons & des Oranges, ils y sont en si grande abondance, qu'on en fait peu de cas.

Arbres, Plantes & Fruits.

La terre de Cayenne & de la Guyane tient du climat ; ainsi elle est seche & rouge : cependant il y

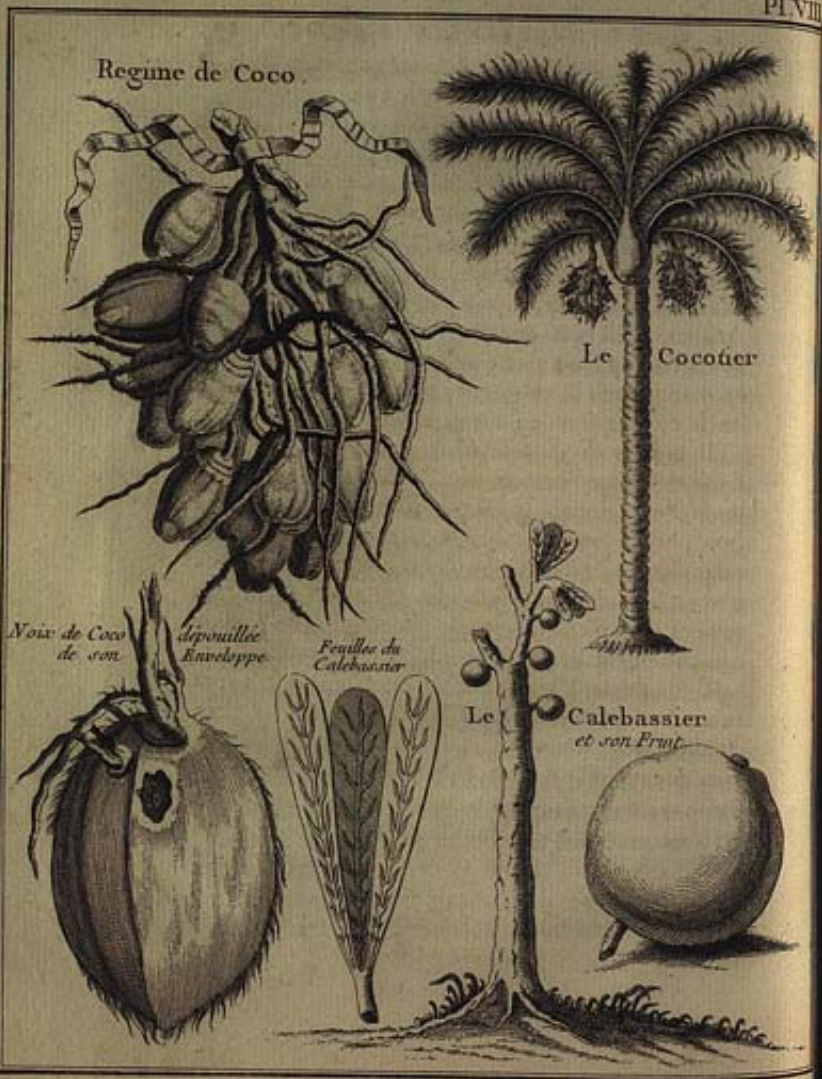
a des endroits marécageux, & d'autres où la terre eſt noire & fort bonne. Pendant le tems des pluies, qui durent ſix ou ſept mois, tout pouſſe d'une force extraordinaire & en peu de jours, ſur-tout l'herbe & les pâturages; mais auſſi en deux ou trois jours de ſechereſſe, elle eſt brûlée par le ſoleil. Pour remédier à cet inconvénient, on ſeme tous les quinze jours du bled de Turquie, qui pouſſe & monte en peu de tems, & par ce moyen on a toujours du verd pour nourrir les beſtiaux, ſans compter qu'on peut les nourrir d'herbe quand il y en a, & toujours de feuilles d'arbres ou de vigne, & même de bled de Turquie en grain mûr ou demi-mûr.

Si, comme on le dit, la terre de la Guyane s'uſe en peu d'années, elle a cet avantage ſur les Iſles, que le Pays étant très vaſte, on peut cultiver d'autres terres, & laiſſer repoſer les premieres.

Les Bois. Dans les Forêts on trouve quantité de beaux arbres propres pour la charpente, pour la menuiſerie & pour la marqueterie, entr'autres, l'Ebene noire, l'Ebene verte, le bois de Lettre & le bois Violet; le bois de Fer, le bois de Roſes, le bois de Feroles, le bois de Crabes & autres bois colorés.

Le bois d'Acajou, qui eſt très bon pour faire des meubles & de belles boiſeries, eſt ſi haut & ſi gros, qu'on en fait des pirogues de quarante à cinquante pieds de long, & de grandes & larges tables d'une ſeule planche.

Il eſt à remarquer que le bois de Lettre, qu'on nomme en France bois de la Chine, ne croît en aucun


Regime de Coco
Le Cocotier
Noix de Coco de son dépouillée Enveloppe
Feuilles du Calebassier
Le Calebassier et son Fruit

aucun autre endroit de l'Amérique que dans la Guyane, ce qui le rend très précieux.

Les arbres y sont toujours chargés de feuilles, & successivement de fleurs & de fruits, n'y ayant jamais d'hiver, c'est-à-dire, de froid. Ces fruits sont pour la plûpart excellens & en très grande abondance, tels qu'Oranges, Citrons, Cocos, Bananes, Ignames, Goyaves, Papayes, Pommes d'Acajou, Nefles, Prunes de Monbin, Prunes de plusieurs autres sortes, Ananas. Il est bon de remarquer que, quoique l'Ananas soit un fruit très excellent, cependant il faut en manger peu & rarement, parcequ'il est corrosif; on le corrige avec le sucre & le vin. Les Fruits.

Il croît aussi dans la Guyane de la Casse, qui seroit de la meilleure qualité, si elle étoit cultivée, de la Pite, dont le fil est plus fort & plus fin que la Soie, & qui feroit tomber le commerce de celle-ci, s'il étoit permis d'en apporter en France. Les Portugais en font des bas très beaux & bons. Les Indiens teillent cette plante comme le chanvre. Ils s'en servent ordinairement à faire des cordes & des hamaks.

Il y a de la Vanille; mais jusqu'ici on n'a pas su en tirer parti, on ne sait pas la conserver. Les gousses pourrissent quand on les a cueillies. Il est certain que quand on saura cultiver la plante qui produit ces gousses, & qu'on aura trouvé le moyen de les conserver, alors la Vanille de la Guyane sera fort bonne, & il s'en fera un commerce très avantageux au Pays.

On trouve aussi dans plusieurs endroits de la Canelle sauvage, dont l'écorce est blanchâtre, épaisse &

ſent le Girofle. Il ſeroit néceſſaire d'eſſayer ſi, par la culture, on ne pourroit pas rendre francs ces Caneliers ſauvages.

Il y a encore quantité d'arbres, de racines, de gommes qui donnent différentes ſortes de fort belles teintures, & entr'autres l'arbriſſeau qui porte une gouſſe à-peu-près ſemblable à celle des Chataigners, de laquelle on tire une teinture rouge appellée *Roucou*, fort belle & de prix, quand elle eſt naturelle & non falſifiée.

Le Roucou. L'arbriſſeau qui porte le Roucou vient de graine, & ne croît pas naturellement dans aucun endroit de la Colonie; il ne paroît pas même dans les lieux où il a été cultivé autrefois: tout ce qu'on ſait, c'eſt que les premiers François qui furent chez les Indiens de ces quartiers-là, y trouverent quelques pieds de Roucou, qu'ils cultivoient avec ſoin, pour ſe barbouiller le viſage & les autres parties du corps, en apporterent de la graine qui réuſſit très bien à Cayenne.

Pour cultiver le Roucou, on fait d'abord un abatis de deux ou trois cens pas en quarré, plus ou moins grands, ſelon les forces de chaque habitant; après y avoir mis le feu dans un tems convenable, c'eſt-à-dire, avant les pluies, on remue légerement la terre à l'endroit où l'on doit ſemer le Roucou; on met ordinairement, de dix pieds en dix pieds de diſtance, cinq ou ſix graines enſemble, qu'on a eu ſoin de bien laver auparavant dans l'eau: ou bien l'on fait une pépiniere, & l'on transplante les jeunes pieds, quand ils ont cinq ou ſix mois, ou un an tout au plus, les

mettant deux à deux à trois pas de distance, n'oubliant pas de les sarcher de tems en tems, jusqu'à ce qu'ils soient devenus assez hauts pour n'être pas étouffés par les mauvaises herbes. Ces arbisseaux s'élevent à la hauteur de huit à dix pieds, & même à la côte jusqu'à vingt pieds. Dix-huit mois après être plantés, ils commencent à rapporter des fruits, ou des *Caboches* (c'est ainsi qu'on les nomme dans le Pays), qu'on cueille, en pliant les branches avec de longs crochets, lorsqu'ils sont dans leur maturité; ce qu'on connoît parcequ'ils commencent à devenir rouges, ou plutôt lorsqu'ils sont durs au toucher; car il s'en trouve qui ne font que jaunir, quelques mûrs qu'ils soient. A l'égard de la maniere de préparer le Roucou, nous la donnerons en parlant du Commerce. On fait deux récoltes de Roucou par an, savoir, celle d'hiver, qui est en Décembre, Janvier & Février, & celle d'été, qu'on fait depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Juillet. On pourroit en faire pendant tout le cours de l'année, si la sécheresse de l'été n'étoit pas si excessive. Dans l'Isle à la Côte de Remire on fait du Roucou presqu'en toute saison : ces arbrisseaux y durent jusqu'à dix ans; au lieu qu'à la grande terre ils sont seulement bis-annuels, ou tout au plus ne vivent que trois ans : c'est ce qui oblige les habitans de faire tous les ans de nouveaux abatis, & de renouveller par conséquent les plantations de Roucou.

La Colonie de Cayenne ne manque pas de drogues pour la Médecine; on y trouve le baume de Copahu, le baume Rouge, l'Ipepacuanha blanc, la Gomme Gutte, l'Abuta, la Salsepareille, le Gayac, &c.

La Canne de Sucre.

La Feuille de la Canne

Haut de la Tige des Cannes

Arbre du Caffé

Gousse du Caffé

Feves ou Grains de Caffé

Le Papayer et son Fruit

de Coton chaque année ; celle d'été eſt en Septembre & Octobre, celle d'hiver en Janvier & Février.

On a commencé en 1721 à cultiver le Café à Cayenne. Quelques Déſerteurs François, qui s'étoient réfugiés à Surinam & qui revinrent enſuite à Cayenne, crurent pouvoir obtenir leur amniſtie en apportant avec eux quelques fruits de Café, que les Hollandois cultivoient depuis quelque tems dans leur Colonie. D'abord après l'arrivée de ces fugitifs à Cayenne, on mit en terre ces fruits, qui leverent & produiſirent trois pieds de Café, dont on diſtribua enſuite les graines à pluſieurs habitans.

Le Café de Cayenne ne s'éleve ordinairement qu'à la hauteur de dix pieds ; la racine produit une tige droite, groſſe vers le bas deux fois comme le pouce, branchue dès ſa naiſſance ; les branches qui ſont oppoſées en croix, deux à deux, les unes aux autres, & étendues à la ronde juſqu'à trois & quatre pieds, forment un arbriſſeau aſſez touffu, d'une figure preſque piramydale, eſtimable par ſa beauté ; mais plus encore par la bonté de ſon fruit. Les feuilles qui ont demi-pied de long ſur deux pouces & demi de large, viennent deux à deux, ſemblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes, d'un verd foncé par-deſſus, d'un verd pâle au-deſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent pluſieurs fleurs, par étages, aſſez ſerrées, preſque ſans aucune odeur. Chaque fleur eſt un petit tuyau blanc, long de cinq à ſix lignes, approchant en quelque ſorte de celles du petit Jaſmin, diviſé en haut en cinq parties. Le piſtile qui eſt au fond, & qui enfile la

Le Caſé.

fleur, & un très petit bouton applati, verdâtre, surmonté par un filet fourchu d'environ demi-pouce de long, & devient dans la suite une Baie ovale, verte dans son commencement, de couleur de Cerise dans sa maturité, & dans laquelle on trouve deux semences, convexes d'un côté, applaties de l'autre, & renfermées chacune dans une capsule blanchâtre.

Ces arbres fleurissent & donnent des fruits, principalement dans le tems des pluies. On a été quelque tems à croire que les Cafés ne pouvoient pas s'accommoder de ce climat; l'extrême sécheresse de l'été en tuoit beaucoup, & les pluies démesurées de l'hiver empêchoient les fruits de mûrir, & pourrissoient même les racines à mesure qu'elles piquoient en fond. On avoit bien de la peine à garantir les nouveaux plans de Café des fourmis & des autres insectes qui les dévoroient. On a enfin surmonté tous ces obstacles : ces arbrisseaux profitent parfaitement bien aujourd'hui ; & dès qu'ils sont une fois bien venus, ils rapportent ordinairement douze livres de Café tous les ans. On en fait deux récoltes par an ; la premiere se fait dans le mois de Juin, & la seconde vers la fin de Décembre. Les branches qui fleurissent dans le mois de Juin rapportent du fruit en Décembre, de même celles sur lesquelles on voit des fleurs dans ce tems-là, donnent aussi des fruits dans le mois de Juin. Cet arbrisseau se plaît mieux dans un terrein élevé que dans un fond bas. Il vient aussi beaucoup mieux dans les terres noires & grasses, qui sont assez rares dans la Colonie, que dans les terres sablonneuses. Il est enfin plus aisé de multiplier ces sortes d'arbres

de graines, que de les provigner par boutures ou marcotes.

Le Cacao qu'on a planté à Cayenne y a très bien réussi. Il seroit à souhaiter qu'on se livrât davantage à cette culture, & qu'il y eut plus de Cacaoyeres dans la Colonie; quand ces arbres sont venus, ils forment une espece de Forêt, où l'on se promene volontiers dans les plans de Cacao. Le Cacao.

Il y a de la Vigne dans l'Isle de Cayenne, dont on peut faire, & dont on a fait même du vin excellent. Il est fort couvert, il a beaucoup de feu & de force, sans être rude; au contraire il est un peu doux. Jusqu'à présent on a fait peu de vin à Cayenne, parceque les grapes ne mûrissent pas entierement tout à la fois; d'ailleurs les habitans trouvent plus de profit à faire du Sucre qu'à cultiver la Vigne. Cependant quelques-uns font du vin, mais en petite quantité. Ce vin de treille est bon & même de garde, pourvû qu'on le laisse fermenter pendant sept à huit jours, avant de le mettre en bouteille. Il n'y a rien de si aisé que d'avoir dans son jardin des raisins dans toutes les saisons, on n'a pour cela qu'à partager la treille en deux, & la couper alternativement, c'est-à-dire, la moitié un mois, & l'autre moitié le mois suivant; on aura le plaisir par ce moyen de voir donner à la Vigne des fruits, pendant tous les mois de l'année; à dire le vrai les raisins ne mûrissent qu'avec peine en hiver, à cause des grosses pluies, ce qui fait qu'ils ont un petit goût d'acide dans leur plus grande maturité. La Vigne.

Le Froment ne peut pas venir à maturité parceque, pendant le tems des pluies, l'humidité, jointe à la

chaleur, le font monter en six semaines jusquà douze ou treize pieds de haut, mais sans jamais porter d'épi.

Les Cannes de Sucre. Les Cannes de Sucre sont la principale richesse de la Colonie; pour les planter il ne s'agit que de faire tous les ans des abatis de cinq pas en quarré; & supposé que le terrein soit stable & permanent, c'est-à-dire que les coupes annuelles de Cannes se trouvent égales, ou très peu différentes, on ne sera obligé d'abatre du bois que les deux premieres années; l'abatis qui doit être fait au plûtard à la fin de Juillet, doit être aussi brûlé pendant les trois mois de l'été. Enfin ce sont les pluies qui réglent ces sortes de travaux, aussi bien que le plantage des Cannes. C'est ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mars qu'on a coutume de les planter. On prend pour cela des morceaux de têtes de Cannes d'un pied de long; on choisit celles qui ont plusieurs nœuds; on les met assez près les unes des autres, & on les couvre d'un peu de terre avec la houe. Ces Cannes sont coupées dix-huit à vingt mois après qu'elles ont été plantées, & les rejettons un an seulement après la premiere coupe.

L'Indigo. L'Indigo qu'on cultivoit autrefois en assez grande quantité à Cayenne, ne se cultive plus aujourd'hui que dans quelques endroits de la Colonie. La maniere ordinaire de le faire est presque la même qu'on pratique à S. Domingue, où elle fait une des richesses du Pays; on se regle cependant à Cayenne différemment pour la culture, à cause des pluies presque continuelles pendant les trois quarts de l'année. C'est ordinairement

ordinairement quelques jours avant ou après la Touſſaint qu'on ſeme la graine de cette Plante dans de petits trous qu'on fait à demi-pied de diſtance, & dans chacun deſquels on met quatre, cinq ou ſix graines. Dès qu'il fait de légeres pluies, on voit bientôt germer ces graines nouvellement plantées. On coupe l'Indigo pour la premiere fois au bout de quatre mois ; enſuite toutes les ſix ſemaines, ou les deux mois : on trouvera la maniere dont on doit travailler l'Indigo dans cette Colonie, à l'article du Commerce.

Quoique nous ayons parlé pag. 56 de la racine de Maniok, dont les Indiens de l'Orenoque font de la Caſſave, je crois devoir ajouter ici deux mots ſur la culture de cette plante à Cayenne.

Différentes eſpeces de Maniok.

On diſtingue le Maniok en pluſieurs eſpeces, ſavoir en bois branchu, ou bois maillé, ou bois d'Oſier, bois blanc, bois gris & bois rouge, ainſi appellé à cauſe de la couleur de la tige ou de la racine. Toutes ces ſortes de Maniok, connues par les habitans du Pays, ſe plantent à-peu-près de la même maniere. Dans les terreins élevés on fait des trous, dans leſquels on met un peu en pente un ou deux morceaux de bois d'environ demi-pied de long, qu'on a ſoin de couvrir d'un peu de terre. Mais dans les terres baſſes & plates, afin d'empêcher le Maniok de pourrir, on fait de groſſes mottes, dans leſquelles on met ordinairement quatre bouts de bois : on a coutume de faire ces trous aſſez près les uns des autres, à l'exception du bois branchu, ainſi nommé parcequ'il s'étend beaucoup à la ronde, qui demande d'être planté à quatre pieds de diſtance. La meilleure de

toutes ces especes de Maniok est le bois maillé, qui a pris son nom des Indiens, d'où il a été apporté. Le bois d'Osier, qui pour l'ordinaire ne se plante que dans un terrein sablonneux, vient d'une grosseur extraordinaire; ses racines, de même que celle des autres especes, ressemblent à de grosses carottes, chacune desquelles a quelquefois plus d'un pied & demi de long, sur trois ou quatre pouces de grosseur. Enfin le Maniok devient plus ou moins gros, selon la qualité du terrein où il a été planté. Il se multiplie beaucoup mieux de bouture que de graine. Le tems auquel on a coutume de l'arracher est quinze & dix-huit mois après qu'il a été planté; passé ce tems il devient *Mapou*, c'est-à-dire, il seche entierement dans la terre. Les habitans qui se trouvent courts de vivres, n'attendent pas que le Maniok ait dix-huit mois, ils l'arrachent même avant un an.

Suc du Maniok est un poison.

Le suc qu'on exprime du Maniok est un poison mortel, non-seulement à l'homme, mais encore aux animaux, & sur-tout aux bêtes de somme, quoiqu'elles en mangent les feuilles & les racines avec beaucoup d'avidité, sans en être sensiblement incommodées. Les Biches sur-tout en sont si friandes, qu'elles gâtent des pieces entieres de Maniok, capables de nourrir un grand nombre d'Esclaves; il y a encore des insectes qui ruinent cette plante quand elle commence à pousser. Il est étonnant qu'une racine, dont deux onces de suc donne la mort à l'homme & à tous les animaux, même jusqu'aux insectes, serve de nourriture à toutes les Nations de l'Amérique.

Outre toutes ces especes de Maniok qu'on cultive pour faire de la Cassave, & qui ont toutes la même qualité, il s'en trouve une autre espece qu'on appelle Maniok sauvage. Cette plante est tout-à-fait semblable aux précédentes à l'extérieur ; mais sa racine n'est point du tout nuisible. Les Négres & les Indiens les mangent rôties & bouillies, de même que les Patates & les Ignames.

Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes.

Les Animaux de la Guyane Françoise sont à-peu-près les mêmes que ceux de la Guyane Espagnole & de la Guyane Hollandoise, sur lesquels nous nous sommes assez étendus. On trouve à Cayenne beaucoup de gibier ; mais il tient du climat, & par conséquent fort sec. Il y a quantité de Tigres, de Sangliers, de Vaches sauvages, de Cerfs, qui ne sont pas plus grands que des Daims, de petits Porcs-épis, d'Agoutis, qui ont le poil rousâtre, le museau pointu, les oreilles petites, les jambes courtes & fort menues, & qui sont gros comme un Lievre. Des Singes rouges, gros comme des Dogues, leur poil est roux, leur chair est plus courte & meilleure que celle du Veau, & dont les plus riches habitans mangent. Des Sapajoux, qui sont de petits Singes fort caressans, & dont le poil est jaune. Il y a aussi des Chevaux qui sont petits, mais assez bons ; des Bœufs, des Vaches, des Brebis & des Chevres. Toutes ces especes ont été apportées de France, & y ont multiplié, mais pas autant qu'on

Les Singes.

l'auroit souhaité, tant à cause des grandes sécheresses; qu'à cause des Tigres qui en détruisent toujours quelques-uns dans les pâturages. Ces animaux, dont les plus dangereux sont ceux qui sont fauves, & qu'on appelle dans le Pays Tigres rouges, passent à la nage de la terre ferme dans l'Isle, pour venir chercher curée; dans les commencemens de l'Etablissement de Cayenne, ils ont fait beaucoup de ravages, venant enlever ces bestiaux jusques dans les étables, avec tant de hardiesse, que les habitans se virent à la veille de tout abandonner. On leur fit une si cruelle guerre, qu'on en détruisit un fort grand nombre, de sorte qu'on n'en voit presque plus aujourd'hui, & qu'ils restent dans les Forêts.

Les Tigres.

Lézards. Il y a des Lézards qui sont gros comme la jambe, qui sont fort bons à manger; on les met en fricassée comme des poulets. Les Caméleons sont à-peu-près semblables à nos petits Lézards.

Les Chiens. Les Indiens ont des Chiens, dont ils se servent pour la chasse, qui sont excellens & fort bien dressés: ils en font même une espece de Commerce avec les François. Ces Chiens, qui sont la seule espece qu'on trouve dans le Pays, sont presque toujours maigres & mal faits; leur poil est fort vilain, ils ont un air farouche, & ressemblent beaucoup au loup. Les habitans de Cayenne les appellent Chiens Indiens: ils sont merveilleux pour prendre les Tathous, les Agoutys, les Biches & autres sortes de gibier.

Oiſeaux.

Les Oiſeaux d'eau & de terre ſont en très grand nombre & de quantité d'eſpeces différentes. Ceux d'eau ſont Oies, Canards, Herons, grands Goſiers, Spatales, Frégates & autres, tous bons à manger.

Les Oiſeaux de terre ſont Perdrix griſes, groſſes comme un chapon, d'aſſez bon goût, quoiqu'un peu ſéches & filandreuſes, des Faiſans plus petits que ceux de France, & pas ſi bons, Ramiers, Tourterelles, Tourtres, Merles, Ortolans, Colibris, & grand nombre d'autres petits oiſeaux. Les Toucans ſont gros comme des Pigeons; ils ont le plumage noir, rouge & jaune, le bec preſqu'auſſi gros que le corps, & rayé par bandes noires & blanches. Les Ocos ſont gros comme des Poulets d'Inde, noirs ſur le dos, blancs ſous l'eſtomac, ayant le bec court & jaune, une crête de petites plumes noires, friſées & relevées en panache ſur la tête: ils marchent fierement; on les rend domeſtiques, & on en éleve dans les baſſe-cours.

Il y a pluſieurs autres ſortes d'oiſeaux qui n'ont rien de recommandable que la beauté de leurs plumes: celles des Flamans, qui ſont des Oiſeaux de Mer gros comme des Poules, ſont de couleur écarlate très unie: les Indiens s'en font des couronnes, qu'ils regardent comme une grande parure.

Les Perroquets ſont très beaux, par la vivacité & la variété de leur plumage. Ils apprennent aiſément à parler, & ſe rendent auſſi privés que les Poules. Les Perroquets.

On dit que les Indiens ont le secret de leur faire venir des plumes de diverses couleurs, avec le sang de certains reptiles dont ils les frottent. Il y a des Périques qui ne sont pas plus grosses qu'un Moineau, & qui sont très jolies. Les Arras sont de très gros Perroquets, dont le plumage est admirable.

Poissons.

Le Poisson de toute espece est en abondance le long de la Côte & dans les Rivieres, & il est fort bon, ce qui fait que la plûpart des Indiens préferent la pêche à la chasse. On prend des Mulets, des Louvines, des Parassis, tous Poissons excellens, & plusieurs autres sortes inconnues dans nos Mers, parmi lesquelles la grosse Tortue de Mer, le Lamentin & l'Espadon tiennent le premier rang par l'utilité dont ils sont à la Colonie; car, outre la consommation qui s'en fait parmi les habitans, c'est une branche de Commerce pour les Isles de l'Amérique, où l'on en porte après l'avoir salé.

Les Crabes. Les Crabes ne sont pas moins utiles; c'est la nourriture la plus ordinaire des Indiens & des petits habitans. Ces animaux se multiplient à l'infini, par l'attention particuliere que les Indiens ont de ne prendre que les Crabes mâles, & de laisser les femelles, qui sont toujours remplies d'une quantité prodigieuse d'œufs. On distingue ordinairement les mâles d'avec les femelles par le plastron de dessous, qui est en forme de cœur dans celles-ci, & presqu'ovale dans les autres; les Crabes vivent quelques jours sans manger, mais on ne peut pas les garder aussi long-

tems que les Tortues. Les Sauvages ont le secret de conserver ces dernieres toujours aussi grasses que si elles venoient d'être prises : pour cet effet, ils dressent dans une savane noyée une Palissade, qu'ils garnissent de pieux fichés en terre fort près les uns des autres. Ils mettent dans cette espece de reservoir les Tortues à mesure qu'ils les prennent. Celles qu'ils choisissent pour garder ont environ deux pieds de diamétre, & ont la chair fort délicate : les François l'appellent Tortue Amazone, parcequ'elle se trouve plus communément vers ce fleuve, & que les Indiens de ces quartiers-là en apportent tous les ans aux habitans de Cayenne. Les Tortues.

La grosse Tortue de Mer, appellée par les Indiens *Ouyamouri*, est une viande excellente lorsqu'elle est fraîche : on la sale aussi pour la conserver. Ces Tortues se tiennent ordinairement près des rochers, contre lesquels les vagues viennent se briser ; aussi les habitans de Cayenne en vont faire la pêche proche les Islets de Remire. Cette pêche se fait à la folle, qui est un filet de quinze ou vingt pieds de large sur quarante ou cinquante brasses de long, dont les mailles ont un pied en quarré. On place ordinairement ce filet auprès de quelques petites Isles basses ou Rochers, contre lesquels la Mer brise, parceque les Tortues vont brouter une plante marine, qu'ils appellent mousse, ou plutôt une espece de Fucus qui croît sur les rochers à fleur d'eau ; on fait soigneusement le quart, c'est-à-dire, on va visiter de tems en tems les filets ; on connoît quand la folle a chargé, comme l'on parle, lorsqu'elle cale ou enfonce plus Tortue de Mer.

en un endroit qu'en un autre, alors l'on isse vîte la folle, pour en retirer ce qui s'y est pris. Ces animaux, quoique monstrueux, ne sauroient se dégager aisément de ces sortes de filets, parceque les lames, qui sont assez élevées dans ces endroits, font aller & venir d'un côté & d'autre les deux bouts de la folle, ce qui étourdit les Tortues, & les embarrasse encore davantage. Si on reste long-tems sans visiter les filets après qu'il s'y est pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noyées & mortes : le tems propre pour foler les Tortues, c'est depuis Janvier jusqu'en Mai. Outre la Tortue de Mer, on prend aussi, quoique rarement du *Carret*, qui est cette belle espece de Tortue dont l'écaille est si recherchée : peut-être que cet animal n'est pas si rare qu'on se l'imagine, & qu'on en pourroit faire une pêche réguliere dans ce Pays, si l'on vouloit se donner les peines nécessaires pour découvrir les endroits où elles se plaisent. On feroit de leur écaille, qui est fort estimée pour différens Ouvrages, une branche de Commerce.

Le Carret.

L'Espadon est un poisson fort connu, que l'on pêche aussi à la folle ; dès qu'il se voit pris, il se démene si fort, qu'il s'échappe souvent à la faveur des gros morceaux de filet qu'il a brisés : c'est aussi une marque pour connoître quand il a passé quelqu'un de ces poissons, quand, en visitant les folles, on trouve des mailles emportées. La pêche doit s'en faire au commencement de l'hiver, & sur-tout lorsque le vent du Nord regne, qui est ordinairement dans les mois de Décembre, Janvier, Février & Mars. Les Espadons ne passent pas si près de terre, aussi

L'Espadon.

on

on a soin de placer les folles plus au large. On est fort attentif à couper avec une hache l'espece de corne ou de défense que ce poisson a au bout du museau, avant de le mettre dans le canot, sur-tout quand il est fort gros, de peur qu'il ne blesse, ou qu'il ne tue quelqu'un. A l'égard de la grosseur de l'Espadon, on en prend qui ont depuis deux jusqu'à trente pieds de long. La chair n'en est pas bonne; il n'y a que les Négres & les Indiens qui en mangent. Il n'y a que le foie qui soit de quelqu'utilité, à cause de la grande quantité d'huile qu'on en tire, & qui sert à brûler dans les Sucreries.

Le Lamentin se tient toujours dans les Rivieres, tant pour éviter le Requin, qui en est fort friand, & qui lui enleve de gros lambeaux, quand il peut l'attraper, que pour paître à son aise des feuilles de Palétuvier blanc, qui est un arbre très commun sur les bords des Rivieres. Les mois de Juillet & Août sont les mois auxquels on a coutume de faire cette sorte de pêche. Trois ou quatre Indiens se mettent dans un canot, ils pagayent, comme l'on parle dans le Pays, ou ils rament très doucement; & on ne parle que par signes, à cause que ce poisson décampe au moindre bruit qu'il entend. On va à l'endroit où l'on connoît que le Lamentin a brouté; dès qu'on l'apperçoit on se laisse dériver sur lui, & on lui lance en même tems l'harpon, dans l'endroit où on peut l'attraper, on laisse filer la ligne, qui est grosse comme le petit doigt, sur trente ou quarante brasses de long, afin de lui laisser jetter son feu, comme parlent les Traiteurs. On a soin d'attacher au bout de la ligne

Le Lamentin.

un morceau de bois flottant, qui sert à marquer l'endroit où est arrêté le poisson. Quand on trouve la ligne, c'est une marque ordinairement que le Lamentin est fatigué, on l'harpone encore de rechef, afin d'achever de le tuer. Il s'en trouve à qui on est obligé de darder quelquefois jusqu'à cinq ou six coups d'harpon. Dès que ce poisson n'est plus en état de faire la moindre résistance, on amare la ligne au derriere du canot, & on le halle à terre.

Ce poisson est très commun dans la riviere des Amazones, & dans celles de Cahipour, Ouyapok & d'Aprouak. Les Indiens l'appellent *Couiou-Mourou*. Les Portugais du Bresil le nomment *Pege-Buey*, à cause de sa grosseur & de sa figure, qu'ils comparent à un bœuf : en effet, on en prend quelquefois qui pesent jusqu'à cinq ou six cens livres. Voyez la description que nous en avons donné page 49.

Le Lamentin est de tous les Poissons le plus nourrissant, sa chair a le goût de celle du Cochon. On sale deux fois la viande du Lamentin, qu'on dépece ordinairement en morceaux de deux ou trois livres. Après les avoir laissé bien égouter, les Traiteurs François les serrent dans des barils. Les Indiens, chez qui le sel est fort rare, se contentent de les faire boucanner, de même que les autres poissons.

On trouve aussi des Crocodiles ou Caymans dans plusieurs Rivieres : on peut voir ce que nous avons dit de ce terrible animal pag. 67.

Reptiles & Insectes.

Les Reptiles de la Guyane Françoise sont les mêmes, à peu de chose près, que ceux dont nous avons parlé aux articles de la Guyane Espagnole & de la Guyane Hollandoise. Ainsi nous ne répéterons rien à cet égard, nous remarquerons seulement qu'on voit dans quelques endroits de la Colonie une espece de Couleuvre qui fait la guerre aux Rats & aux Souris, & qui les va chercher & prendre jusques dans les maisons, sans faire de mal à personne.

Les Insectes sont aussi les mêmes, savoir, les Moustiques, les Maringoins, les Machs, qui sont trois especes de Cousins, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy, les Fourmis, les Poux de bois, les Ravets ou Scarabis & les Crapaux; ces derniers ne sont pas mal faisans, quoique le Pays en soit tout couvert, & qu'ils se glissent jusques dans les chambres: ils sont même très utiles, car ils mangent les Fourmis, qui sont bien incommodes dans les maisons.

Tous ces Insectes se font une guerre continuelle, & se détruisent mutuellement les uns les autres. Mais rien n'est si étonnant qu'une espece de Fourmi passagere, qu'on appelle communément *Fourmi-coureur*. Dès que ces petits animaux arrivent dans un endroit, ils tuent Mouches, Guêpes, Ravets, Araignées, & purgent entierement les maisons de tous autres insectes: il n'y a pas même de Rats, quelque gros qu'ils soient, qui puissent leur résister; ils en

La Fourmi coureur.

ſont un ſquelette parfait. Enfin c'eſt un bien pour les maiſons par où cette fourmilliere ambulante a paſſé. On eſt obligé de déloger pendant deux ou trois jours que ces animaux ont coutume de reſter dans un endroit, pour n'en être pas vivement incommodé.

Le Poux de bois. Un des Inſectes domeſtiques le plus à craindre, c'eſt le Poux de bois ; il n'eſt pas poſſible de concevoir le ravage qu'il fait en peu de tems : il met en moins de vingt-quatre heures tout le linge & les hardes d'une garde-robe, ſi nombreuſe ſoit-elle, en filagrame. Il perce & fait une dentelle de tout ce qu'il trouve ; il a même priſe juſques ſur le cuivre. Ce petit animal n'a qu'une ligne & demie de long, ſemblable en quelque maniere à une Fourmi, à la différence de la tête, qui ſe termine en une pointe noire, très dure & d'une demi-ligne de long. C'eſt avec cette petite pointe, comme avec une eſpece de lime ou de poinçon qu'il perce & hache tout ce qu'il rencontre. Un des meilleurs ſecrets pour détruire un animal ſi dangereux, c'eſt de mettre quelques pincées d'arſenic en poudre ſur la trace ou le chemin que ces animaux ſe ſont pratiqués. La ſenteur de ce minéral leur eſt ſi nuiſible, qu'elle les fait diſparoître pour long-tems. M. Barrere a éprouvé que ceux ſur leſquels il mettoit tant ſoit peu d'arſenic, devenoient fort enflés, & crevoient peu de tems après.

Mouſtiques & Maringoins. A l'égard des Mouſtiques, des Maringoins & des Macks, dont la quantité eſt quelquefois ſi grande, que l'air en eſt obſcurci, il n'y a pas de meilleur parti à prendre, pour s'en garantir, que de bien fermer les

portes & les fenêtres des maisons, dès que le Soleil est couché ; on est même obligé de faire du feu, afin de n'être pas cruellement tourmenté de ces animaux, qui sucent jusqu'au sang, & empêchent toute la nuit de fermer la paupiere. La piquûre des Macks est bien plus sensible que celle des Maringoins ; en France nous appellons ceux-ci Cousins ; mais le Mack est une espece de Maringoin plus gros, qui a au-devant deux longs éguillons fort roides, qu'il enfonce jusqu'au vif, & qui causent beaucoup de douleurs. Voyez la page 75.

Les Tiques & les Chiques, dont nous avons parlé pag. 78, sont aussi une des incommodités de Cayenne.

Les Poux d'Agouty s'appellent à la Martinique & aux autres Isles *Bête Rouge*, à cause de sa couleur. Je crois que c'est le même insecte nommé Coyas ou Coybas, dont j'ai parlé à la page 77.

Commerce.

Par les productions du Pays, on peut juger de la nature du Commerce de cette Colonie. Le Sucre en est la principale branche, ensuite le Roucou, un peu d'Indigo, du Café & du Cacao. On y recueille aussi du Coton, mais en petite quantité ; il seroit à souhaiter que l'on se livrât davantage à cette culture, pour en pouvoir faire un commerce reglé : les Marchands enlevent le peu qu'ils trouvent à acheter, & en chargeroient volontiers une partie de leurs vaisseaux, s'il y en avoit assez dans le Pays. Les Indiens

en font de la toile pour se couvrir, & de beaux hamaks : mais rien n'approche de la beauté des bas & des gands qu'on tricotte à Cayenne.

On leur apporte en échange du vin, des farines, du bœuf salé, de grosses toiles, & sur-tout des toiles peintes, toutes sortes d'outils de fer, des souliers, des chapeaux, de la rassade & d'autres Merceries ; en un mot, ce qui est le plus nécessaire aux habitans ; encore ne faut-il pas en envoyer beaucoup, car on ne trouveroit pas aisément à s'en défaire ; de même que des soieries, eaux-de-vie & quinquaillerie. Le Commerce, comme on voit, n'est pas fort considérable ; cependant les marchandises qui s'y font tous les ans sont évaluées à cent mille écus au moins, & il seroit bien plus considérable, si les habitans ne manquoient pas d'esclaves, pour la culture des terres & pour le travail des Sucreries, d'autant que le Sucre de Cayenne est très beau & l'emporte sur celui des Isles. Le beau Sucre terré se vend sur les lieux dix écus le cent, & le brut ne vaut communément que dix-huit livres. On ne livre ordinairement aux Marchands que ce dernier, parceque les habitans ont coutume d'envoyer le plus beau pour leur compte aux Correspondans qu'ils ont en France.

Le Sucre.

Quoique la plûpart des gros habitans ne s'attachent qu'à faire du Sucre, comme au plus sûr moyen de s'enrichir, il n'est pas cependant si aisé d'y réussir que l'on pense, & il se trouve peu de gens propres

pour faire valoir ces sortes d'Etablissemens. Voici à-peu-près ce qu'il faut pour établir une Sucrerie à Cayenne. La premiere chose est d'avoir une concession dont le terrein soit bon, la terre stable & noire, & mêlée de sable, pour y planter les Cannes, comme nous l'avons observé ci-devant. Il est nécessaire d'avoir au moins vingt-cinq Négres travaillans, & autant de Négresses : trente bœufs tirans, & un pareil nombre de chevaux ou cavales, une bonne savane où ils puissent paître aisément, & de l'eau sur-tout pour boire dans les grandes chaleurs. On a besoin absolument de deux hommes de confiance, qui doivent concourir ensemble à faire valoir une Sucrerie, savoir, un Econome laborieux pour la régir, & un bon Commandeur pour veiller aux travaux des Négres. Il faut une maison pour se loger, qui ne soit ni trop près, ni trop loin du Moulin, & située de façon que le Maître puisse voir aisément de chez lui tout ce qui se passe, & si l'on travaille. On ne peut se dispenser d'avoir quelques Magasins, qui ferment bien, pour serrer l'eau de-vie, les provisions & les ustenciles nécessaires à l'habitation, afin d'éviter d'être volé par les Négres, qui y sont très enclins. Quand on a beaucoup d'Esclaves, il faut un magasin particulier pour leurs vivres, comme Gros-Mill, Maniok & autres racines. On ne doit point oublier de bâtir une chambre proche la maison, pour servir d'Hôpital aux Négres & Négresses malades ; y avoir toujours une boëte de remédes bien choisis, avec une ou deux Négresses consacrées au service des malades, & au soin d'une bonne basse-cour, où l'on doit

Etablissement d'une Sucrerie

élever des Poules, Canards, Pigeons, Poulets d'Inde, Cochons, & tout ce qui peut être néceſſaire à la vie. Ordinairement, dans une Habitation un peu riche, outre les Négres travaillans, on en a d'autres qui ſont Potiers, Charrons, Maſſons, Charpentiers, & de tous les Métiers qui peuvent être utiles à une Sucrerie.

Quand on a coupé les Cannes dans le champ, on les porte au Moulin avec des Cabrouets ou de petites Charettes; & ſi le Moulin ſe trouve trop éloigné de l'abatis, on a des relais, afin de ſoulager les beſtiaux.

Moulins à Sucre.

Les Moulins à Sucre dont on ſe ſert à Cayenne ſont à-peu-près les mêmes que ceux des autres Iſles. Ce ſont trois rouleaux poſés perpendiculairement ſur un chaſſis, le plus grand deſquels a douze pieds de long, & les deux petits cinq pieds ſeulement; chaque rouleau eſt garni d'un tambour de fer, épais d'un pouce, & long de deux pieds: ils ſont arrêtés en haut par des ſablieres, & en bas par quatre embaſſes, garnies chacune d'une crapaudine de cuivre, & de quatre coins de bois, que l'on ſerre & que l'on lache avec une maſſe de fer. On attache aux bras du Moulin, qui ont quinze pieds de long, deux bœufs ou trois chevaux enſemble avec leurs colliers & traits. On place ordinairement ces Moulins, dont la charpente doit être d'un bois dur & ſolide, ſous une caze ou bâtiment de trente pieds en quarré, avec des galeries de ſix pieds de large. Les tambours des deux petits rouleaux étant ſerrés étroitement contre le grand, écraſent avec force les Cannes à Sucre qu'on y paſſe.

Il

Il y a une grande cuve au-dessous du chassis, pour recevoir le vin de Cannes qui en est exprimé, & qui est conduit par une dale de bois dans la Sucrerie.

La Sucrerie est une grande chambre tout prêt du Moulin, où il y a six grandes chaudieres de cuivre ou de fer. Toutes chaudieres, si vous en exceptez la premiere, qui n'est destinée qu'à recevoir le suc des Cannes, sont montées sur un fourneau à deux ou trois ouvertures, par où l'on met le bois qui sert à faire bouillir le Sucre. On jette avec une grande cuillier de cuivre le vin de Cannes d'une chaudiere à l'autre, à proportion qu'il bout, en commençant par la premiere, & successivement jusqu'à la derniere. Les deux premieres de ces chaudieres servent à faire jetter la grosse écume. La troisieme, qu'on appelle la propre, est celle où l'on met de tems en tems, & sur-tout quand l'écume augmente, de l'eau de chaux, ou de la lessive faite avec les cendres d'un bois qu'on appelle bois de Canon. On nomme la quatrieme chaudiere le Flambeau, où l'on a soin d'entretenir toujours un grand feu. La cinquieme ou la derniere, est la Batterie; c'est là où se cuit entierement le Sucre. Ce Sucre, encore en syrop, se tire de cette Batterie, pour être mis dans un grand bassin de cuivre, nommé rafraîchissoir. Dès qu'il commence à refroidir un peu, on le met dans un bec corbin à deux anses, qu'on fait vuider par un Négre, dans des formes de terres faites en conne, longues d'un pied neuf pouces, épaisses de sept lignes, & larges à la base de près d'un pied. Après que le Sucre a resté environ douze heures dans les formes, on débouche

Ustenciles de la Sucrerie.

le petit trou qui est au bas de chacune, & on a soin de les poser ensuite sur un pot à syrop : ces pots sont enflés par les côtés, & sont hauts d'environ un pied trois pouces. On laisse le Sucre en cet état pendant quinze jours, après lesquels il est propre à recevoir sa premiere terre. On est depuis long-tems dans l'usage à Cayenne de terrer tout le Sucre qu'on y fait ; les habitans trouvent à cela un double avantage ; car le Sucre devient non-seulement fort blanc, mais encore il perd par ce moyen cette qualité grasse, qui le fait syroper beaucoup plus qu'il ne faut. On met ordinairement avec une truelle l'épaisseur d'un bon travers de doigt de terre sur chaque forme. Cette terre est une argile, ou plutôt une espece de marne, qui, pour être bonne, ne doit être ni trop grasse, ni trop maigre. Les huit premiers jours passés, on leve la premiere terre des formes, pour y en mettre une seconde, qu'on laisse au moins trois semaines, tems auquel le Sucre a entierement purgé son syrop ; après quoi l'on sort le Sucre des formes ; on l'étend au soleil sur des draps de grosse toile, & lorsqu'il est bien sec, on le met dans de grandes caisses ou dans des futailles.

Le syrop qui a découlé des formes, est employé à faire du Sucre de la même maniere que nous venons de le dire ci-dessus. L'un & l'autre doivent être bien écumés, avec de grandes écumoires de cuivre, pour que le Sucre soit aussi blanc qu'il se puisse. On a trouvé le secret, depuis quelques tems, de mettre à profit les écumes & le dernier syrop, dont on ne sauroit faire que de mauvais Sucre, en le faisant distiller avec un serpentin, pour en tirer de l'eau-de-vie.

Eau-de-vie de Sucre.

En effet, dès que le syrop a fermenté pendant quelques jours dans des canots ou auges faites exprès, & qu'il a contracté par la fermentation un petit goût d'acidité, il donne par la distillation une liqueur excellente, qu'on appelle dans le Pays *Taffia*, & dans les autres Isles *Quilduce*. Les Anglois estiment infiniment ces syrops, qu'on laissoit autrefois perdre à Cayenne. Les Bâtimens de Baston, ou de la Nouvelle York, qui viennent commercer dans le Pays, chargent de cette marchandise, qu'ils portent jusques dans le Nord le plus reculé, où on la distille pour faire de l'eau-de-vie. Les grandes pluies de l'hiver ne sauroient permettre de faire du Sucre dans cette saison : il faut si bien s'arranger, qu'il se fasse pendant l'été.

Le Roucou.

Les petits Habitans, qui ne sont pas assez riches pour établir une Sucrerie, font du Roucou, & c'est en hiver qu'ils le font ; la sécheresse de l'été, qui est outrée, fait périr beaucoup de ces arbrisseaux, ou du moins elle seche si fort leurs fruits, qu'ils ne rendent presque rien. Nous avons parlé ci-devant de l'arbrisseau qui produit le Roucou, & de sa culture ; il ne reste plus qu'à dire un mot sur la maniere de le travailler.

Maniere de faire le Roucou.

Lorsqu'on a cueilli les fruits, il les faut éplucher tout de suite ; le mieux seroit de le faire avec les mains ; mais ordinairement on en fait des tas, & on frappe dessus avec de gros bâtons pour détacher la graine. On pile cette graine dans des canots ou

especes d'auges d'environ dix pieds de long, jusqu'à ce qu'elle soit en pâte. On la retire de-là pour la mettre tremper pendant l'espace de huit ou quinze jours tout au plus, dans d'autres grands canots qui ont vingt & trente pieds de longueur, sur un pied ou deux de profondeur ; si on la laissoit plus long-tems, elle rendroit à la vérité davantage, mais le Roucou ne seroit pas si beau, il seroit même d'un brun tirant sur le noir, & de mauvaise qualité. Après avoir laissé suffisamment tremper la graine, on la presse dans le même canot avec la main, pour que l'eau se charge mieux de cette teinture rouge, qu'on passe ensuite par un *Manaret* ; on donne ce nom à un tamis plat & presque quarré, fait de la tige d'une plante qu'on nomme communément *Arrouma*, qui est une espece de Palmier. On la fait bouillir ensuite dans des chaudieres de fer de neuf pouces de profondeur, sur un pied & demi de diamétre, montées sur des fourneaux d'une grandeur proportionnée, jusqu'à la consistance d'une bouillie. On a pour l'ordinaire deux chaudieres pour opérer plus vîte : on a soin aussi d'ajouter de nouvelle eau rouge à proportion qu'il s'en consomme, & de jetter l'écume d'une chaudiere à l'autre. Le Roucou étant fait, on cesse le feu, & il ne s'agit plus que de le faire sécher au soleil dans des caisses rondes faites en goutieres, ou quarrées d'environ trois pieds de long, sur un pied & demi de large, & pour qu'il seche mieux, on le casse par morceaux, & on le retourne ; après quoi on le serre dans des barils.

On fait piler de rechef la graine qu'on a déja passée par le manaret ou tamis, & on la met tremper

pendant trois semaines, à trois fois différentes, ou jusqu'à ce qu'enfin l'eau ne se charge plus d'aucune teinture. On fait bouillir la premiere & la seconde eau, ou infusion, pour avoir du Roucou. La troisieme eau est très pâle, & ne sert qu'à faire de l'eau rouge, comme on dit dans le Pays, c'est-à-dire, qu'elle n'est propre qu'à y faire tremper de nouvelle graine. Les habitans de Cayenne, avant de livrer aux Marchands leur Roucou, ont coutume de le faire piler, pour lui redonner un œil rouge, & ils le mettent en grosses masses de vingt-cinq livres pesant. Il est aujourd'hui de meilleure défaite lorsqu'il est en petits pains de deux ou trois livres chacun, qu'on enveloppe avec des feuilles de Bananier ou de Baracon. Le Roucou est, pour ainsi dire, le soutien de la Colonie; il vaut vingt sols la livre; il est d'un grand secours pour la teinture, où il sert à faire le jaune, le rouge & autres couleurs. On a vu ci-devant l'usage que les Sauvages de la Guyane en font pour leur parure.

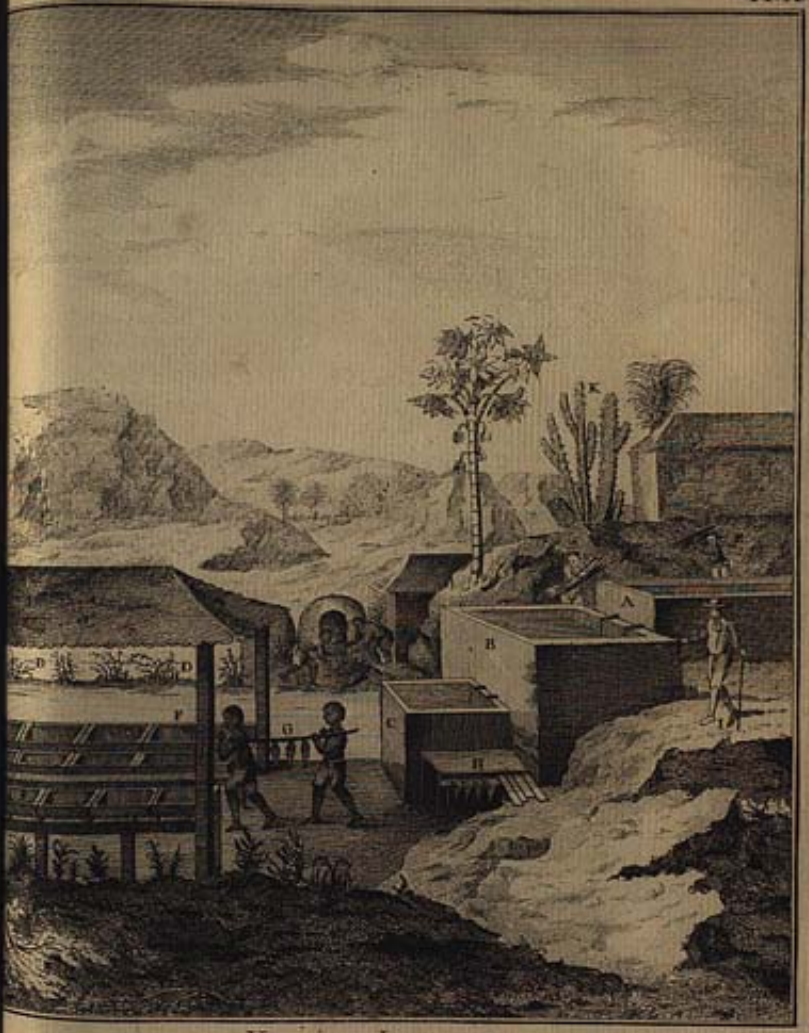
L'Indigo.

Après le Roucou, la marchandise sur laquelle il y avoit autrefois beaucoup à gagner, étoit l'Indigo, qu'on cultive encore aujourd'hui en quelques endroits de la Colonie, mais en très petite quantité.

La maniere la plus ordinaire de le faire, est presque la même que celle qu'on pratique à S. Domingue: on se regle cependant à Cayenne différemment pour la culture, à cause des pluies continuelles pendant les trois quarts de l'année.

Maniere de travailler l'Indigo.

Lorsque l'Indigo est en état d'être coupé, on en fait des paquets, comme de petites bottes de foin, & on en met jusqu'à cent vingt dans une cuve, qu'on appelle pourriture. Cette cuve, qui a neuf pieds de large, douze de long, sur quatre à cinq de profondeur, est bien maçonnée & revêtue d'un bon ciment. On y range le mieux qu'on peut tous ces petits paquets, que l'on ceintre avec des clefs de bois faites exprès. On fait aller dans cette cuve beaucoup d'eau, à la faveur d'une dale; afin de faire bien tremper cette herbe, que l'on laisse ainsi fermenter pendant vingt ou vingt-quatre heures, ou, pour mieux dire, jusqu'à ce que l'eau ait baissé environ deux pouces. On fait couler ensuite cette eau dans *la Batterie*, qui est une cuve semblable à la pourriture, où elle repose jusqu'au lendemain; ensuite on fait battre l'eau continuellement par deux Négres, jusqu'à ce que le grain soit bien formé & qu'il tombe au fond, c'est-à-dire, qu'il paroisse un sédiment ou une espece de sable au fond d'une petite tasse d'argent, avec laquelle on fait des essais de tems en tems; le grain se forme pour l'ordinaire dans l'espace de deux heures, & quelquefois plutôt; on laisse reposer l'Indigo pendant un jour entier, au bout duquel on ouvre les tuyaux pour faire couler toute l'eau de la batterie, jusqu'à ce qu'on voye sortir l'Indigo; dès le moment on les referme, & on ramasse ce qui est resté au fond, qu'on met dans des sacs de grosse toile, longs d'un pied & demi, qu'on tient suspendus à des tateliers, pour que l'eau qui s'y trouve mêlée puisse s'égouter aisément. Dès qu'il ne coule plus rien, on tire la



Vue d'une Indigoterie

A. *La Tremperie*
B. *La Batterie*
C. *Le Diablotin ou Reposoir*
D. *Plants d'Indigo*
E. *Negres qui portent l'Indigo dans le Tremptoir*
F. *Caissons a secher l'Indigo.*
G. *Negres qui portent l'Indigo aux Caissons.*
H. *Indigo qui égoute*
I. *Commandeur*
K. *Le Cierge epineux*

pâte qui se trouve au fond des sacs, on la met sécher au soleil dans de petites caisses de deux pieds & demi de long, jusqu'à ce qu'elle se sépare en divers morceaux ; on la brasse ensuite avec une truelle, jusqu'à ce qu'elle soit bien liée ; après quoi on coupe l'Indigo par quarreaux, & on le met de rechef au soleil, jusqu'à ce qu'il soit en état d'être retourné aisément dans la caisse, sans laisser rien aux doigts : on acheve pour la derniere fois de le faire sécher à l'ombre, pour être ensuite serré dans des barils, où il ressue & se perfectionne davantage.

Cayenne a fait une perte considérable depuis que la plûpart des habitans ont été obligés de cesser de faire de l'Indigo. Cette plante, qui faisoit autrefois la principale richesse du Pays, s'est si fort démentie, & rend si peu aujourd'hui, qu'on n'en fait presque plus. Le bel Indigo de Cayenne étoit aussi cuivré que celui des Isles, & se vendoit sur les lieux un écu la livre. Ne pourroit-on pas se promettre de rétablir les Indigoteries, en semant de la graine de cette espece qu'on cultive à S. Domingue ? Peut-être encore viendroit-elle comme auparavant, si on pouvoit défricher ces Pays noyés qui sont dans l'Isle, & qui sont très excellens.

Traite des Esclaves.

Autrefois les habitans de Cayenne faisoient un commerce d'Esclaves Indiens, que les Traiteurs François alloient chercher chez les Nations éloignées, sur-tout du côté de la riviere des Amazones ; mais

depuis que les Portugais de Para se sont approchés de nous, il n'est pas aisé d'en avoir. Ce Commerce ne laissoit pas que d'être considérable, & enrichissoit la Colonie, tant par le grand nombre que par le bon marché auquel on les achettoit, & qu'on revendoit ensuite le triple, & même davantage, aux Marchands qui alloient aux Isles. Ordinairement un Indien bien formé & de belle taille se vendoit cent écus, & une Indienne deux cens & deux cens cinquante livres: au lieu qu'aujourd'hui, non-seulement on n'en voit que rarement, mais lorsqu'on en trouve quelques-uns à achetter, on ne les a pas à moins de huit cens livres.

Maniere de faire la traite des Esclaves.

Les Traiteurs, c'est-à-dire, ceux qui vont faire commerce avec les Indiens, commencent dès qu'ils arrivent à un *Karbet* ou Village, par faire beaucoup d'amitié au Chef ou Capitaine de la Nation, & aux autres Indiens, ce qu'ils appellent faire *Banaret*; après les premiers complimens, qui ne sont pas longs, on sert à boire aux Traiteurs, qui de leur côté font un présent au Capitaine, & lui demandent s'il y a quelques Esclaves à traiter chez lui. Pour l'ordinaire le Capitaine & les autres Indiens ne s'ouvrent pas tout-à-fait, quoiqu'il y ait des Esclaves, & qu'ils aient bonne envie de s'en défaire; ils disent qu'ils n'en ont qu'un ou deux, & ne manquent pas d'ajouter qu'il faut les aller chercher fort loin, quoiqu'ils soient bien près du Karbet. Le Traiteur montre alors une partie de la marchandise qu'il apporte pour la traite, & en remplit autant de kourkouroux qu'il y a d'Esclaves à vendre. Un kourkourou est une corbeille

à jour,

à jour, ronde, de la longueur d'environ deux pieds, & large à son ouverture d'un pied. La valeur de la traite qu'on donne pour chaque Indien, se monte ordinairement à une douzaine d'écus. Un kourkourou, pour être bien assorti, doit être composé de six haches, six serpes, six houes, ou davantage, deux ou trois liv. de belle rassade (ce sont de petits grains de verre de diverses couleur); la blanche & la bleue est celle que les Indiens aiment le mieux, deux douzaines de couteaux, quelques aunes de toile blanche. Les petits miroirs, les hameçons, les gros peignes de corne, des platines de fer pour cuire la cassave, quelques petites meules à aiguiser les couteaux sont encore des marchandises très propres pour faire le commerce. Enfin l'adresse du Traiteur est de ne montrer que petit à petit ce qu'il a envie de donner, parceque plus les Indiens en voyent, plus ils en exigent, & il faut être un peu fait à eux pour ne pas se laisser tromper, & pour mettre à l'abri de leurs mains la traite qu'on apporte.

Marchandise qu'on donne en échange.

ARTICLE TROISIEME.

NATURELS DU PAYS, LEURS MŒURS ET COUTUMES.

LES Indiens qui habitent la Guyane sont en très grand nombre, partagés en différentes Nations, qui vivent séparées les unes des autres, & souvent fort éloignées : on les distingue en Indiens des Côtes & en Indiens des Terres, c'est-à-dire, qui habitent dans l'intérieur du Pays.

Nombre de ces Nations.

On estime que les Indiens des Côtes sont au nombre de douze à quinze mille ; à l'égard de ceux qui sont établis avant dans les terres, on n'en peut déterminer au vrai le nombre, ni même les diverses Nations éparses çà & là dans le fond de la Guyane. Leur éloignement & les Pays déserts qu'il faudroit traverser, fait qu'on n'a pas de commerce avec elles, & qu'il y en a plusieurs qui nous sont totalement inconnues.

Parmi les Indiens qui habitent aujourd'hui la Guyane Françoise, les Galibis sont les plus nombreux & les seuls que la guerre n'a pas détruit ; ils s'étendent depuis Cayenne jusqu'au-delà de l'Orenoque. Les autres sont des Indiens Portugais, qui ont porté avec eux leurs coutumes particulieres. Quoique l'on compte un nombre infini de Nations, elles sont néanmoins réduites, chacune en particulier, à peu de Karbets : voici les noms de celles qui nous sont les plus connues aujourd'hui.

Galibis, Nation principale, la plus nombreuse qui soit dans le voisinage de Cayenne, & qui s'étend jusqu'à l'Orenoque.

Coussanis, *Maraone*, *Arouas*, Nations guerrieres & fort laborieuses ; il y a nombre d'Indiens de ces quatre premieres Nations, rassemblés à la Mission de Kourou.

Tairas, ainsi appellés parcequ'ils habitent à l'embouchure des Rivieres.

Karaunes, *Kariakonyoux*, *Ouyas* ou *Ouens*.

Palicours. Ils ont commencé à s'établir auprès de Cayenne en 1723 ; ils gravent des lignes noires

circulaires sur leur visage, qui vont d'une oreille à l'autre, en passant par le menton, ce que les Creols appellent Barbes de Palicours.

Aramayous, *Noragues*. Ils habitent aux environs de la riviere d'Aprouak..

Pirioutx, *Nacouanis*, *Mauriautx*, *Tocayennes*, *Palanques*, *Tarcupes*, Nations fort nombreuses, *Coussanis*, *Armagoutous*, *Maprouanes*; toutes ces Nations Indiennes sont éparses le long des Criques ou Rivieres qui se déchargent dans l'Oyapoko.

Akoquovas. Ces Sauvages se percent les joues, & inserent dans les ouvertures des plumes de Perroquets, ou d'autres Oiseaux; ils habitent le long de la riviere de Camopi.

Mayets, *Maracoupis*, *Maykas*, *Karanarioutx*, *Arikorets*; ces derniers étoient autrefois les habitans originaires de l'Isle de Cayenne; cette Nation est presqu'entierement éteinte.

Iroutanes, *Makapes*, *Oyanpis*, *Itouranés*, c'est-à-dire, habitans des forêts & du dedans des terres.

Ayouaniques, *Caicoucianes*, *Machichouons*.

Les Nations qui habitent du côté de la riviere des Amazones & sur ses bords sont *Arouakaanes*, *Arouaqués*, *Coumaoutx*, *Maykianes*, *Amacidous*, *Ouroubas*, *Ameneyoutx*, *Apiaouas*, *Akouchiens*, *Fapouyranas*; ces derniers regardent comme une beauté d'avoir le front & le derriere de la tête applatis: les meres ont soin de donner cette forme à la tête de leurs enfans dès la naissance, par le moyen de deux petites planches qu'elles lient bien fortement

enſemble. Ces Sauvages ne ſont pas les ſeuls de l'Amérique qui aient cette biſarre coutume.

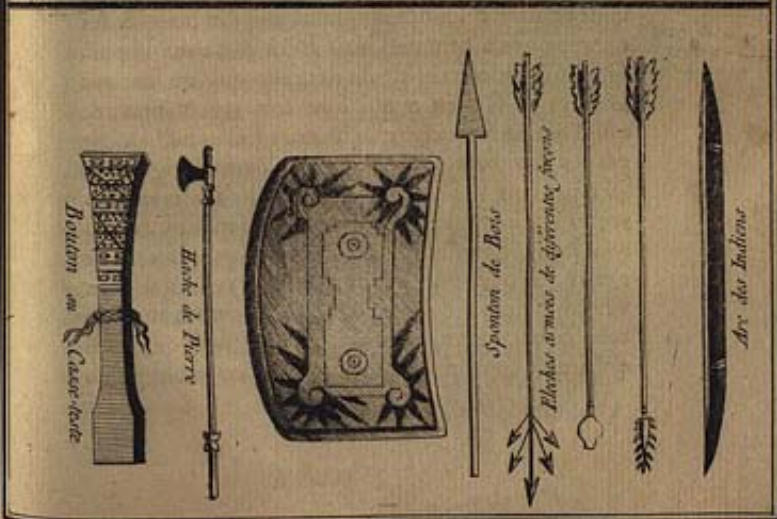
Les Nations ſuivantes ne nous ſont que très peu connues, *Maroupis*, *Manautx*, *Certanes*, *Aroukayoutx*, *Calipourns*, *Sakaques*, *Barikourns*, *Mâkes* ou *Anchions*, *Ayes*, *Parakouaris*, *Cayas*, *Salivan*, *Soupayes*, *Pakaxes* & *Tapouyas*. C'eſt de ces Indiens dont on tire des pierres vertes, qu'on recherche aſſez dans la Colonie.

Après ce que j'ai dit des Mœurs & Coutumes des Indiens de l'Orenoque, il me reſte peu de choſe à ajouter pour faire connoître les Indiens de la Guyane Françoiſe.

Portrait des Indiens de la Guyane.

Les Sauvages du continent de la Guyane ſont en général de petite taille, ayant un gros ventre, leur couleur eſt rougeâtre, & leurs cheveux noirs & plats. Les femmes ſont petites, fort délicates; elles ont le teint comme celui des hommes, les yeux petits & les cheveux noirs comme Geai. Elles ont dans la phiſionomie un certain air de douceur qui ne ſent pas le ſauvage. Il y en a qui ſont fort ragoutantes, & qui n'ont de farouche que le nom: elles ne haïſſent pas les Traiteurs François, mais leurs intrigues ne ſont pas ſans beaucoup de danger, les maris les tueroient impitoyablement s'ils avoient le moindre ſoupçon. La plûpart des Indiens vont preſqu'entierement nuds: quelques-uns même, ſur-tout ceux qui ſont vers la riviere des Amazones, ne couvrent rien du tout. Ils regardent comme un préſage aſſuré, que celui qui auroit couvert ce que la pudeur nous oblige de

Indiens de la Guyane Francoise. Pl. III.



cacher, ſeroit malheureux, ou mourroit dans le cours de l'année. Ceux au contraire qui croient qu'il eſt néceſſaire de dérober à la vue ce qui bleſſe la modeſtie, mettent ſur le devant un *Camiza*, ou une bande de coton, peinte par quarreaux avec du Roucou. Ces *Camizas* ſont longs de quatre à cinq pieds, ſur ſept pouces de large : ils les attachent à la ceinture avec un fil de coton, & les font paſſer entre les deux cuiſſes ; les hommes croient ſe donner des airs de galanterie en faiſant deſcendre ces ſortes de brayers juſqu'aux talons. Les femmes ſe ſervent d'un *Coyou*, ou tablier preſque triangulaire, tiſſu de raſſade ou de grains de verre, & large en bas de près d'un pied. Les Nations éloignées, qui ne peuvent jouir facilement du commerce des Européens, ſe couvrent d'une coquille ou d'un morceau d'écaille de Tortue, attaché avec un fil.

Qualité de l'ame des Indiens.

A l'égard des qualités de l'ame, tous les Indiens ſont très ſuperſtitieux, laches, efféminés & pareſſeux : ils ne manquent cependant pas d'adreſſe ni d'eſprit ; & quelque froids qu'ils paroiſſent, il n'y a pas de Nation qui ait peut-être plus de vivacité. Malgré leur indolence extérieure, leurs paſſions ſont extrêmement vives. Ils ſont lubriques au ſuprême degré, ivrognes au-deſſus de tout ce qu'on peut dire ; leurs haines ſont immortelles, & leur vengeance des plus cruelle, lorſqu'ils peuvent s'y livrer ſans danger ; malgré cela, ils ont une certaine équité naturelle, qui regne dans leurs actions, & des principes de droiture dans leur conduite ; ils ont même une eſpece de politeſſe & d'affabilité ; s'ils parlent entr'eux,

c'eſt toujours avec modération & avec retenue ; rien de plus doux & de plus complaiſant que leurs diſcours ; rarement ſe tutoient-ils, & ne ſe diſent jamais rien de choquant ; ils ne ſavent ce que c'eſt qu'éclater en injures, quand même ils ſe voudroient du mal. Leur civilité réciproque n'eſt pas moins admirable. Dès que tout le monde s'eſt rendu le matin au grand Karbet, qui eſt au milieu du village, & où tous les hommes paſſent ordinairement la journée, quand ils ne vont point en campagne, ils ne manquent jamais de s'entreſaluer les uns les autres, & de ſe ſouhaiter le bon jour : le ſoir, avant de ſe retirer, on en fait autant, &, s'il y a des Etrangers, on ne manque pas de commencer toujours par eux.

Quoique les Indiens parlent peu, & paroiſſent même taciturnes, ils ont cependant l'eſprit de galanterie, & le génie pour la ſatyre. Ils font à tout moment des chanſons pour la moindre choſe, & quand ils ſont en train, il n'y a pas de bons mots & de quolibets mordans qu'ils ne lachent.

Oiſiveté des Indiens. Preſque toute la vie des Indiens ſe paſſe dans l'oiſiveté ; on les voit toujours couchés dans leur hamak ; ce lit flatte agréablement leur fantaiſie, & les rend encore plus pareſſeux ; ils y paſſent des journées entieres à cauſer & à ſe regarder dans un petit miroir, à s'arranger les cheveux, à s'arracher le poil, ou à de pareils amuſemens : quelques-uns ſe plaiſent à jouer continuellement de la flûte, ou plutôt hurler ; on ne ſauroit trouver de comparaiſon plus juſte, car leurs groſſes flûtes font un bruit ſemblable, en quelque maniere, au mugiſſement d'un bœuf. Il ſemble que

ces malheureux se fassent une espece d'honneur de leur mollesse ; on peut donc avancer avec raison que la paresse est le caractere dominant de ces peuples. Les plus laborieux d'entr'eux, dont le nombre n'est pas bien grand, s'occupe à faire des Pagaras, des Couleuvres, des Grages, des Arcs & des Fleches, des Hamaks, des Couys & autres ustensiles de ménage. Ils vont à la chasse & à la pêche, & construisent des Pirogues ou des Canots.

Femmes esclaves des hommes.

Les femmes sont les esclaves des hommes, elles ont soin du ménage, elles doivent planter les champs que le mari a défriché, les sarcler, cueillir & faire la récolte des vivres, comme racines de Maniok, de Tayoux, d'Inhyame & autres ; faire la Cassave, la Poterie, aller querir du bois, de l'eau, faire la boisson, avoir soin des enfans ; en un mot, elles sont obligées de se mêler de tout, hors de la chasse & de la pêche ; encore faut-il quelquefois qu'elles aillent chercher de quoi nourrir leurs maris, qui se bercent d'un grand tranquille & sans aucun souci dans leurs hamaks : on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet pag. 82 & suivantes.

Indiens sont Polygames.

Tous les Indiens sont Polygames, & la pluralité des femmes y est autorisée par la coutume plutôt que par aucun autre motif ; le nombre n'en est pas limité, chacun a droit d'en avoir autant qu'il en peut entretenir ; il est même libre aux hommes de les renvoyer lorsqu'ils le jugent à propos, & de les laisser dans un entier abandon, sans s'embarrasser de pourvoir en aucune façon à la subsistance de ces femmes infortunées. Les peres se chargent ordinairement, en cas

de répudiation, du soin des enfans qu'ils auront eu ensemble.

Sont jaloux. Les Sauvages sont fort jaloux, & ont l'adultere en horreur. Les maris tuent sans miséricorde leurs femmes dès qu'elles sont convaincues, ou seulement soupçonnées du crime.

Ils épousent leurs parentes. Pour l'ordinaire les Indiens ne se mésallient pas, ils épousent toujours leurs parentes, même au second degré de consanguinité; les garçons regardent leurs cousines germaines comme leur étant acquises par un certain droit de naissance; aussi les épousent-ils souvent quoiqu'elles n'aient guere que deux ou trois ans; en attendant on prend une autre femme, qu'on renvoie lorsque la jeune est devenue assez grande pour coucher avec le mari. A l'égard de leur mariage, il n'y a rien de particulier à en dire, si ce n'est qu'il se fait sur-le-champ, & sans aucune cérémonie.

Leurs Mariages. Si un Indien est un excellent pêcheur, bon chasseur, qu'il fleche bien, qu'il soit laborieux, il est fort recherché. Dès qu'une fille a jetté les yeux sur un Indien, elle lui présente à boire, & lui offre même du bois pour allumer du feu auprès de son hamak; si le garçon le refuse, c'est une marque qu'il n'en veut pas; comme au contraire, le garçon en l'acceptant, le mariage est censé conclu. Le jour même la fille ne manque pas d'attacher son hamak tout contre celui de son futur époux, ils couchent dèslors ensemble, sans autre façon; le lendemain la nouvelle mariée apporte à manger & à boire à son mari, & prend dèslors soin de tout le ménage.

Les beaux-peres regardent leurs gendres comme autant

autant de valets faits pour les servir, & ils n'ont garde dèslors de travailler. Le soin donc de faire l'abatis & de construire la case regardent les Indiens nouvellement mariés. Il faut aussi qu'ils aillent à la chasse & à la pêche, en un mot, qu'ils pourvoient à la subsistance de la femme, des enfans & du beau-pere, qui se tient les bras croisés dans son hamak. Ces jeunes mariés sont encore assujettis à une loi assez dure, qui est, lorsque leur femme accouche pour la premiere fois, de se tenir dans le hamak, qu'on suspend au faîte de la maison, là on ne leur donne presque rien à manger, un morceau de cassave & un peu d'eau fait tout le soutien de leur vie. Après avoir gardé quelque semaine un jeûne assez austere, on les descend & on les *frelangue*, comme disent les Creols, c'est-à-dire, qu'on leur fait, avec de grosses arrêtes de poisson, ou avec des dents d'Agouty, quelques ciselures légeres, pour ainsi dire, ou plutôt des scarifications en divers endroits du corps; très souvent même on les regale de plusieurs coups de fouet. Après ce cérémonial, le nouveau pere n'en est pas encore quitte, il est obligé de se mettre au service de quelqu'ancien Indien, & de quitter sa femme pour quelques mois: pendant tout ce tems il doit être soumis, & se regarder comme un véritable esclave. Il doit aussi avoir soin de s'abstenir de manger de la biche, du cochon, & d'autre gros gibier; il ne faut pas non plus qu'il coupe du gros bois avec la hache; tout cela nuiroit du moins à l'enfant. Le tems de la servitude étant accompli, on va aux Crabes, on en pêche une assez bonne quantité, on fait un festin où l'on fait

grande débauche ; après quoi l'on rend en grande pompe le mari à la femme.

Repas des Indiens. Leur coutume eſt de ne prendre jamais leurs repas avec leurs femmes, qui les ſervent & leur donnent à laver à la fin de chaque repas. Leur attitude ordinaire, à moins d'être dans le hamak, eſt d'être toujours aſſis ſur leurs talons, ils ont cependant un ſiege de bois, qu'ils appellent *Moulé*, dont ils font uſage dans les viſites ; c'eſt une eſpece de tabouret qui eſt tout d'une piece & très incommode ; car le deſſus, auquel on a donné à-peu-près la figure d'un canot, eſt ſi creux dans le milieu, qu'on y enfonce juſqu'à la ceinture, & les genoux touchent preſqu'au menton.

Leur travail. Le travail le plus conſidérable des Indiens, & celui qui les occupe le plus ſérieuſement, c'eſt lorſqu'il s'agit de bâtir leurs Karbets, ce ſont de miſérables chaumieres ou huttes quarrées, plus longues cependant que larges, dont les unes, qu'ils appellent *Sura*, ſont à un étage, & les autres à rez-de-chauſſée, nommées *Koubouya*, qui veut dire en Indien caſe baſſe : ces dernieres ſont conſtruites de deux poteaux, ſur leſquels ils poſent une grande perche qui ſoutient tout l'édifice : on couche ſur ce faîte de tous côtés des branches d'arbres, & on couvre le tout de feuilles d'*Ahouhai* ; on entre dedans par une petite porte qu'on a pratiquée à l'un des côtés. La caſe haute n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de quelques pieux fichés en terre, de la hauteur d'environ huit à dix pieds, ſur leſquels on conſtruit un plancher avec de petites tringles faites du tronc d'un *Palmiſte*, que les François appellent *Pinau*, & les Sauvages *Ouaſſai* : ce

bois se fend fort aisément en long, on applati grossiérement d'un côté ces sortes de liteaux, qui ont sept ou huit pieds de long, sur deux ou trois pouces de large, on les arrange les uns contre les autres, & on les lie à des travers, ce qui fait un plancher assez ferme. Le toit est couvert de feuilles de Palmiste, de même que la case basse; on monte à ces Sura par des troncs d'arbres qui ne sont par fort inclinés, & sur lesquels on a fait quelques entailles qui tiennent lieu d'échellons, mais si peu affermis qu'ils panchent tantôt d'un côté tantôt d'un autre; on a toutes les peines du monde d'y monter avec des souliers, & plus encore quand il faut descendre.

Les Galibis, voisins de Cayenne, habitent en commun dans ces petits Karbets; la grandeur du logement détermine le nombre de personnes qui peuvent y rester; il y a des Karbets où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt ou trente ménages. La sécurité avec laquelle les Sauvages vivent entr'eux fait que rien ne ferme chez eux; les portes du Karbet sont toujours ouvertes, & on y peut entrer quand on veut. Ce n'est pas de même parmi les Négres, comme ils sont tous grands voleurs, ils se défient les uns des autres; aussi leurs petites cases, ou plutôt leurs renardieres sont toujours fermées à clef, afin de pourvoir à la sûreté de leurs provisions & petits ustensiles de ménage; ils se servent pour cela d'une serrure de bois d'une structure assez singuliere. Logemens des Indiens.

Le plus spatieux de tous les bâtimens Indiens est le *Tabouy*, appellé communément par les François le grand Karbet; cet endroit est proprement le

rendez-vous des Sauvages de la même Nation ; c'eſt là où ils tiennent leurs aſſemblées, où ils reçoivent les Etrangers, & où ils font tous les feſtins ſolemnels, ou plutôt leurs débauches. Le Tabouy ou Caſe commune à une même Nation, eſt une eſpece de petite halle de cinquante ou ſoixante pieds de long, ſur dix ou douze de large. On plante au milieu & aux deux bouts du Karbet, qui ſont toujours ouverts, de grandes fourches, ſur leſquelles on met de groſſes pieces de bois, pour ſervir de faîte : on arrange enſuite des chevrons, qui vont depuis le haut du bâtiment juſqu'en bas, où ils ſont appuyés ſur de petites fourches hautes de quatre à cinq pieds, & qui ſont plantées tout le long d'eſpace en eſpace ; on met en dedans quelques longues traverſes, arrêtées avec des lianes, deſtinées à tendre les hamaks des hommes, car les femmes n'ont pas le même privilege, elles s'y tiennent ordinairement aſſiſes ſur leurs talons, ou ſur un grand banc : le toit eſt couvert comme celui des autres Karbets. Quelques grands que ſoient ces logemens, la charpente n'en eſt guere moins ſimple ni mieux imaginée que celle des petits Karbets. Ces maiſons Indiennes ont un air d'extrême pauvreté, & ſont une image parfaite des premiers tems. Toutes ces caſes ou hutes, qui ſont ordinairement bâties ou ſur une hauteur, ou au bord de quelque Riviere, pêle mêle & ſans aucun ordre, préſentent un des plus triſtes & des plus déſagréables aſpects ; on n'y voit rien que d'hideux & de ſauvage. Le payſage n'a rien de riant ; le ſilence même, qui n'eſt interrompu quelquefois que par le cri des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt capable que d'inſpirer de la frayeur.

Si les maisons des Indiens sont à l'extérieur misérables, l'intérieur n'est pas mieux ; leurs meubles & ustensiles de ménage se réduisent à peu de chose & de peu de valeur.

Meubles des Indiens.

Le principal & le plus utile des meubles que les Sauvages Méridionaux aient jamais imaginé est le *hamak*, ou lit portatif ; le coton en est ordinairement la matiere, c'est pour cela aussi qu'ils le cultivent. Il y en a qui sont faits de *Pite*, mais ils ne sont pas si commodes, tant à cause de la dureté des petites cordes dont ils sont tissus, que parcequ'étant à jour, ils ne sauroient vous garantir des piquûres des Moustiques & des Maringoins. Le métier dont ils se servent pour faire ces sortes de lits, n'est autre chose que quatre gros bâtons de cinq à six pieds, arrêtés à chaque angle par une cheville ou quelque morceau de liane. Ils arrangent assez artistement plusieurs fils de coton en long & des deux côtés du métier, qui est un peu incliné contre le mur, après quoi ils passent entre ces deux fils une espece de navette de Tisserant ; on les bat fortement à chaque fois avec un bâton d'un bois fort dur & un peu tranchant. Le hamak étant fini, ils y mettent des cordons pour pouvoir l'attacher où l'on veut. Les Indiens barbouillent souvent leurs hamaks avec du Roucou & avec quelques Résines qu'ils font dissoudre dans le baume de Copahu, ou dans quelqu'autre huile ; ils y tracent aussi toute sorte de compartimens, faits en maniere de guilloché, & avec une simétrie admirable. Il y en a qui sont à jour ; mais les meilleurs de tous, pour y être couché commodément, sont les hamaks blancs,

bien battus, de sept pieds en quarré. Les Indiens de la Guyane en font de parfaitement beaux & de toutes grandeurs ; mais ceux du Bresil ont un goût merveilleux pour ces sortes d'ouvrages, & l'emportent même sur les Galibis de nos cantons.

Le Hamak. Le hamak est très utile dans les Pays chauds, on y sent beaucoup moins de chaleur que dans nos lits ordinaires ; les malades, accablés de la fievre, sont sensiblement soulagés quand ils y passent quelques heures du jour ou de la nuit. L'Auteur dont j'ai tiré ceci ajoute qu'il ne doute point que la mode n'en vint en France, si on connoissoit le mérite de ce lit Amériquain, sur-tout pendant les grandes chaleurs, où l'on brûle dans les lits, sans compter l'incommodité des puces & des punaises, dont l'on est à couvert dans un hamak, où l'on sent un frais admirable.

Les Indiens font des nattes avec des feuilles de Palmiste qui leur tiennent lieu de courte-pointe dans leur hamak, ou de tapis lorsqu'ils veulent se coucher par terre.

Ustensiles de Ménage. Après le hamak ce sont leurs Paguaras qui les occupent le plus, étant des meubles très nécessaires pour eux, & ils en font usage pour serrer leurs hardes, leurs ustensiles & leur provision. Les Paguaras sont des paniers ou corbeilles de différentes formes & grandeurs, les unes quarrées, d'autres cilindriques & d'autres rondes ; ils les peignent par compartimens rouges & noirs. Ceux dont on se sert le plus communément ont la figure d'un quarré long, doubles par-tout, garnies entre deux de feuilles de *Baroulou* ou d'*Ahouai*, afin que l'eau ne puisse pénétrer

dedans ; le mérite de ces sortes de paniers c'est d'être très légers.

Outre les Paguaras, ils font encore des *Coleuvres*, des *Manarets*, & des *Grages*, tous ustensiles de ménage ; les Grages sont des especes de rapes heriſſées de petites pierres taillées en facettes & rangées en losange sur un morceau de planche de deux pieds de long sur huit pouces de large.

Les *Couys* & les *Canaris* sont encore des ouvrages des Indiens. Les Couys sont des especes d'écuelles ou de jattes de différentes grandeurs, qu'ils font avec le fruit de Calebassier, qu'ils coupent en deux, qu'ils vernissent fort proprement, avec différentes figures qu'ils impriment dessus. Ces sortes de Couys sont tantôt rondes & éleptiques, & quelquefois en côtes de Melon ; ils donnent cette figure au fruit, en le serrant étroitement avec une liane lorsqu'il est encore rond.

Les Canaris sont des vases de terre de différentes grandeurs, où ils mettent leurs boissons.

Les *Pyrogues* ou Canots dont se servent les Indiens pour naviger dans les rivieres & le long des côtes, doivent être regardés comme le chef-d'œuvre de leur industrie. Ces Pyrogues, dont la légereté est admirable, sont faites d'un tronc d'arbre creusé, & d'une seule piece, & quelquefois relevées par les côtés avec quelques morceaux de bois. Il y en a qui ont jusqu'à trente & quarante pieds de long, & d'autres qu'on appelle *Couillaras*, dont une extrêmité se termine en pointe, qui sont si petites, qu'à peine peuvent-elles contenir deux ou trois personnes : aussi se

Les Pyrogues ou Canots.

renverſent-elles ſouvent ; mais les Indiens ne s'en embarraſſent guere, parcequ'ils nagent tous parfaitement bien ; ils les retournent auſſi-tôt & jettent l'eau, & ſe remettent dedans. La maniere dont ils ont coutume de les conſtruire eſt aſſez ſimple. Ils choiſiſſent un arbre de neuf, dix ou douze pieds de groſſeur, & le plus droit qu'ils peuvent trouver. On fait en long une ouverture de neuf à dix pouces. On tire enſuite du dedans le bois des deux côtés, qu'on a ſoin d'unir le plus qu'on peut, pour lui donner de la rondeur. Cela fait, on retourne l'arbre, pour lui donner en dehors également ſes façons. On le diminue ordinairement ſur le devant. Quelquefois les deux extrêmités ſont entierement ſemblables par la largeur. On s'attache ſur-tout à donner une égale épaiſſeur partout. Un Canot doit avoir pour l'ordinaire deux pouces d'épaiſſeur dans le fond, un pouce & demi ſur les côtés, & un pouce ſeulement dans les bords. Quand tout cela eſt fait, il ne s'agit plus que d'ouvrir le canot. Pour cela on plante le long du chantier, qui doit être un peu élevé, des piquets à trois ou quatre pieds de diſtance les uns des autres : on fait du feu en dedans & en dehors ; & lorſque l'arbre eſt bien chaud, on a un bois fait en tenaille, avec lequel on prend le bord du canot, qu'on tire à ſoi à pluſieurs repriſes, en ſorte qu'en trois ou quatre heures de tems il doit être entierement ouvert. On ſe précautionne toujours d'avoir de l'eau auprès, afin d'arrêter l'ardeur du feu, en cas qu'elle fût trop grande, & pour empêcher que la canot ne brûle. Un arbre qui a dix pieds de circonférence, ouvre ordinairement

de

de cinq pieds & demi. S'il n'eſt gros que de neuf pieds ſeulement, il n'ouvre que de quatre pieds & demi, & ainſi à proportion.

Les Indiens bordent rarement leurs Pirogues, parcequ'il faut des clous, des planches & autres choſes, qu'ils ne connoiſſent pas, ſur-tout ceux qui ſont avant dans les terres. Ils ſe contentent donc de relever les côtés de poupe à proue, avec des morceaux de *Bache* (ſorte de Palmier) gros comme la moitié du poignet. Ils les attachent ſi bien les uns ſur les autres au corps du canot, que l'eau ne ſauroit entrer dedans, ſi les vagues ne paſſent par deſſus. Cette eſpece de bordage eſt encore arrêté en travers par d'autres morceaux de la même matiere, qui ſervent de banc à ceux qui nagent. On attache à l'arriere un gouvernail, ou autrement l'on gouverne avec une *Pagaye* ou eſpece de rame. Ces Pagayes ſont d'un bois fort léger, longues de cinq à ſix pieds, ſemblables aux pelles de Boulangers. Le manche ſe termine ordinairement en croiſſant, pour qu'on y puiſſe mieux placer la main; l'autre moitié qui eſt dans l'eau eſt fort mince, en diminuant juſqu'au bout. Dans de groſſes Mers, on doit préférer une pagaye à un aviron, ou à toute autre eſpece de rame, parcequ'il faut couper au plus vîte la lame, ce qui ſe fait ſur-le-champ avec la pagaye; au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour nager avec l'aviron. Les Sauvages ne ſe ſervent pas ſeulement de pagaye, ils vont encore à la voile. Leurs voiles ſont preſque quarrées, faites de morceaux de bache, qu'on a fendus en long & taillés en forme de lattes, qu'on a rangé proprement les uns contre

les autres, & arrêtés avec des brins de lianne, ou de fil de pitte.

Armes des Indiens. Les armes ordinaires des Indiens de la Guyane sont l'arc & les fleches, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, & le bouton, qu'on appelle ailleurs casse-tête, parceque le principal usage qu'en font les Indiens, est pour faire sauter le crâne d'un seul coup. C'est une espece de regle épaisse de près d'un pouce, longue de deux pieds, étroite par le milieu, & large de trois ou quatre pouces aux deux bouts, dont les angles sont coupés à vive arrête. On a coutume de faire cette sorte d'arme de bois de fer, de bois de lettre, ou de quelqu'autre bois très dur.

Les Palicours se servent d'une demi-pique ou sponton, qu'ils appellent *Serpo*, qui est de bois de lettre. C'est une arme de distinction & affectée, pour ainsi dire, aux seuls Chefs de la Nation. Ils ont pour armes défensives un bouclier, fait d'un bois extrêmement léger, qu'ils barbouillent en dehors de diverses couleurs; la figure en est presque quarrée, & un peu concave en dedans, où il y a une ance au milieu, qui sert à le tenir plus commodément.

L'Arc des Indiens. L'Arc des Galibis est fait de même que celui de tous les Sauvages Méridionaux : ils emploient le plus beau bois qui se puisse trouver, & lui donnent ordinairement cinq à six pieds de long : les fleches sont à-peu-près de la même longueur, ils les font du haut de la tige d'une espece de roseau. Ils ont soin de mettre au bout de chaque fleche, qu'ils ornent de belles plumes, un morceau de bois, long de trois à quatre pouces, qu'ils inserent dans la moëlle de ce

roſeau, afin d'en accélerer le mouvement ; ils arment l'autre bout d'un morceau de bois très dur, qu'ils taillent en pointe, ou bien d'os de poiſſon, & entr'autres de ceux qui ſe trouvent aux principales nageoires. Ils ne ſe contentent pas quelquefois de garnir leurs fleches d'une ſeule pointe ; ils en mettent juſqu'à cinq ; ces ſortes de fléches, qu'ils appellent *Poſſirou*, ſervent non-ſeulement quand ils vont en guerre ; mais elles ſont encore d'un grand uſage pour la pêche, parcequ'on peut prendre à la fois autant de poiſſons qu'il y a de dards. Ils n'oublient pas non plus d'empoiſonner leurs fleches avec les fruits de *Cururu*, de *Piſon*, ou avec le lait d'un arbre qu'ils appellent *Pougoulay*, & dont nous avons parlé.

A l'égard de leurs guerres, de leurs feſtins, de leurs danſes, de leurs fêtes, & autres uſages communs à ces différentes Nations ; ce que nous en avons dit en parlant des Indiens de l'Orenoque & de la Guyane Eſpagnole eſt ſuffiſant, & leurs mœurs & coutumes ſont à-peu-près les mêmes.

CHAPITRE IV.

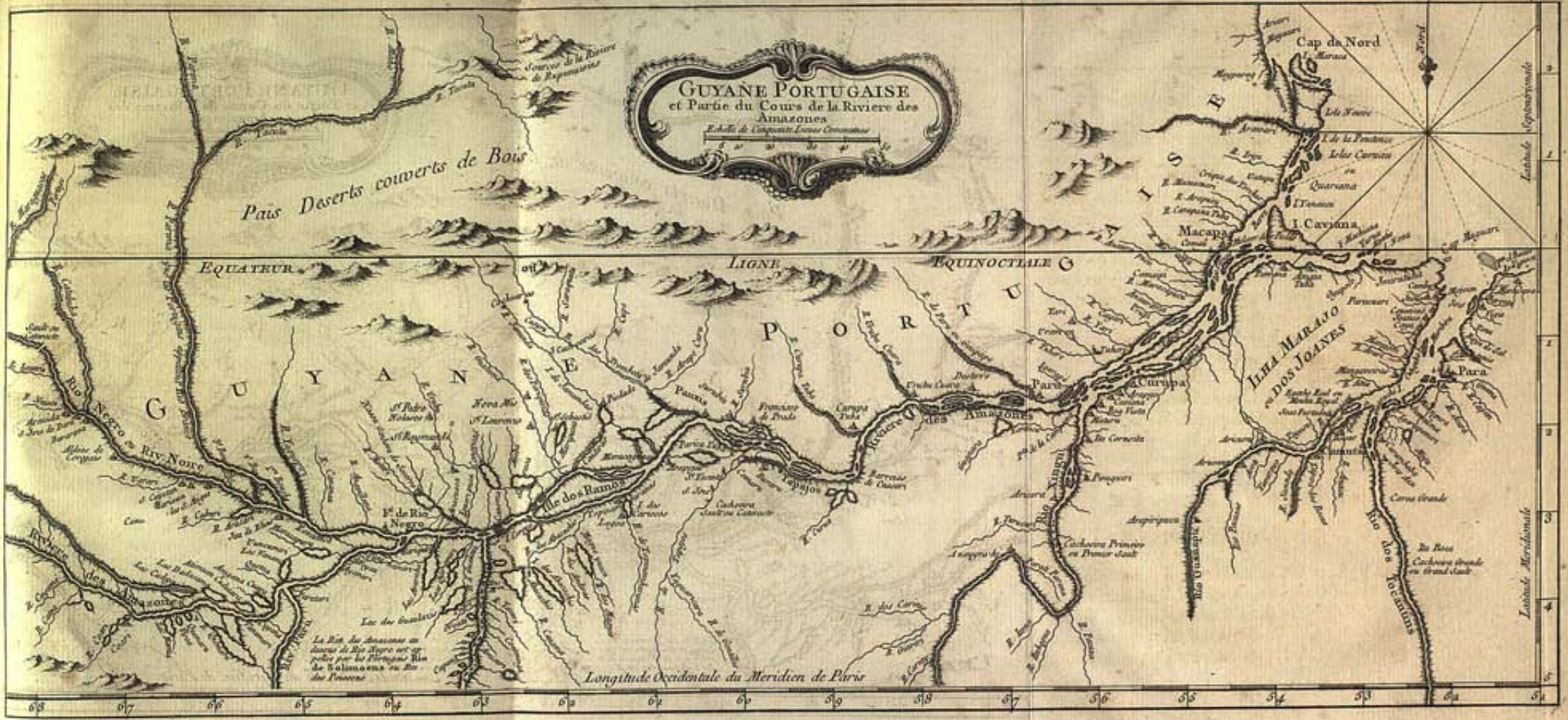
LA GUYANE PORTUGAISE.

LES Portugais ont été très long-tems sans songer à s'établir dans cette partie de la Guyane, qui est au Nord de la Riviere des Amazones, & renfermée entre le Cap de Nord & le Rio Negro. Ils reconnoissoient même à la fin du siecle dernier & au commencement de celui-ci, qu'ils n'avoient aucun droit sur ces vastes Pays, dont les François étoient en possession depuis plus de cent ans, comme on l'a vû dans la premierepartie de cetOuvrage; mais le Traité d'Utrecht ayant cedé aux Portugais les Pays de la Guyane, situés au Nord de la Riviere des Amazones jusqu'à la hauteur du Cap de Nord. C'est dans ce point de vue que je vais prendre la Guyane Portugaise.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

DERRIERE le Cap du Nord, à l'Ouest de lui, il y a une Baie ou une Ance qui s'enfonce vers le Sud, qui a près de deux lieues de largeur, & qui communique avec la Riviere d'Arouary, dont je parlerai ci-après. De petits Bâtimens peuvent mouiller


GUYANE PORTUGAISE
et Partie du Cours de la Riviere des Amazones
Echelle de Cinquante Lieues Communes
Pais Deserts couverts de Bois
EQUATEUR
LIGNE
EQUINOCTIALE
GUYANE PORTUGAISE
Cap du Nord
Macapa
I. Caviana
Ilha Marajo ou dos Joanes
Para
Curupa
Rio Negro ou Riv. Noire
Riviere des Amazones
Ile dos Ramos
Fte de Rio Negro
Rio Xingu
Rio Guanapu
Rio dos Tocantins
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Latitude Septentrionale
Latitude Meridionale

dans cette Baie. Quelques Geographes ont donné à cet endroit le nom de Baie & Riviere de Vincent Pinçon ; parcequ'il eſt certain que la Riviere de ce nom doit être voiſine du Cap de Nord & de l'embouchure de l'Amazone, & qu'on ne doit pas en donner le nom à notre belle & grande Riviere d'Oyapoco, comme les Portugais ont eſſayé de le faire croire, lorſqu'il s'eſt agi de diſcuter avec eux des droits de la France ſur les limites de la Guyane. Ce fait ne ſera conteſté par aucun de ceux qui auront conſulté les anciennes Cartes & les Auteurs originaux qui ont écrit de l'Amérique avant l'Etabliſſement des Portugais au Bréſil. Mais voici ce qui peut avoir donné lieu à quelques Auteurs de confondre la Riviere de Vincent Pinçon avec celle d'Oyapoco, c'eſt que dans la plus grande des Iſles qui ſont à l'embouchure de la Riviere des Amazones, il y va une Riviere qu'on nommoit anciennement Riviere d'Oyapoco, ſituée environ à moitié chemin entre le Cap de Nord & Paru, comme je l'ai trouvé bien prouvé dans un Mémoire manuſcrit de M. de Ferolle, Gouverneur de la Guyane, envoyé au Miniſtre en 1694, avec une Carte manuſcrite de ce tems. De ſorte que les Portugais ſe ſont ſervis de la reſſemblance de nom de ces deux Rivieres d'Oyapoco, quoiqu'éloignées de cinquante lieues de l'autre, pour fonder leurs prétentions au-delà du Cap du Nord. Mais il eſt certain que Vincent Pinçon n'a pas entré dans notre grande Riviere d'Oyapoco, mais dans une Riviere voiſine du Cap de Nord, qui portoit & porte encore le nom d'Oyapoco.

Cap de Nord. Le Cap de Nord est situé par la latitude d'un degré cinquante-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Il fait la pointe du Nord-Est d'une Isle basse, nommée l'Isle Carpory dans les anciennes Cartes, & qui n'est séparée de la grande terre que par un Bras de Mer fort étroit : il y a plusieurs autres Isles à l'Est & au Sud de celle-ci, que l'on nomme les Isles de Toulourou : toutes ces Isles forment l'embouchure de la Riviere des Amazones du côté du Nord-Oueſt ; leur grandeur, leur nombre & leur situation ne sont pas trop bien connues ; & les Cartes anciennes varient beaucoup à cet égard.

A quatorze lieues au Midi du Cap de Nord, il y a la riviere d'Arouary qui vient de l'Oueſt, & dont les sources ne doivent pas être éloignées de celles de l'Oyapoco ; tous ces Pays sont bas & noyés dans beaucoup d'endroits ; quoique je sache qu'on ait remonté cette Riviere assez avant, je n'ai cependant aucune connoissance particuliere de son cours & des Pays qu'elle traverse.

Depuis la Riviere d'Arouary, la Côte court au Sud-Sud-Oueſt vingt lieues, pendant lesquelles on trouve plusieurs Isles de différentes grandeurs, peu éloignées de la Côte, formant un Chenal où passe à l'embouchure de la Riviere des Amazones, par lequel les Barques & petits Bâtimens du Pays passent, lorsqu'ils veulent aller de Macapa au Cap de Nord.

Fort de Macapa. La Côte tourne ensuite au Sud-Oueſt, pendant vingt autres lieues jusqu'au Fort de Macapa, qui est éloigné du Cap de Nord de quarante lieues. Le Nouveau Fort de Macapa, que les Portugais ont bâti à

deux lieues au Nord de l'ancien, est situé sur le bord Occidental de la Riviere des Amazones à trois minutes au Nord de la ligne Equinoxiale, suivant l'observation que M. de la Condamine y fit au mois de Janvier 1744. Il y a une Bourgade d'Indiens qui se nomme Comu à l'Oüest de ce Fort & presque sous le Canon.

Fort de Paru.

De Macapa au Fort de Paru on compte environ cinquante trois lieues au Sud-Oüest & à l'Oüest-Sud-Oüest. Le lit du Fleuve est rempli d'Isles de différentes grandeurs, parmi lesquelles il y en a de sept à huit lieues de longueur & plus. Le Fort de Paru, situé sur le bord Septentrional du Fleuve, à été nouvellement rebâti par les Portugais, sur les ruines du vieux Fort que les Hollandois y ont eu.

Entre Macapa & Paru, il y a plusieurs Rivieres qui se jettent dans l'Amazone, elles ne sont pas considérables, celle de Paru l'est davantage, on l'appelle aussi Riviere de Ginapapé. On ne trouve que trois établissemens dans toute cette étendue, savoir celui de Thueré, sur la riviere de ce nom, à douze lieues environ du Fort de Paru; celui d'Urameu, à cinq lieues au Nord de Thueré, & celui d'Yary, à quatre lieues au Nord d'Urameu, situé sur la rive Occidentale de la riviere d'Yary, à dix lieues de son embouchure. Ces trois endroits sont des Bourgades d'Indiens soumis aux Portugais, qui peuvent être sujettes à des changemens.

On compte entre Macapa & Paru, neuf Rivieres, savoir, Igarapé, à neuf lieues au-dessous de Paru; huit lieues plus bas celle de Thueré, sept à huit lieues au-des-

sous l'Yary, ensuite le Cayari à huit lieues ; quatre lieues au-dessous l'Urapi, six lieues plus bas l'Anarama, qui se décharge par deux embouchures éloignées de trois lieues l'une de l'autre ; à quatre lieues au-dessous le Maracapuru ; sept lieues plus bas l'Anaurapucu ; & trois lieues au-dessous, la riviere de Matapi ; & enfin de Matapi à Macapa trois lieues.

De la Riviere de Paru à celle d'Urubucuara, on compte plus de trente-cinq lieues ; la Côte entre deux court presqu'Est & Oüest, & le lit de l'Amazone est semé dans cet espace de beaucoup d'Isles de différentes grandeurs, dont quelques-unes ont quatre à cinq lieues de longueur & plus d'une lieues de largeur. Il y a une Bourgade d'Indiens à l'embouchure de cette Riviere sur la pointe Orientale.

A treize lieues au-dessus de cet endroit on trouve la Riviere de Curupatuba qui se décharge dans l'Amazone par deux branches éloignées d'une lieue l'une de l'autre ; sur la rive Orientale de Curupatuba ; à l'endroit où les deux bras se séparent, il y a une Bourgade d'Indiens qui porte le même nom. La Côte de l'Amazone entre ces Rivieres court au Sud-Oüest & au Sud-Sud-Oüest ; ensuite elle court au Sud pendant dix lieues, pendant lesquelles il n'y a rien de remarquable que quelques Isles de différentes grandeurs que l'on trouve dans l'Amazone. Au bout de ces dix lieues, la Côte fait un coude & tourne à l'Oüest-Nord-Oüest, jusqu'au Fort de Pauxis, éloigné de ce coude ou pointe d'environ trente-cinq à quarante lieues, qu'on ne peut estimer au juste à cause de la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont

Fort de Pauxis & environs.

le

le lit de l'Amazone eſt rempli dans cet eſpace.

A l'Orient de Pauxis, à la diſtance d'environ dix lieues, on trouve la Miſſion de S. François du Pré, & quatre lieues à l'Oueſt d'elle, la Bourgade de Surubin, ſituée ſur les bords d'une Riviere de ce nom, qui ſe jette dans un lac & dans des prairies baſſes & inondées, qui ſe dégorgent dans l'Amazone.

Le Fort Portugais de Pauxis eſt ſitué ſur la rive Septentrionale du Fleuve, dans un lieu où ſon lit, reſſerré & débaraſſé d'Iſles, forme un Détroit de neuf cens cinq toiſes de large. Le flux & le reflux de la Mer parvient juſqu'à ce Détroit, du moins il y eſt ſenſible par le gonflement des eaux du Fleuve, qui s'y fait remarquer de douze heures en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme ſur les Côtes. M. de la Condamine, de qui j'ai tiré ces remarques, ajoute que la plus grande hauteur du Fleuve qu'il a meſuré au Para, n'étant que de dix pieds & demi, dans les plus grandes marées, il s'enſuit que le fleuve depuis Pauxis juſqu'à la Mer, c'eſt-à-dire, deux cens & tant de lieues de cours, ou trois cens ſoixante lieues, ſuivant le P. d'Acuna, ne doit avoir guere plus de dix pieds & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du mercure, qu'il trouva au Fort de Pauxis, lequel eſt élevé de quatorze toiſes au-deſſus du niveau de l'eau, d'environ une ligne & un quart moindre qu'au Para, au bord de la Mer.

Depuis le Fort de Pauxis juſqu'à celui de Rio Negro, ou Riviere Noire, on compte en remontant plus de cent lieues. Dans cet eſpace le Fleuve eſt rempli d'Iſles de toutes grandeurs, & il forme pluſieurs

contours & sinuosités, qui en général équivalent à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le Fort de Pauxis étant par les deux degrés de latitude Méridionale, & Rio Negro par les trois degrés & quelques minutes : toute la Côte entre deux eſt baſſe, avec une quantité prodigieuſe de Bras de Rivieres & de Lacs qui ſe déchargent dans l'Amazone. La premiere de ces Rivieres, après le Fort de Pauxis, ſe nomme la Riviere des Trompettes, dont le cours eſt vers le Nord-Oueſt, & qu'on a remonté plus de ſoixante lieues, juſqu'à une Cataracte aſſez conſidérable. Cette Riviere en reçoit trois autres, & vient ſe jetter dans des Lacs & des Marais, qu'elle traverſe pour ſe rendre dans l'Amazone, par trois ou quatre embouchures aſſez éloignées les unes des autres.

A l'Oueſt de cette Riviere, on trouve celle de Jamundas, dont le cours eſt fort étendu, & qui prend ſa ſource dans des montagnes voiſines de l'Equateur ; elle forme deux Lacs aſſez conſidérables, qu'on appelle les Lacs de Jamundas, ſur le bord de l'un deſquels il y a une Bourgade qui porte le même nom. Plus, à l'Oueſt on trouve les Rivieres de Paraguiſes & Guatama, avec le Lac Mariparu. La Miſſion de S. Sebaſtien eſt au Nord de ce Lac ; on trouve enſuite la Miſſion de S. Laurent, ſituée ſur les bords de la Riviere de Guatuma, à quinze lieues de l'Amazone ; on a établi une nouvelle Miſſion ſur la même Riviere, à dix lieues au Nord de la précédente.

Vingt lieues à l'Oueſt de la Bourgade de S. Laurent, on trouve celle de S. Pierre de Nolaſque, qui eſt ſituée ſur les bords d'une Riviere qui ſe décharge

dans l'Amazone, par différentes branches. S. Pierre de Nolasque est à plus de vingt lieues au Nord-Nord-Est du Fort de Rio Negro. Six lieues au-dessous de S. Pierre, sur la même Riviere, il y a la Mission de S. Remond ; & dix lieues plus bas, sur le bord d'un Lac formé par cette Riviere, la Mission de la Conception.

A dix lieues au Nord-Est du Fort de Rio Negro, on a établi une Bourgade d'Indiens & une Mission, sous le nom de Notre-Dame du Secours. Elle est placée sur le bord d'un Lac, formé par plusieurs petites Rivieres qui viennent du Nord ; ce Lac se décharge dans l'Amazone, par un Bras de Riviere qui a six à sept lieues de longueur, & devant lequel il y a plusieurs petites Isles qui partagent le lit du Fleuve. Il faut voir sur la Carte ci-jointe la situation de ces Missions, les Lacs & les Rivieres dont on vient de parler. Toutes ces Missions Portugaises sont desservies par des Religieux du Mont Carmel.

Le Fort Portugais de Rio Negro est bâti sur le bord Septentrional de cette Riviere, deux lieues en dedans, à l'endroit le plus étroit que M. de la Condamine mesura de douze cens trois toises, & où il observa trois degrés neuf minutes de latitude. C'est le dernier établissement des Portugais qu'on rencontre du côté du Nord, en remontant la Riviere des Amazones. Rio Negro.

Rio Negro, ou la Riviere Noire est fréquentée par les Portugais depuis long-tems, & ils y font un grand commerce d'Esclaves. Il y a continuellement un détachement de la Garnison du Para campé sur

ſes bords, pour tenir en reſpect les Nations Indiennes qui les habitent, & pour favoriſer le commerce des Eſclaves dans les limites preſcrites par les Loix de Portugal ; & tous les ans ce camp volant, à qui on donne le nom de troupe du rachapt, pénétre plus avant dans les terres.

La Riviere Noire a un cours extrêmement étendu ; & ſa jonction avec l'Orenoque eſt conſtatée aujourd'hui de façon à ne laiſſer aucun doute. M. de la Condamine a éclairci ce point de Géographie avec beaucoup de ſagacité ; M. Danville, dans ſa Carte de l'Amérique, en a fait uſage ; & je les ai ſuivi dans la petite Carte de la Guyane, que j'ai miſe au commencement de cet Ouvrage.

Le cours de Rio Negro n'eſt pas Nord & Sud, comme M. Deliſle l'a marqué dans ſa derniere Carte de l'Amérique, ſemblable en cela à celle du Pere Fritz ; elle vient au contraire de l'Oueſt courant preſqu'à l'Eſt-Sud-Eſt : & lorſqu'on eſt à ſon embouchure, elle paroît Eſt & Oueſt, & entre ſi parallellement dans l'Amazone, que, ſans la tranſparence de ſes eaux, on la prendroit pour un Bras de ce Fleuve, ſéparé par une Iſle.

En remontant la Riviere Noire, environ vingt-cinq lieues au-deſſus de ſon embouchure, on trouve une Riviere conſidérable qui s'y décharge par trois branches, éloignées de ſix lieues l'une de l'autre ; mais la premiere branche eſt la plus conſidérable, & le vrai lit de cette Riviere, que les Portugais nomment Rio Branco, ou Riviere Blanche, à laquelle les Hollandois donnent le nom de *Parima*, dont le cours eſt

presque Nord & Sud, & les sources vers les trois degrés de latitude Septentrionale. A un degré de la ligne elle reçoit la Riviere de Tacutu, qui vient de l'Est, & par où l'on va trouver la Riviere d'Essequebé, comme on l'a vu ci-devant page 107, en parlant de la Guyane Hollandoise. Ces connoissances sont dûes à un Voyageur hardi, qui en 1740 remonta la Riviere d'Essequebé, pour la recherche du prétendu Lac de Parime, de l'existence duquel on a bien de la peine à se désabuser, & qui, après avoir traversé des Lacs & de vastes campagnes désertes, tantôt traînant, tantôt portant son canot, avec des peines & des fatigues incroyables, sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit, parvint enfin à une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio Negro.

Les Portugais ont remonté la Riviere Noire plus de cent lieues au-dessus de son embouchure, & jusqu'au-delà d'une Cataracte assez considérable. Toute la partie connue de cette Riviere est peuplée de Missions Portugaises à dix ou douze lieues les unes des autres, où l'on a rassemblé le plus qu'on a pû d'Indiens. En remontant la Riviere Noire pendant des quinze & vingt journées, on la trouve encore plus large que son embouchure, à cause du grand nombre d'Isles & de Lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrein sur ses bords est élevé, & n'est jamais inondé. Le bois y est moins fouré, & c'est un Pays tout différent des bords de l'Amazone.

Depuis la premiere Cataracte de la Riviere Noire jusqu'à l'Orenoque, son cours n'est pas bien connu, cependant en 1744 les Portugais du Camp volant

de la Riviere Noire ont rencontré le Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles du bord de l'Orenoque, avec lequel ces Portugais sont revenus par le même chemin, & sans débarquer jusqu'à leur Camp de la Riviere Noire, qui fait, comme on le voit, la communication de l'Orenoque avec l'Amazone.

Voilà ce que j'ai pû rassembler de plus exact sur cette partie de la Guyane où les Portugais sont établis. A l'égard du climat des productions du Pays & des mœurs & coutumes des Nations Sauvages qui l'habitent, je ne puis rien ajouter à ce que j'ai dit sur tous ces articles précédens, en parlant de la Guyane Espagnole & de la Guyane Françoise, auxquels je me contente de renvoyer.

CHAPITRE V.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE LA GUIANE,

Avec les noms des Nations Indiennes, ſuivant ce qu'en ont écrit les premiers Navigateurs.

IL eſt impoſſible que les premieres connoiſſances que l'on prend d'un vaſte Pays, ſoient exactes & ſuffiſamment détaillées; quelques attentions & quelqu'intelligence que l'on puiſſe ſuppoſer dans ceux qui en entreprennent la découverte, ils ne peuvent ni tout voir, ni tout connoître; mille choſes ſe dérobent à leurs recherches, d'autres ne ſe découvrent qu'avec le tems, & ce n'eſt que par des obſervations réitérées & ſuivies de proche en proche qu'on peut parvenir à des connoiſſances tant ſoit peu exactes. Il n'eſt donc pas étonnant que la Guyane ne ſoit pas encore bien connue, quoiqu'il y ait plus de deux cens ans que les Européens, & ſur-tout les François, la fréquentent. Aucuns des anciens Navigateurs ne l'ont décrite. La ſeule Relation ancienne qu'on en ait eſt celle du Capitaine Keymis, Anglois, qui y fit un voyage en 1596, en rangeant ſes Côtes depuis le Cap du Nord juſqu'à l'Orenoque. J'ai cru devoir joindre ici cette Relation pour la comparer avec la Deſcription Géographique que je viens de donner de la Guyane ſur des Mémoires plus récens & plus détaillés.

Keymis partit d'Angleterre le 26 Janvier 1596, Voyage de Keymis.

arriva le 3 Février aux Canaries, d'où il fit voile pour reconnoître les Isles du Cap verd. Ensuite il fit route au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, & vint aborder au Continent de l'Amérique, à l'embouchure de l'*Arrowaria*, grande Riviere, qu'il dit par un degré quarante minutes de latitude, devant laquelle il mouilla : mais n'ayant pas trouvé d'habitans à la Côte, il continua ſa route le long de la Côte en la rangeant à vue. Il vit pluſieurs Rivieres, & vint mouiller devant celle de *Wiapoko* (Oyapoquo), il y entra avec un bot (petit Bâtiment tirant peu d'eau), trouva vingt ou trente cabanes inhabitées, & y paſſa la nuit ; continuant ſa route, il paſſa *Wanari* ſans y mouiller, parceque l'entrée eſt un fond de roches, & qu'il y a peu de profondeur. Il entra dans la Riviere de *Caperwaka* (c'eſt Aprouak), & il y fit quarante milles ſans y voir aucun habitant ; mais il trouva près d'une montagne quantité de bois de Bréſil, dont il chargea ſon Bot. De la Riviere de Caperwaka il fit route vers *Cawe* (la Riviere de Caux), il rencontra un canot avec deux Indiens, qui, du premier abord, s'enfuirent ; mais, les ayant raſſurés, ils le menerent à leur *Cacique* (Chef de la Nation ou du Village). Ces Indiens étoient de la Nation des *Jaos*, chaſſés de Moruga, Riviere voiſine de l'Orenoco, par les Eſpagnols. Ce Cacique lui donna un vieux Pilote pour le conduire à l'Oronoco. Il eſſuya un orage qui penſa faire périr ſon Bot, & l'obligea de jetter tout le bois de Bréſil dont il l'avoit chargé ; ce Pilote lui dit que ces orages ſont ordinaires autour de l'Iſle d'*Oneario*, qui eſt à

ſix

ſix lieues de la Riviere de Caperwaka (c'eſt ſans doute le Connétable). Les Indiens croient que les mauvais eſprits y habitent, & que ce ſont eux qui excitent ces orages. Le tems auquel la navigation eſt moins mauvaiſe dans ce parage, c'eſt à notre ſolſtice d'hiver, le vent qui regne le plus fréquemment à cette Côte, c'eſt le Nord, mais qui tient un peu de l'Eſt; quand le ſoleil eſt en deçà de la ligne, il eſt aſſez ſouvent au Sud, principalement pendant la nuit.

Les *Jaos* ont la coutume biſarre de ſe faire des balafres au viſage & ſur le corps; ils prennent pour cela une des dents d'un petit animal ſemblable à un rat, & s'en marquent le viſage, à-peu-près de la façon qu'un Graveur conduit ſon burin ſur le cuivre.

Les *Sebaios* habitent dans l'Iſle de *Gowateri*. On trouve dans la Baie du côté de l'Oueſt de fort bonnes rades ſous de petites Iſles, & beaucoup de poiſſons, d'oiſeaux, de fruits & de gibier, ſur-tout à l'endroit où la *Caiane* ſe jette dans la Mer: on ne trouve point de meilleur port en toute la Côte. Au-delà des montagnes on trouve beaucoup de bois de Bréſil, de coton, de poivre, d'herbe à ſoie, d'arbres qui produiſent le baume: il y a beaucoup de racines de *Wiapaſſa*, dont le goût approche de celui de Gingembre, & qui ſont excellentes contre les maux de tête & le cours de ventre. Toutes les Rivieres de cette Côte, & celles des environs de l'Oronoco, viennent des Vallées de la Guyane; on en verra les noms à la fin de cette Relation. Celle d'Amana eſt une des plus rapides, & peut porter à ſon embouchure des

vaisseaux chargés. Les habitans devers l'Est ne vont pas au-delà de Berbiche pour faire leurs traites; on recueille beaucoup de miel au-dessus de *Curitini*. Les Espagnols n'ont pas été au-delà d'*Essequebé*. Les Naturels des environs appellent cette Riviere la sœur de l'Oronoco, parcequ'elle est fort grande, & qu'il y a plusieurs Isles à son embouchure; ils la remontent en vingt-quatre jours; après cela ils portent leurs provisions; au retour ils vont reprendre leurs canots pour les porter vers le Lac que les Jaos nomment *Rapanawini*, & les Canibales, *Parime*; les Naturels du Pays disent que ce Lac est si grand, qu'il ne differe aucunement de la Mer, c'est là qu'est Manoa.

Le 6 d'Avril il vint mouiller à l'embouchure de l'Oronoco par les dix brasses d'eau, après avoir employé vingt-trois jours à reconnoître les Côtes. Le jour suivant deux canots lui apporterent des provisions; ces deux canots étoient commandés par deux Caciques ennemis des Espagnols. Un de ces Caciques lui apprit que le Pays où le *Maccureguari* est situé s'appelle *Muchikori*. Cette ville de Maccureguari est la premiere de la Guyane; elle est dans une belle vallée, près de hautes montagnes qui s'étendent au Nord-Ouest; il y a six lieues de Carapana à cette ville, & Manoa est à six journées plus loin. Ils prennent la route de *Irawakeris*, le long de la riviere d'*Amacur*, cette route étant plus commode, bien qu'elle ne soit pas la plus courte: car celle de Carapana est plus difficile à cause des montagnes. Les *Cassanares*; peuple habillé, habitent aux environs des lieux où l'Oronoco prend son nom, &

s'étendent fort avant dans le Pays ; leurs limites vont jusqu'au Lac de Parime. Le Marewino traverse les terres, & se jette dans l'Oronoco. Manoa est à vingt journées de l'embouchure de Wiapoko, à seize de Barima, à treize d'Amacur, & à dix d'Aratori. La meilleure route pour aller à Manoa, n'est pas Maccureguari, à cause des mauvais chemins qu'on y trouve. Keymis dit que ces détails sont les propres termes des deux Caciques, qui parloient le même langage que son Interprête. Enfin après avoir remonté quelques journées dans l'Oronoco, sans avoir fait aucune découverte avantageuse, Keymis fit route pour retourner en Angleterre.

Il est aisé de voir que la Géographie ne peut pas tirer de grandes lumieres d'une pareille Relation : cependant ce Navigateur ajoute : » Ma Relation seroit » imparfaite si je ne donnois ici en abregé l'état des » Peuples & des Pays de la Guyane, ou des envi» rons, que j'ai visités dans ce voyage «.

Noms des Rivieres de la Guyane, & des Nations Indiennes qui habitent ces Pays, suivant la Relation Angloise du Capitaine Keymis.

Arrowari, grande Riviere, aux environs de laquelle habitent les Arwaes, Pararwaes, Caribes.

Iwaricopo, grande Riviere, où sont les Marpurwanas & les Jaos.

Maipari, grande Riviere, où sont les Arricari.

Caipurog, grande Riviere, où sont les Aricurri.

Arcou, grande Riviere, où sont les Marouwanas.

Wiapoco, grande Riviere, où ſont les Coonoracki, Wacacoa & Waricao.

Wanari.

Capurwak, grande & belle Riviere, où ſont les Caribes.

Cawo, grande Riviere, où ſont les Jaos.

Wia, grande Riviere, où ſont les Maworias.

Cayane, grande Riviere, où ſont les Wiacas.

Gowateria, Iſle où ſont les Sebaios.

Macuria, où ſont les Piraos.

Cawroora.

Mamanuri, où ſont les Ipaios.

Curari, où ſont les Sebaios.

Curaſſumini, les mêmes.

Cunanama, où ſont les Jaos & les Arwacas.

Vracco.

Moraga.

Mawarpari. Les Arwacas habitent aux environs de ces trois Rivieres.

Amana, grande Riviere, où ſont les Caribes.

Capaleppo.

Marawinis, où ſont les Paracoſſos.

Owcowi.

Wiawiami.

Aramatapo.

Wiapo.

Macurama.

Vracco.

Carapi.

Charimawini, où ſont les Curupinis.

Eurowoto, où ſont les Apotomos.

Pawro, où ſont les Arwacas.
Surinam, où ſont les Caribes.
Shuruma, les mêmes.
Cupana, où ſont les Arwacos.
Wioma.
Caswini, où ſont les Nequeris.
Ivana.
Curitimi, grande Riviere, où ſont les Charibinis & les Arwacas.
Winiwari, où ſont les Parawinis.
Berbiche, où ſont les Arwacas.
Lemerare, où ſont les Waccawaios.
Iſſequebé, très grande Riviere, où ſont les Jars, les Sebaios & les Arwacas.
Matooroni, où ſont les Caribes.
Coovrini, où ſont les Maripis.
Chipanama, où ſont les Wacowaios.
Arawana, où ſont les Irawaqueris.
Pauraoma, où ſont les Jars, les Panipis & autres.
Aripacoto.
Ecawini.
Manutiwini.
Moruga, grande Riviere, où ſont les Jaos.
Piara, où ſont les Arwacas.
Chaimeragoro.
Waini, grande Riviere, où ſont les Caribes.
Barima, grande Riviere, où ſont les Caribes & les Arwacas.
Caitooma.
Awoca, grande Riviere.
Aratori, grande Riviere.

Cawrooma, grande Riviere.

Oronoco, Fleuve qui a son embouchure dans les Isles de Maipar, Iracupono, Owarecupa & Warucana.

Les Arwacos sont ennemis des Jaos, ils ont quantité de pierres vertes & blanches, dont ils se servent pour commercer. Ils parlent la même langue que les Tinnitivas; ainsi que les Arricaris, qui ont aussi beaucoup de ces pierres. C'est aux environs de Iwaripoco, que Vincent Pinzon trouva quantité d'Emeraudes. A l'égard du Maipari, du Caiparog & de l'Arcoa, Je crois (dit Keymis), que ce sont des branches du grand Fleuve des Amazones. Les premieres Montagnes qu'on voit, étant à la hauteur de Wiapoko, sont du côté de l'Isle de la riviere. Il faut aux Indiens de ce quartier vingt journées de Canot pour naviger depuis l'embouchure de la Riviere, jusqu'au Lac, où est Manva. Cette Riviere a diverses Cataractes.

La Riviere de Wia se jette dans la Mer, avec beaucoup de violence; on trouve sur les bords de cette Riviere beaucoup de bois de Brésil.

Les Indiens des environs de Mammanuri sont en petit nombre, mais fort cruels, & mangent ceux qu'ils prennent à la guerre, c'est pour cela qu'ils n'emploient pas le poison dans les combats, au lieu que la plûpart de leurs voisins se servent à la guerre de fleches trempées dans le suc d'une herbe nommée Wapoto.

Des Indiens de la Guyane occupent les environs du Capaleppo & du Curitimi, Rivieres qui viennent des Vallées voisines de la source de l'Amazone.

L'Uracco, de même qu'une grande partie de ces Rivieres, n'eſt pas également navigable dans tout ſon cours, à cauſe des rochers qu'on rencontre : de l'embouchure de cette Riviere à ſa ſource, où les Indiens de la Guyane ont divers Villages, il y a dix journées de navigation ; les bords de la Riviere & toute la Côte ont beaucoup de miel, de baume & de bois de Bréſil ; on y trouve auſſi du coton & de l'herbe à ſoie. Les hamaks des Indiens de ce quartier-là ſont travaillés avec beaucoup d'induſtrie.

Il eſt inutile de ſuivre davantage la Relation de Keymis, ce que j'en ai rapporté ſuffit pour faire connoître qu'elle n'offre rien de précis ni de ſatisfaiſant ſur ces vaſtes Pays, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir pour la conſtruction des Cartes, à peine y reconnoît-on, dans le nom des Rivieres, celui qu'elles portent aujourd'hui.

La Relation du Voyage que le Chevalier Walter Raleigh fit dans la Guyane en 1595, ne mérite pas plus de conſidération ; les détails dont elle eſt chargée ne peuvent ſoutenir ni l'examen ni la critique de gens inſtruits, ainſi j'ai cru qu'il étoit inutile de l'inſérer ici.

TROISIEME PARTIE.

REMARQUES POUR LA NAVIGATION DES COSTES DE LA GUIANE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des Terres aux environs du Cap de Nord, & les Marées qu'on y trouve.

ENTRE la Terre ferme & le Cap de Nord, il y a un espace de dix lieues qui est rempli d'Isles de différentes grandeurs, basses & noyées, qui sont fort près les unes des autres; elles sont peu connues, & entierement inhabitées. Les vaisseaux ne doivent pas en approcher plus près de trois lieues: la Mer y est dangereuse, sur-tout dans les grandes marées de la pleine & de la nouvelle Lune; on assure qu'il s'y forme des lames qui sont hautes de vingt pieds, & qu'il y en a trois de la même force, contre la violence desquelles les Navires ne résisteroient pas, & qui les jetteroient sur des bancs de sable & de vase qui s'étendent au large de ces Isles, à plus d'une grande lieue; mais les Barques & Canots qui viennent de la Riviere des Amazones pour se rendre à Cayenne, les peuvent ranger, parceque, tirant peu d'eau, les bancs

bancs de vase ne les empêchent pas d'approcher la terre, & de se retirer dans de petites Ances, où elles sont à l'abri de ces terribles coups de Mer. Les Portugais de Macapa & les Indiens appellent cette Marée la Pororoca, & les François de Cayenne la nomment la Barre; M. de la Condamine en 1744, allant de Macapa à Cayenne, embarqué dans un grand Canot conduit par des Indiens Portugais, après avoir doublé le Cap de Nord, échoua sur un de ces bancs de vase, dont la Côte est bordée, & la Mer en baissant se retira fort loin, & laissa le Canot enchassé dans une vase assez dure; & comme c'étoit le jour du dernier quartier & des plus petites marées, il resta à sec pendant sept jours, c'étoit au mois de Février; mais les marées de la Lune suivante, le commencement de cette même barre si redoutée, remit le Canot à flot, mais ce ne fut pas sans danger, l'ayant enlevé & l'ayant fait labourer dans la vase avec une rapidité étonnante.

Voici ce que ce savant Académicien dit de ce phénomene singulier: Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve (la Riviere des Amazones) se trouve resserré par les Isles, & sur-tout vis-à-vis de la grande embouchure de la Riviere d'Arawary, qui entre dans l'Amazone, du côté du Nord; le flux de la Mer offre un phénomene singulier. Pendant les trois jours les plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes marées, la Mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur; on juge bien que

cela ne peut se passer tranquillement. On entend d'une ou deux lieues de distance un bruit effrayant, qui annonce la Pororoca ; à mesure que ce terrible flot approche, le bruit augmente, & bientôt on voit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de haut, puis un autre, puis un troisieme, & quelquefois un quatrieme, qui se suivent de très près, & qui occupent presque toute la largeur du Canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste ; on voit en quelques endroits de grands terreins emportés par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, des ravages de toute espece ; par-tout où elle passe le rivage est net, comme s'il eut été balayé avec soin ; les Canots, les Pirogues, les Barques même n'ont d'autre moyen de se garantir de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans un endroit où il y a beaucoup de fond. M. de la Condamine ajoute que, sans entrer dans un plus grand détail du fait, ni de son explication, il ne fera qu'en indiquer les causes, en disant qu'après l'avoir examinée avec attention en divers endroits, il a toujours remarqué que cela n'arrivoit que lorsque le flot montant, & engagé dans un Canal étroit, rencontroit en son chemin un banc de sable, ou un haut fond qui lui faisoit obstacle ; que c'étoit là & non ailleurs que commençoit ce mouvement impétueux & irrégulier des eaux ; & qu'il cessoit un peu au-delà du banc, quand le Canal redevenoit profond, ou s'élargissoit considérablement. On dit qu'il arrive quelque chose d'assez semblable aux Isles Orcades au Nord de l'Ecosse, & à l'entrée de la

Garonne aux environs de Bordeaux, où l'on appelle cet effet des marées le Masçaret.

Entre les Isles qui forment le Cap de Nord & la Terre ferme, il y a un enfoncement ou baie, dont le fond est l'entrée d'un Canal qui s'étend vers le Sud, & qui communique avec la Riviere d'Arawary. Cette entrée & le Canal sont barrés par les sables, de façon que les Canots même n'y peuvent pas passer, ce qui est bien différent de ce qu'on trouve dans le flambeau de la Mer de Vankeulen, qui marque dans ce passage huit & neuf brasses d'eau. Ce n'est pas la seule erreur où ce flambeau peut jetter le Navigateur dans ces parages; car il donne pour la vue de ces terres des pointes de montagnes hautes & élevées, séparées les unes des autres d'une façon particuliere; au lieu que ce sont des terres basses & noyées, couvertes de mangliers à perte de vue, & qu'on ne peut appercevoir du haut des mâts que d'environ cinq lieues.

CHAPITRE II.

REMARQUES SUR LES ATTERAGES AUX CÔTES DE LA GUIANE POUR ALLER A CAYENNE.

LES Côtes de la Terre-Ferme, depuis les Isles du Cap de Nord jusqu'au Cap Cassipoure, gissent Nord-quart de Nord Oueſt & Sud-quart de Sud-Eſt, ſuivant quelques Navigateurs ; & ſuivant d'autres Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Cette variété peut venir des Bouſſoles, ou du peu d'exactitude des Obſervateurs. Les Terres en ſont baſſes, toutes couvertes d'arbres, ſans aucune marque particuliere pour ſervir à leur reconnoiſſance, que la petite Montagne des Mayès, qui eſt ſituée par les trois degrés quinze minutes de latitude. Cette Montagne eſt une eſpece de plate-forme, Iſolée & couverte d'arbres ; lorſqu'on veut aller à Cayenne il eſt fort bon d'en prendre connoiſſance, pour aſſurer ſa Navigation ; parcequ'on n'eſt pas plus au vent qu'il ne faut ; on ne peut la voir qu'à la diſtance de cinq à ſix lieues au plus, encore d'un beau tems. Mais toute la Côte porte ſonde fort au large, & on peut l'approcher à trois ou quatre lieues ſans rien craindre. On trouve à cette diſtance huit, neuf & dix braſſes d'eau ; à dix lieues, douze, quinze & vingt braſſes ; à quinze & vingt lieues, vingt-cinq, vingt-ſept, vingt-huit & trente braſſes d'eau, fond de vaſe & de ſable fin de différentes couleurs. Pluſieurs Navigateurs atterent plus Sud & viennent chercher la ſonde, à vingt ou

trente lieues au Nord-Eſt du Cap de Nord ; on trouve en cet endroit quarante & cinquante braſſes ; enſuite on range la Côte des Mayès, à trois & quatre lieues de diſtance, en ſe réglant ſur les ſondes, pour ne point trop approcher de la terre.

Il eſt à propos, pour plus de ſûreté, lorſqu'on navige à la vue de cette Côte, de mouiller tous les ſoirs, d'autant que l'on pourroit être entraîné par les courans vers la Côte, & échouer ſur les fonds bas, qu'elle pouſſe deux lieues au large, & ſur leſquels il y a très-peu d'eau. Ces courans portent vers le Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'on eſt paſſé le Cap d'Orange, alors ils ſe renvoient à l'Oueſt-Nord-Oueſt.

L'Etabliſſement des Marées à la Côte des Mayès, eſt de ſix heures ; le Flot porte à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à faire deux lieues tiers de lieues par heure, & le juſan porte au Nord-Eſt à faire une lieue par heure. La Mer monte de douze à quinze pieds. Quoique ces Remarques ſoient tirées du Journal d'un habile Navigateur, cependant l'examen d'un grand nombre de Journaux * de Navigation, font connoître que cette direction des Courans & des Marées n'eſt pas également conſtante.

* *Journaux de Navigation des Vaiſſeaux du Roi, qui ſont au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine. Voyage de France à Cayenne.*

Le Lud Low, 1715.
Le Paon, 1720.
Le Paon, 1721.
L'Eléphant, 1722.
Le Dromadaire, 1724.
Le Porte-Faix, 1725.
Le Porte-Faix, 1726.
Le Dromadaire, 1727.
Le Paon, 1728.
La Gironde, 1729.
La Gironde, 1730.
Le Dromadaire, 1731.
La Charante, 1732.
La Charante, 1734.
La Gironde, 1735.
La Charante, 1736.
La Charante, 1737.
La Gironde, 1738.
La Gironde, 1739.
La Gironde, 1740.
La Somme, 1741.
Le Canada, 1743.
La Seine, 1751.
Le Parham, 1752.
La Chevre, 1753.
La Chevre, 1754.
Le Parham, 1755.
L'anemone, 1756.

On trouve dans le Journal de Navigation de la Flûte du Roi, le Parham, en 1752, qu'étant au large du Cap Caſſipoure, mouillé par les ſept braſſes & demie d'eau, le tems beau & calme plat. Il a remarqué au commencement du flot, que les courans ont porté environ deux heures au Sud-Oueſt, après quoi à l'Oueſt autant de tems, & ſur la fin du flot, c'eſt-à-dire, aux deux tiers de flot, à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Et au commencement du Juſan ils ont porté au Nord-Eſt environ deux heures, & deux heures au Nord, & ſur la fin environ deux heures au Nord-Oueſt & à l'Eſt-Nord-Oueſt, à faire demi-lieue & deux tiers de lieue par heure l'un & l'autre; de ſorte qu'à bien examiner tous ces courans, ils portent autant de flot que de juſan, plus de la moitié, même les deux tiers de tems, du Nord-Oueſt à l'Oueſt: ce qui fait que, ſi l'on reſte à la voile, on doit donner une demi-lieue ou deux tiers de lieue par heure plus que l'eſtime.

Le même Navigateur a encore obſervé, étant dans le même mouillage, que la Mer avoit monté d'environ huit pieds à huit pieds & demi, la Lune ayant quatre jours, & c'étoit au mois de Mai 1752.

Le Vaiſſeau du Roi le Ludlow en 1715, a remarqué que le long de la Côte, depuis le Cap de Nord juſqu'à Cayenne, le flot porte au Sud-Sud-Oueſt, & le juſan au Nord-Nord-Eſt, ce qui ne s'accorde pas trop avec les remarques précédentes.

On trouve quelquefois dans ces parages des lits de marées d'une violence extrême & difficiles à comprendre. La Corvette du Roi l'Anemone, en 1755,

se trouva dans un de ces lits de marées, dont les flots formoient par intervalle des tourbillons affreux ; la Mer en devenoit tout de suite enflée, & pour lors, quoiqu'il eut du vent à faire quatre & cinq milles par heure, ces fils de marées empêchoient même de gouverner : de plus, le Navire se trouvant balotté entre deux lames très fortes, tous les mâts étoient en danger de tomber par les secousses violentes. Il est bon de remarquer qu'on ne trouve ces sortes de marées que quand on approche trop de la Riviere des Amazones ; & lorsqu'on vient atterer plus Nord, on y est moins exposé.

Le Mont Mayé est par la latitude trois degrés cinq à six minutes au plus.

Du Mont Mayé au Cap Cassipoure, on compte dix-huit à dix-neuf lieues au Nord-Nord-Ouest, quelques degrés Nord.

CHAPITRE III.

REMARQUES POUR LA NAVIGATION DEPUIS LE CAP CASSIPOURE JUSQU'AU MOUILLAGE DE CAYENNE.

ARTICLE PREMIER.

CAP CASSIPOURE ET CAP D'ORANGE, GRAND ET PETIT CONNETABLE.

LE Cap Caſſipoure, que quelques-uns nomment Cachipour, eſt ſitué par la latitude quatre degrés dix à douze minutes Nord, & par la longitude de cinquante-trois degrés trente-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Proche de ce Cap il y a un banc de vaſe qui s'étend l'eſpace de cinq à ſix lieues au large, ſur lequel on ne trouve que quatre à cinq braſſes d'eau de baſſe Mer, ſa traverſe du Nord au Sud eſt d'environ quatre lieues; ainſi les vaiſſeaux qui viennent du Sud pour reconnoître ce Cap ne doivent pas en approcher plus près de cinq à ſix lieues. Lorſqu'on a paſſé ce banc, le Cap d'Orange reſte à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt ſix à ſept lieues, & quoiqu'on ait peine à le bien diſtinguer à une ſi grande diſtance; on le connoît cependant parceque l'eau augmente, & qu'en continuant la route du Nord, on tombe de cinq à dix braſſes d'eau en moins d'un quart de lieue de chemin, & encore plus ſi l'on continuoit

tinuoit cette même route du Nord ; mais lorſque l'on ſe trouve par neuf & dix braſſes d'eau, il ne faut pas ceſſer de porter au large, & mettre le Cap à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & à l'Oueſt, s'il le faut, pour s'entretenir par cette même quantité d'eau.

Il eſt bon d'obſerver, lorſqu'on ſe trouve ſur les ſommes du Cap Caſſipoure par les cinq braſſes, de ne point s'amuſer à continuer ſa route ſur ce peu d'eau, il faut mettre le Cap au Nord, & Nord-quart-Nord-Eſt, juſqu'à ce que l'on trouve ſept braſſes, on perd pour lors la terre de vue de deſſus le Pont, étant fort baſſe : peu après on prend du Nord, du Nord-Nord-Oueſt, & Nord-Oueſt, en s'entretenant toujours par ſix & ſept braſſes d'eau ; ces routes vous rapprochent inſenſiblement de terre, & vous font arriver par les huit & neuf braſſes d'eau, en cottoyant le Cap d'Orange à la diſtance de deux ou trois lieues.

En approchant du Cap d'Orange, on découvre par-deſſus le bout qui fait l'entrée de la Riviere d'Oyapoko, pluſieurs montagnes. Ce Cap ſe connoît encore mieux par une pointe coupée du côté de la Mer, qui eſt plus élevée que la terre du Sud-Eſt dudit Cap ; & par pluſieurs pointes de montagnes aſſez hautes, qui paroiſſent ſéparées les unes des autres, d'autant plus remarquables que ce ſont les premieres hautes terres que l'on découvre venant du Cap de Nord.

Lorſqu'on a reconnu le Cap d'Orange, on fait route pour le Connetable, qui eſt à dix-huit lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt, en s'entretenant toujours par huit & neuf braſſes d'eau. Il y a deux Rochers ou

Islots qui portent le nom de Grand & Petit Connetable ; le grand est un Rocher fort élevé & fort sain, autour duquel on trouve trois brasses d'eau fond de vase ; le petit Connetable est une Roche beaucoup plus petite, située Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest avec le grand à la distance de deux tiers de lieue ; on passe entre les deux par les huit & neuf brasses d'eau, rangeant le grand à deux portées de fusil, laissant le petit à bas-bord.

Il y a un banc de roches au Nord-Nord-Ouest du grand Connetable, les uns le mettent à trois quarts de lieue de distance, les autres à une lieue & une lieue & demie ; cette incertitude de la distance de ce banc au Connetable fait qu'il est bien plus sûr de passer entre les deux ; mais ayant fait plusieurs recherches pour tâcher de fixer la position de ce danger, j'ai trouvé dans le Journal de la Navigation du Vaisseau du Roi la Gironde, allant à Cayenne en 1738, qu'après avoir passé entre le grand & le petit Connetable, laissant le grand à stribord, à trois ou quatre longueurs de cable, par huit brasses d'eau, fond de vase, il mit le Cap au Nord-Ouest-quart-d'Ouest pour aller aux Islets de Remire ; peu de tems après il vit des brisans qui marquoient des roches : les ayant relevés, ils lui restoient au Nord-quart-de-Nord-Ouest à environ une lieue, & en même tems le grand Connetable restoit à l'Est quart de Sud-Est, à trois quarts de lieue ; & le petit Connetable au Sud-quart-de Sud-Est, trois quarts de lieue. Ces Roches, où paroissent les brisans, gissent Nord quart-Nord-Ouest & Sud quart-Sud-Est du petit Connetable,

à une lieue & un quart de distance, & avec le grand une lieue un tiers Sud-Est-quart-Sud & Nord-Oueſt-quart-Nord. Ces Roches peuvent s'étendre juſqu'à cinq longueurs de cable aux quatre à cinq cens toiſes Sud-Est & Nord-Oueſt. Il s'élevoit deſſus trois à quatre coups de Mer à la fois aſſez fréquemment, & l'on n'eſtima pas qu'il pût y avoir deſſus plus d'une braſſe & demie à deux braſſes d'eau.

Du grand Connetable on fait le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt pour paſſer au large des Iſlets de Remire, qui en ſont à environ ſix lieues; l'eau diminue dans cette route, & l'on ne trouve que ſix braſſes d'eau juſqu'à l'Iſlet le Malingre, où l'on mouille au Nord-Nord-Est de lui, à la diſtance de deux tiers de lieue, par vingt-deux à vingt-trois pieds à la pleine Mer, & à Mer baſſe par dix-huit pieds d'eau fond de vaſe.

ARTICLE SECOND.

ISLETS DE REMIRE.

Les petites Iſles, que l'on nomme les Iſlets de Remire, ſont éloignés de la Côte de Cayenne d'une lieue & une lieue & demie au plus: ils ſont au nombre de cinq, ſavoir le Malingre ou l'Enfant, le Pere, la Mere & les deux Filles, que quelques-uns nomment les deux Mamelles: ces deux Iſlots, qui ſont fort petits, ne ſont que deux Rochers ſecs & ſtériles, fort près l'un de l'autre; ils ſont ſitués à un quart de lieue à l'Eſt-Sud-Eſt du gros Iſlet, qu'on appelle la

Mere. Le Pere est le plus grand; il est situé à l'Est Nord-Est du Mont-Joly, à une lieue & un quart de distance. Il peut avoir demi-quart de lieue de longueur Est-Sud-Est & Oüest-Nord-Oüest. Le Malingre est fort petit, situé à une lieue à l'Est-Nord-Est de la montagne de Romontabo, & à une lieue un tiers du Pere. Ces Islets sont fort sains, on en passe au large, & les rangeant à une lieue de distance, & même plus près sans aucun danger, on ne trouve pas moins de cinq & six brasses d'eau. Il ne faut pas cependant ranger de trop près l'Islet le pere, parcequ'il a dans sa partie du Nord un bas fond ou banc de vase, qui s'avance un quart de lieue au large. Les Barques peuvent passer entre la terre & ces Isles, on y trouve quinze pieds d'eau de basse Mer; mais ce passage est dangereux, parcequ'il y a un banc de Roches qui couvre & découvre, situé presqu'à mi-canal entre la terre de Cayenne & les Islets le Pere & le Malingre. Ce banc est situé au Nord-Nord-Oüest du Mont-Joly, à la distance de trois quarts de lieue, & à l'Est cinq degrés Sud de la montagne de Romontabo, à un peu plus d'une grande lieue; ce banc, qui n'est pas marqué sur les Cartes, a été relevé par un habile Pilote en 1701.

L'Islet le Malingre est fort peu élevé au-dessus de l'eau, & fort sain tout autour, à l'exception d'une bature qui est dans sa partie de l'Oüest qui court au Nord-Nord-Oüest de la longeur d'environ trois cens toises, dont la moitié découvre dans les grandes marées. Il ne faut pas s'en approcher, car on ne manqueroit pas de toucher dessus, même dans les plus hautes marées.

Sondé tout autour du Malingre, en s'approchant à la distance de cent toises, trouvé quinze à seize pieds d'eau de basse Mer, & comme la Mer monte de huit à neuf pieds, on y trouve vingt-quatre à vingt-cinq pieds de pleine Mer dans les grandes marées.

L'Enfant perdu est une autre petite Isle, située au Nord-Est-quart-d'Oüest du Malingre, à trois lieues de distance, & à deux lieues & demie au Nord-quart-Nord-Oüest de Cayenne.

Lorsqu'on veut entrer à Cayenne, on vient mouiller pour l'ordinaire entre le Malingre & l'Enfant perdu, pour attendre les marées propres pour entrer; le mouillage est fort bon entre ces deux Islets, par les vingt ou vingt-cinq pieds d'eau de basse Mer, fond de vase. On mouille à l'Est-Nord-Est, au Nord-Est & au Nord du Malingre, à trois quarts de lieue de distance, par vingt ou vingt-deux pieds de basse Mer, fond de vase; la Mer y monte de sept à huit pieds. Beaucoup de Navigateurs viennent mouiller près de l'Enfant perdu, dans l'Est-Nord-Est & le Nord-Est de lui, à demi-lieue & trois quarts de lieue de distance, par les vingt ou vingt-cinq pieds d'eau de basse Mer, toujours fond de vase. Dans l'Est & dans le Sud-Est de cet Islet, il n'y a que de seize à douze & dix pieds d'eau, même fond.

Sondes près l'Enfant perdu

Dans l'Oüest de cet Islet, à demi-lieue & trois quarts de lieue, on trouve dix-neuf & vingt pieds d'eau; mais si on s'approchoit de l'Islet à deux ou trois cables, on ne trouve plus que huit pieds; quoique tout à terre au pied de l'Islet, il y ait vingt-cinq pieds d'eau. La Flûte du Roi la Charente, en 1736,

fut, par ordre du Miniſtre de la Marine, ſonder ſous le vent de l'Enfant perdu, pour ſavoir ſi on pouvoit trouver une paſſe pour les vaiſſeaux qui ſeroient obligés de ſortir de Cayenne des vents de Nord-Eſt-quart-d'Eſt, n'étant pas poſſible d'appareiller du vent de Nord-Eſt; mais il n'a pas trouvé plus d'eau ſous le vent qu'au vent. Il eſt vrai qu'à un jet de pierre de l'Enfant perdu, il y a de l'eau ſuffiſamment pour un vaiſſeau; mais ſi on s'en éloigne de la longueur de deux ou trois cables, il n'y a pas plus d'eau que ſur la ſomme du vent, & même moins, & il ſeroit dangereux de paſſer auſſi près de l'Enfant perdu, dans un endroit de courans auſſi rapides, où un retour de marées peut faire perdre le gouvernement au Vaiſſeau & le faire acorer ce Rocher, ou aller échouer ſur des vaſes qui n'en ſont qu'à trois longueurs de cable, comme on vient de le dire. Il pourroit même ſe faire que ce Rocher auroit ſous le vent à lui quelques roches écartées, qui ne ſont connues de perſonne: les Vaiſſeaux marchands qui paſſent ſous le vent, lorſqu'ils y ſont contraints, ou qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de louvoyer, ne tirent que neuf à dix pieds d'eau; ainſi il convient mieux de paſſer au vent.

Riviere de Cayenne
Riviere de Montsinery
Pointe de la Liberté
Paroisse de St Joseph
Le Port
Ville de Cayenne
Banc de Sable et de Vase sur lequel il ne reste qu'un pied et demi d'eau de Basse Mer
Les Semaines de Cayenne
Nord
PORT DE CAYENNE
et son Rutrée

ARTICLE TROISIEME.

REMARQUES POUR ENTRER DANS LE PORT DE CAYENNE, ET Y MOUILLER.

LORSQU'ON veut entrer à Cayenne, on vient mouiller auprès de l'Islet le Malingre, qui est le plus Oueſt des Isles de Remire, ſitué à l'Eſt-Nord-Eſt du Fort de Cayenne à deux lieues & demie de diſtance. On mouille pour l'ordinaire au Nord-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt de cet Islet, par vingt-ſix ou vingt-ſept pieds d'eau de haute Mer, la différence de ſix à ſept pieds pour la baſſe Mer; c'eſt-là qu'on attend les Marées favorables & le plein de l'eau, pour paſſer ſur les ſommes ou hauts fonds de vaſe, qui couvrent l'entrée de Cayenne.

On peut auſſi mouiller auprès de l'Enfant perdu, pour y attendre de même les marées; cet Islet eſt à trois lieues au Nord-Oueſt-quard-Oueſt du Malingre; on trouve au Nord-Eſt de lui, quatorze, quinze & ſeize pieds d'eau de baſſe Mer, à la diſtance d'un quart de lieue & d'une demie lieue; on eſt très bien paré dans ce mouillage, pour entrer à Cayenne.

Depuis cet Islet juſqu'à l'entrée du Port de Cayenne ce ſont des hauts fonds d'une vaſe molle, ſur leſquels il ne reſte en quelques endroits à Mer baſſe que huit à dix pieds d'eau, & même ſept. De ſorte qu'il faut attendre que la Mer monte, & alors on ne trouve pas moins de treize & quatorze pieds d'eau deſſus ces ſommes à mi-flot.

Etant mouillé au Nord-Nord-Eſt de l'Islet de

Malingre pour entrer à Cayenne, il faut appareiller aux deux tiers du flot, qui est à une heure après midi, on met le Cap à l'Oüest jusqu'à avoir amené au Sud la petite Montagne qui est au fond de la Rade, nommée la Montagne de Matoury. Alors on peut se ralier à terre, & mettre le Cap au Sud-Oüest, à mesure que l'on approche de Cayenne pour passer sur les sommes, sur lesquels il n'y a que quatorze pieds & demi d'eau & vase de pleine Mer de Maline; autrefois la Mer montoit sur les sommes jusqu'à dix-huit pieds, il en restoit dix de basse Mer. Il y a lieu de croire que les vases & les terres que la Riviere de Cayenne entraîne dans le tems des grandes pluies, ont élevé avec le tems les sommes de quatre pieds. L'on commence à être sur les sommes, lorsqu'en entrant on ferme le Mont-Joli par-derriere la terre, & l'on est sur le milieu par le travers de la Montagne du Pont. Lorsqu'on est passé le somme, on augmente d'eau de quatorze pieds & demi à dix-huit & vingt pieds d'eau & on n'en trouve pas moins jusques dans le Port. Au Nord-Nord-Oüest de la pointe du Fort il y a une Roche qu'on nomme la Roche Major, sur laquelle il reste huit pieds d'eau de basse Mer, de laquelle il faut se donner de garde, ce qui fait qu'il faut tenir l'Isle de Malingre par la pointe de la Montagne du Pont, & ne le point cacher jusqu'à ce qu'on ait amené le bâton du Pavillon du Fort, par une batterie de Canon qu'on appelle la batterie des Roches; ensuite on peut gouverner sur la Montagne de Matoury, jusqu'à avoir découvert l'Arbre le Fromager, qui est sur la porte du Port; alors on est au large de toutes les Roches, & on peut tenir

le

le vent, le Cap au Sud-quart de Sud-Eſt, juſqu'à ce qu'on ait la Montagne du Pont par-deſſus la batterie de Pont-Chartrain, où l'on peut mouiller ſon ancre de Juſan & en filant un cable & un quart on ſe trouve dans l'endroit de la Rade où il y a le plus d'eau. Il reſte dix-ſept pieds d'eau aux grandes marées de baſſe Mer & ving-ſix à la pleine Mer. On affourche Nord & Sud comme le courant, & les marées y ſont de cinq heures & demie.

Il eſt bon de remarquer que lorſqu'on a la montagne de Romontabo, cachée par celle du Pont, on eſt ſur l'endroit des ſommes où il y a le moins d'eau, par quatorze pieds & demi ou quinze pieds de vaſe molle, dans laquelle on peut labourer de la profondeur d'un pied, ſans que le vaiſſeau en ſouffre en aucune façon.

Autre Remarque pour entrer à Cayenne.

La Flute du Roi la Gironde, en 1739 étant mouillée à trois quarts de lieue au Nord-quart-Nord-Eſt de l'Iſlet le Malingre, par les vingt-ſept pieds d'eau de pleine Mer, a appareillé pour entrer à Cayenne, le vent étant à l'Eſt-Nord-Eſt, petit frais, beau tems, la Mer groſſe, à deux heures après midi, à environ deux tiers de flot, gouvernant à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à avoir mis le Fort de Cayenne par la groſſe montagne de Matoury, alors mis le Cap au Sud-Oueſt, enſuite au Sud-Sud-Oueſt; ſondant à tout moment depuis avoir appareillé & trouvé de vingt-ſept pieds à quinze pieds d'eau, qui a été lorſque

le Mont-Joly a été fermé par la montagne de Romontabo, & a continué jusqu'à avoir mis cette montagne & celle du Pont, l'une par l'autre, que l'eau a augmenté, & que l'on a trouvé seize à vingt pieds d'eau, toujours le Fort de Cayenne par la grosse montagne de Matoury ; ensuite mis le Cap au Sud-Oueſt, pour laisser la Roche major à bas-bord, en la rangeant à environ un cable, ainsi que l'autre qui est dans le Sud-Oueſt ; à quatre heures & demie du soir, mouillé dans le Port de Cayenne par vingt-six pieds d'eau, fond de vase, & affourché pendant le jusan Nord & Sud, comme le courant, un cable de la grande touée au jusan, & le cable d'affourché au flot, il a resté de basse Mer dix-sept pieds d'eau.

Pour éviter la Roche major, on a coutume de faire mouiller une chaloupe dessus ; mais si l'on n'avoit pas eu cette précaution, les marques ordinaires pour la parer sont de tenir l'Islet le Malingre pour la montagne du Pont & le Bâton du Pavillon du Fort par la Batterie des Roches, fondé étant Est & Oueſt de la Roche major, à un demi-cable de distance trouvé dix-neuf pieds d'eau.

Marques pour être bien mouillé à Cayenne.

La Flute la Seine en 1751 a mouillé dans le Port de Cayenne sur les trois heures & demie du soir, ayant encore demi-heure de flot par les quatre brasses d'eau, affourché au commencement du jusan Nord-quart-Nord-Oueſt & Sud-quart-Sud-Est, ayant la montagne de Matoury au Sud cinq degrés Oueſt,

la Roche major au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, & le Bâton du Pavillon au Nord-Eſt trois degrés Eſt, remarqué que ce mouillage eſt un peu trop dans le Sud-Eſt, n'ayant que douze à treize pieds d'eau de baſſe Mer, & qu'il vaut mieux ſe mettre un peu plus au large, affourché Nord & Sud, ayant l'Enfant perdu au Nord-quart-Nord-Oueſt à trois lieues, la pointe de la Batterie des Roches au Nord-Eſt-quart-Nord environ deux longueurs de cable, le Bâton du Pavillon du Fort au Nord-Eſt-quart-Eſt, la porte du Port à l'Eſt-quart-Nord-Eſt trois degrés Eſt; la Pointe à Madame Teſſier au Sud-Eſt-quart-Sud à une lieue; celle de la Liberté au Sud-Oueſt-quart-Sud deux degrés Oueſt, à trois quarts de lieue. Dans ce mouillage il reſtoit ſous le Navire treize pieds d'eau de Maline de baſſe Mer, & à la pleine Mer vingt-trois à vingt-quatre pieds, & de morte eau quinze & vingt pieds d'eau de pleine Mer.

Roches dans le Port de Cayenne.

Il y a pluſieurs Roches dans le Port de Cayenne, dont il eſt néceſſaire d'avoir connoiſſance. La premiere eſt la Roche major, nommée anciennement l'Aimable; elle eſt ſituée au Nord-Nord-Oueſt de la Pointe de Cayenne, nommée la Pointe du Fort, à la diſtance de trois cens toiſes au plus; cette Roche ne découvre jamais, & il reſte ſept pieds d'eau deſſus à Mer baſſe; au reſte elle eſt fort ſaine, & on peut en approcher à cinquante toiſes, & même plus près ſans rien craindre; on trouve en travers dix-neuf

pieds d'eau à Mer basse. Les Vaisseaux qui entrent à Cayenne la laissent à bas-bord, & la rangent pour l'ordinaire à un cable de distance, & quelquefois plus près.

La seconde Roche se nomme l'Eguille, elle est, située à cinquante toises au Nord-Nord-Est de la Roche major; elle brise continuellement, pousse une pointe de Roche sous l'eau fort étroite, sur laquelle il n'y a de haute Mer que quatorze pieds d'eau. Le sommet de la Roche découvre à un tiers de jusan.

La troisieme s'appelle la Roche Noire, elle est située à cinq cens toises à l'Oüest-Nord-Oüest de la Roche major; quelques-uns la nomment le Banc de l'Aigle, parcequ'elle est située proche les Bancs de sable qui sont du côté de l'Oüest, & qu'on laisse à stribord en entrant, & dont on ne s'approche jamais assez pour craindre de toucher dessus; on trouve quatorze pieds d'eau de pleine Mer.

La quatrieme Roche se nomme le Cheval blanc, elle est située à cinq cens toises au Sud-Oüest-quart-d'Oüest du Fort de Cayenne, comme les Vaisseaux mouillent près du Fort, la Porte de Fer restant à l'Est-quart-Nord-Est, à quatre longueurs de cable au plus, il n'y a pas à craindre qu'ils aillent donner sur cette Roche.

La cinquieme est dans le fond du Port au Sud du mouillage ordinaire des Vaisseaux, on la nomme la Roche-Fontaine; lorsque les Vaisseaux sont en place, ils n'en sont mouillés qu'à un cable & demi de distance; elle peut avoir la longueur de deux chaloupes;

aux deux tiers de flot on trouve dix-huit pieds d'eau dessus ; mais elle est entourée d'un haut fond de vase d'assez grande étendue, sur lequel il ne reste que huit pieds d'eau ; de sorte que tout Vaisseau qui tirera plus de huit pieds d'eau ne la trouvera pas, parcequ'il sera arrêté par les vases avant que d'être dessus ; elle gît avec la Montagne du Pont Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. Quand on a le Bâton du Pavillon du Fort précisément par le bout du Pignon du Nord-Oueſt de la Poudriere, on est dessus.

ARTICLE QUATRIEME.

SORTIE DE CAYENNE, ISLES AU DIABLE, ET RIVIERE DE COUROU.

APRÈS les remarques qu'on vient de donner pour l'entrée de Cayenne, il ne reste presque rien à dire pour la sortie ; on appareille à mi-flot, & l'on fait route pour ranger la Roche major à la distance de cent toises au plus, portant au Nord & au Nord-quart-Nord-Est pour passer au vent, c'est-à-dire, à l'Est de l'Enfant perdu ; mais comme on n'a pas assez de tems pour passer les sommes avant que la Mer baisse, on se trouve pour l'ordinaire échoué sur les vases à une lieue au Nord de la Ville, où l'on attend la marée suivante, qui vous remet à flot, pourvu que le Navire ne tire pas plus de treize pieds d'eau ; quelquefois on fait mettre des balises sur les sommes pour marquer les endroits du Chenal où il y a plus d'eau. Il faut encore prendre les précautions nécessaires

pour se soutenir contre les courans qui portent presque toujours à l'Oueſt avec assez de force.

Lorsqu'on a amené l'Enfant perdu à l'Oueſt, il ne faut pas encore porter au Nord-Oueſt, ni même au Nord-Nord-Oueſt; mais faire le Nord quelque tems, crainte de tomber par la force du Courant sur les Isles au Diable, que nous ne connoissons point, & qu'on dit très dangereuses; il doit cependant y avoir des mouillages autour d'elles, puisqu'on sait qu'un Vaisseau Marchand y a mouillé; mais on en ignore le détail.

L'Efant perdu & les Isles au Diable gissent Nord-Oueſt-quart-de-Nord, & Sud-Eſt-quart-de-Sud, à la distance de huit à neuf lieues. Elles sont au nombre de trois, fort petites, placées en triangle; elles ne sont éloignées que de quatre lieues de la pointe de la terre, qui fait l'entrée de la Riviere de Kourou du côté de l'Eſt; les Barques qui vont de Cayenne à Kourou rangent la Côte à la distance de deux ou trois lieues, & passent entre ces Isles & la terre pour entrer dans la Riviere.

Entre l'Enfant perdu & ces Isles on trouve quatre, cinq, six & sept brasses d'eau à trois ou quatre lieues de terre, & même neuf brasses en approchant des Isles. Plus au large il y a dix, douze & quinze brasses; & lorsqu'on les a passées, & qu'elles restent du Sud au Sud-Eſt, on trouve vingt, trente & quarante brasses d'eau, le fond augmentant à mesure qu'on s'en éloigne.

La Riviere de Courou est à quatre lieues au Sud des Isles au Diable; cette Riviere est belle, & peut

recevoir de petits Bâtimens, mais l'entrée en est difficile, à cause de plusieurs petits Rochers qui sont du côté de l'Est, qui s'avancent plus d'une demi-lieue ou trois quarts de lieue au large, & d'un banc de sable qui est à la pointe de l'Ouest, ce qui retrécit beaucoup le passage. La maniere la plus sûre pour y entrer lorsqu'on vient de Cayenne, est de faire route pour passer entre les Isles au Diable & la terre, en rangeant ces Isles à une lieue & demie de distance, & lorsqu'on les a amené au Nord on gouverne sur la pointe qui fait l'entrée de stribord de la Riviere de Courou jusqu'à ce qu'elle vous reste à l'Ouest à la distance d'une demi-lieue, & ne pas s'en approcher plus près; alors on gouverne sur l'Eglise de Courou en tenant le milieu de la Riviere, pour éviter les bancs qui sont des deux côtés; on trouve dans cette route trois & quatre brasses d'eau, fond de vase, & l'on vient mouiller un peu au-dessus du Bourg par les quatre brasses, affourché Nord-Est & Sud-Ouest.

REMARQUE.

Lorsque j'ai entrepris cet Ouvrage, je me flattois de pouvoir rassembler assez de remarques sur tous les endroits fréquentés par les Européens dans la Guyane pour décrire les entrées des Rivieres, les Ports, les Rades & les Mouillages, avec le détail nécessaire pour la sûreté des Navigateurs, comme je viens de le faire pour Cayenne; mais quelques recherches que j'aye faites parmi nos Navigateurs & parmi ceux des Anglois & des Hollandois, je n'ai rien trouvé ni d'assez

sûr ni d'assez exact pour être employé ; ainsi je suis forcé de renvoyer pour le reste des Côtes à ce que j'en ai dit dans ma Description Géographique de la Guyane, où les Plans que j'y ai joints suppléeront, quant à présent, aux Mémoires particuliers que l'on a lieu d'attendre des Navigateurs, qui non-seulement sont intéressés à prendre ces connoissances ; mais qui doivent les rendre publiques & les faire passer à la postérité, à laquelle nous sommes tous redevables.

CHAP. III.

CHAPITRE IV.

AIRS DE VENTS, DISTANCES ET ROUTES

Des principaux Lieux des Côtes de la Guyane, avec leurs Latitudes & leurs Longitudes.

ARTICLE PREMIER.

AIRS DE VENT ET DISTANCES.

Du Cap de Nord au Mont Mayé, l'air de vent eſt le Nord-Oueſt-quart-de-Nord, trois degrés Nord, & la diſtance eſt de trente-une à trente-deux lieues.

Du Cap de Nord au Cap Caſſipoure, le Nord-Oueſt-quart-de-Nord deux degrés Oueſt, quarante-ſix à quarante-ſept lieues.

Du Cap Caſſipoure au Cap d'Orange, le Nord-Nord-Oueſt, cinq lieues.

Du Cap d'Orange à la Pointe d'Aprouac le Nord-Oueſt, quatorze lieues.

Du Cap d'Orange au Connetable le Nord-Oueſt, quelques degrés Oueſt, quinze lieues.

Du Connetable aux premiers Iſlets de Remire, l'Oueſt-Nord-Oueſt, ſept à huit lieues.

Les Iſlets de Remire giſſent entr'eux Nord-Oueſt-quart-Nord & Sud-Eſt-quart-Sud, plus de trois lieues.

Du Malingre à l'Enfant perdu, l'Oueſt-Nord-Oueſt, trois lieues.

De l'Enfant perdu aux Isles au Diable, le Nord-Oueſt-quart-Nord, huit à neuf lieues.

De Cayenne à la Riviere de Courou, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, huit lieues. Quelques Cartes Hollandoiſes en marquent treize à quatorze.

De la Riviere de Courou à celle de Maroni, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, deux ou trois degrés Oueſt, trente lieues.

De la Riviere de Maroni à l'embouchure de la Riviere de Surinam, l'Oueſt deux degrés Nord, vingt-quatre lieues.

De Surinam à la Riviere de Corentin, l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt trois degrés Oueſt, vingt lieues.

De la Riviere de Corentin à celle de Berbiche, l'Oueſt-Nord-Oueſt, dix-neuf lieues.

De Berbiche au Mouillage en dehors des Rivieres d'Eſſequebé & de Demerary, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, vingt-ſept lieues.

D'Eſſequebé au Cap de Naſſau, à l'entrée de la Riviere de Poumaron, le Nord quart-Nord-Oueſt, vingt-deux lieues.

De la Riviere de Poumaron à la grande Bouche de l'Orenoque, l'Oueſt-Nord-Oueſt, vingt lieues.

Du Cap de Nord à Cayenne, Routes réduites, le Nord-Oueſt-quart-Nord, ſoixante-dix-huit à quatre-vingt lieues.

De Cayenne à Surinam, l'Oueſt Nord-Oueſt trois degrés Oueſt, ſoixante-cinq lieues.

De Surinam au Cap de Naſſaw, Routes réduites, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, cinq degrés Oueſt, environ quatre-vingt lieues.

ARTICLE SECOND.

LATITUDES DES PRINCIPAUX ENDROITS.

LE Cap de Nord, à l'entrée de la Riviere des Amazones, eſt par la latitude ſeptentrionale d'un degré cinquante & une minutes, obſervée par M. de la Condamine en 1740, par des obſervations réitérées, faites à la vue de ce Cap, près duquel il a reſté pendant ſept jours.

Mont Mayé, par les trois degrés cinq minutes.

Le Cap Caſſipour, par les quatre degrés.

Le Cap d'Orange, par les quatre degrés douze minutes; quelques Navigateurs prétendent qu'il n'eſt que par les quatre degrés ſept ou huit minutes.

Le grand Connetable, par les quatre degrés cinquante minutes.

Le Fort François d'Oyapoco, par les trois degrés cinquante-cinq minutes; obſervé par M. de la Condamine en 1744. Ce Fort eſt ſitué à ſix lieues en remontant la Riviere.

La ville de Cayenne eſt par les quatre degrés cinquante-ſix minutes, obſervée par M. de la Condamine, en 1744.

Cette latitude avoit été obſervée en 1672 par M. Richer, qui l'avoit trouvée de quatre degrés cinquante-ſix minutes vingt-deux ſecondes; ainſi la latitude de Cayenne eſt conſtatée de façon à ne pouvoir y rien oppoſer. Cependant un habile Navigateur, commandant la Flûte du Roi le Parham en 1752, dit avoir obſervé avec l'Octan pendant plu-

sieurs jours, la Latitude dans le Port de Cayenne; & l'avoir trouvée de quatre degrés quarante-deux minutes, ce qui fait une différence de quatorze minutes, d'où ce Navigateurs conclut, *que la Latitude de Cayenne est mal marquée sur la Carte de la Cour*; (c'est ainsi que les Navigateurs nomment les Cartes Marines que j'ai dressées pour le service des Vaisseaux du Roi). Ce fait prouve aux Navigateurs qu'ils ne doivent pas juger une Carte fautive, ni legérement, ni sur les premieres observations que l'on fait à la Mer; il faut de la critique & des moyens de comparaison: il y a beaucoup de causes d'erreurs auxquelles la plûpart des Navigateurs, Pilotes & autres ne font pas assez d'attention, qui viennent, tant de l'Instrument que de la façon de s'en servir. C'est une vérité dont j'ai des exemples bien frappans dans les Journaux de Navigation, qui sont au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, & que je crois inutiles de rapporter ici.

Les Isles au Diable sont par la Latitude de cinq degrés vingt-cinq minutes.

L'entrée de la Riviere de Marony, par cinq degrés cinquante-cinq minutes.

L'entrée de la Riviere de Surinam, par cinq degrés cinquante-sept minutes.

L'entrée de la Riviere de Berbiche, par six degrés dix-sept minutes.

L'entrée des Rivieres d'Essequebé & de Demerary par six degrés cinquante minutes.

Le Cap de Nassaw à l'entrée de la Riviere de Poumaron, par les sept degrés cinquante-deux minutes.

La grande entrée de l'Orénoque (*Bocca grande*)

est par les huit degrés cinq minutes, suivant le Pere Joseph Gumilla, dont nous avons parlé. Cette Latitude s'accorde très bien avec nos autres observations.

ARTICLE TROISIEME.

SUR LA LONGITUDE DE QUELQUES ENDROITS DE LA GUIANE.

LES Observations Astronomiques, faites avec précision, sont le plus sûr moyen de déterminer la Longitude d'une Carte Hydrographique; mais l'on n'en a pas toujours dans les endroits où il seroit nécessaire pour fixer l'étendue de l'Est à l'Oüest, sur-tout dans les grandes distances; c'est ce que j'ai éprouvé dans ma Carte générale des Côtes de la Guiane, qui contient, de l'Orient à l'Occident, une étendue de dix degrés en longitude: valant, par le Parallele, deux cens lieues Marines de France de deux mille huit cens cinquante toises chacune. Le seul point fixe de longitude que j'aie, est la ville de Cayenne, où elle a été observée par M. de la Condamine en 1744, de cinquante-quatre degrés trente-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris.

C'est de cette détermination fixe & sûre que j'ai parti pour assujettir les autres endroits de ma Carte, en suivant de proche en proche les routes & les distances trouvées & estimées par les Navigateurs d'un lieu à un autre, conciliées avec quelques observations de Latitude. Ces opérations m'ont conduites à placer le Cap de Nord par les cinquante-deux degrés vingt-cinq minutes de longitude Occidentale. Mais comme

cette sorte de détermination n'a pas même le degré de certitude que les Observations Astronomiques, j'ai cherché à assurer mes opérations par d'autres combinaisons. M. de la Condamine ayant fait à la ville de Para, sur la Côte du Sud de la Riviere des Amazones, plusieurs observations, d'où il a conclut la longitude de cette Ville, de cinquante & un degrés à l'Occident de Paris; ayant ensuite fait route de Para au Cap de Nord, il a trouvé par son estime, que la différence de l'Est à l'Ouest de l'un à l'autre étoit de 28 lieues, valant un degré vingt-quatre minutes; ce qui donne, pour la longitude du Cap Nord, cinquant-deux degrés vingt-quatre minutes: conforme à une minute près à ce qui résulte de ma premiere opération.

C'est par une semblable méthode, que j'ai placé l'entrée de l'Orénoque par les soixante-deux degrés de longitude Occidentale; ainsi je n'en donnerai point le détail. Enfin je n'ai rien négligé pour donner à ma Carte toute la précision possible; malgré cela je dois toujours craindre de tomber dans quelques erreurs, que le tems seul & une pratique constante des lieux peuvent faire connoître. D'un autre côté les Navigateurs ne doivent pas juger légerement une Carte, lorsqu'elle ne paroît pas s'accorder avec quelques-unes de leurs remarques; il y a tant de causes d'erreurs journalieres à la Mer, qu'ils ne sauroient prendre trop de soin pour réitérer & vérifier leurs observations.

FIN.

AVIS

POUR PLACER LES FIGURES.

PLANCHE I, à la page 84; elle représente des Indiens de la Nation Caribe, dont il est parlé aux pages 84 & 97.

Planche II, à la page 82; elle représente des Indiens habitans aux environs de l'Orenoque.

Planche III, à la page 228; elle représente des Indiens de la Guyane Françoise, dont il est parlé page 228; & leurs armes, page 242.

Planche IV, à la page 86: elle représente différens atours ou parures des Indiens.

Planche V, à la page 65: elle représente le Lamentin, Manate, ou Vache Marine, l'Espadon, dont il est parlé page 208, & la Pêche du Lamentin, page 210.

Planche VI, à la page 58: représente l'Ante ou la grande Bête; le Tatou ou Armadille, dont il est parlé pages 60 & 125; le Lésard, page 61; l'Agouti, espece de Lievre, pages 125 & 203, & le Porc-Epic, pages 126 & 203.

Planche VII, à la page 122; représente le Bananier & ses fruits, dont il est parlé pag. 49 & 122; le Figuier, le le Cotonier, page 196.

Planche VIII, à la page 193; représente le Coco, Régime de Coco, le Calebassier & son fruit, dont il est parlé page 239.

Planche IX, à la page 197; représente l'arbre de Café & son fruit, la Canne de Sucre, dont il est parlé pag. 200, & le Papayer & son fruit, page 193.

Planche X, à la page 222, Vue d'une Indigoterie, & du travail qui s'y fait.